



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

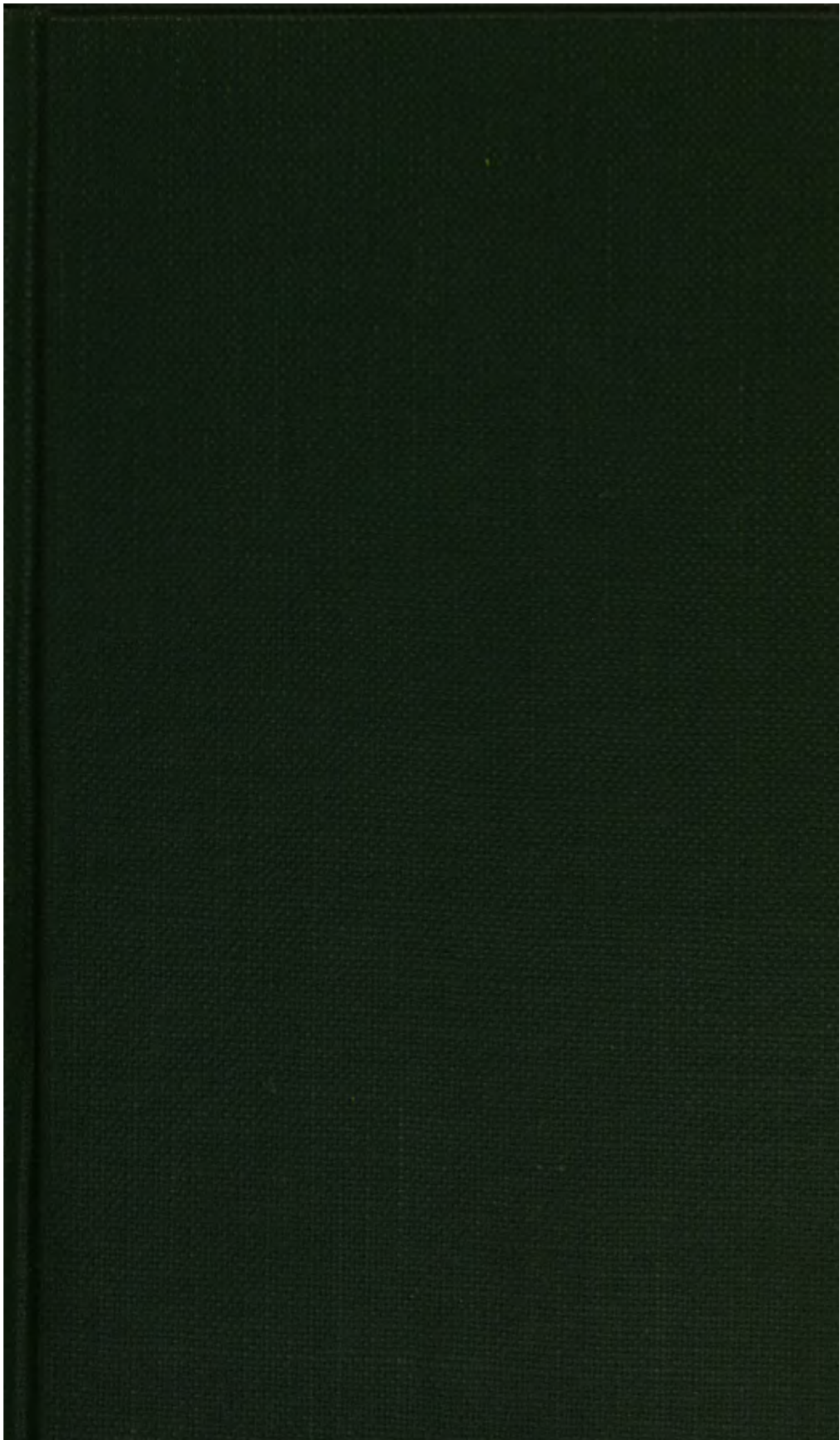
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~HJW 9552 A. 2~~

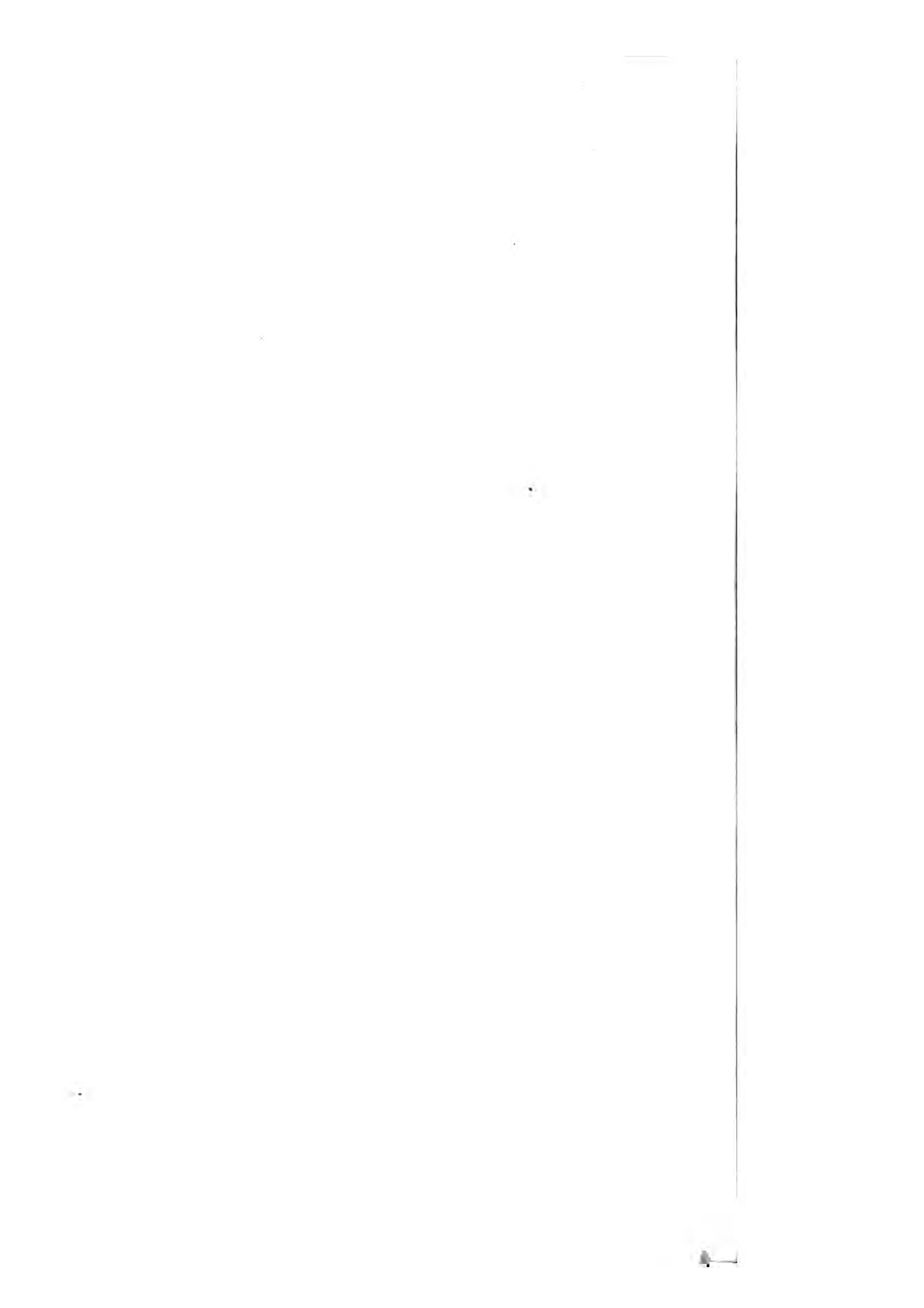


TNR. 45509

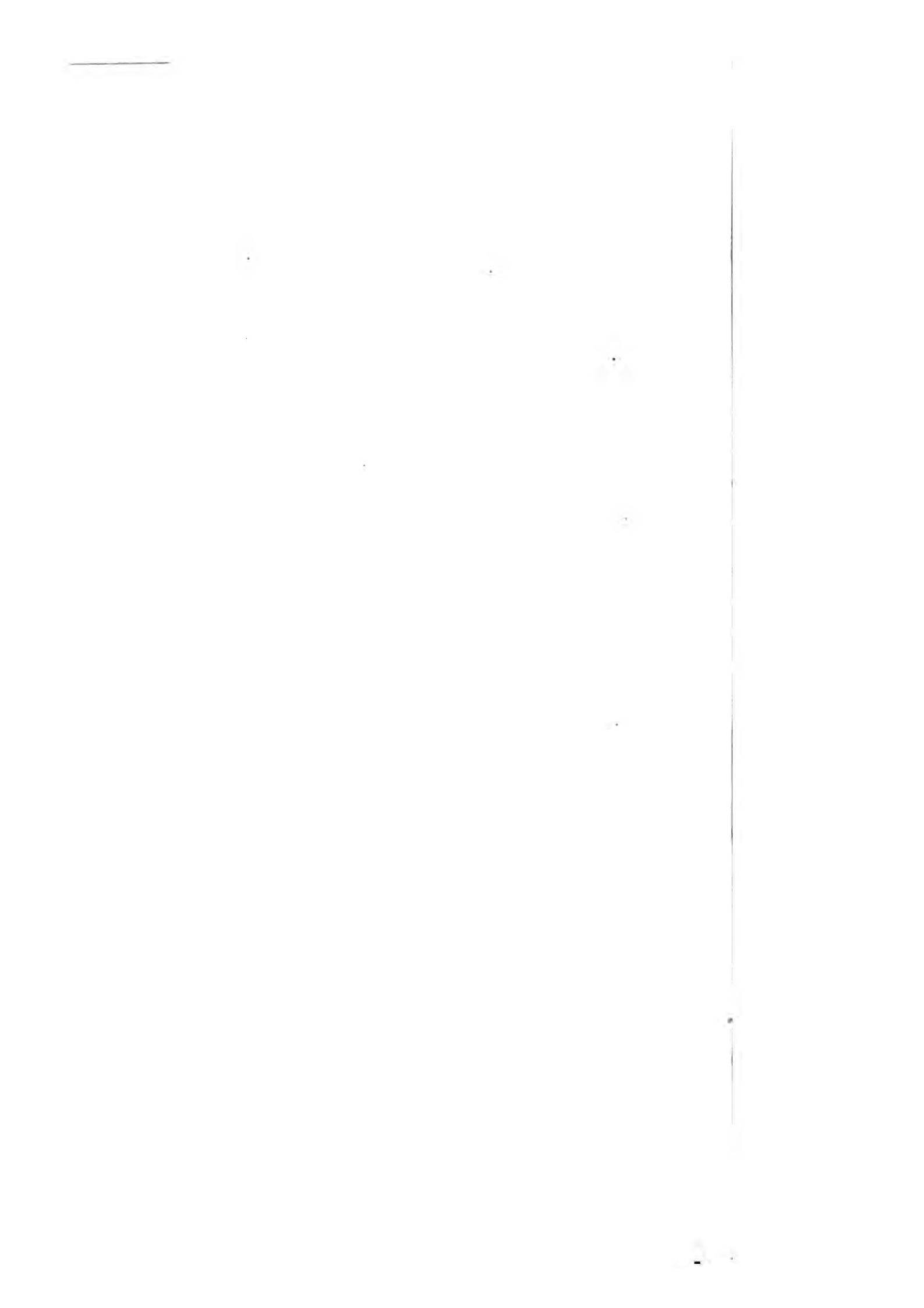
~~MS. 93 c. 2~~













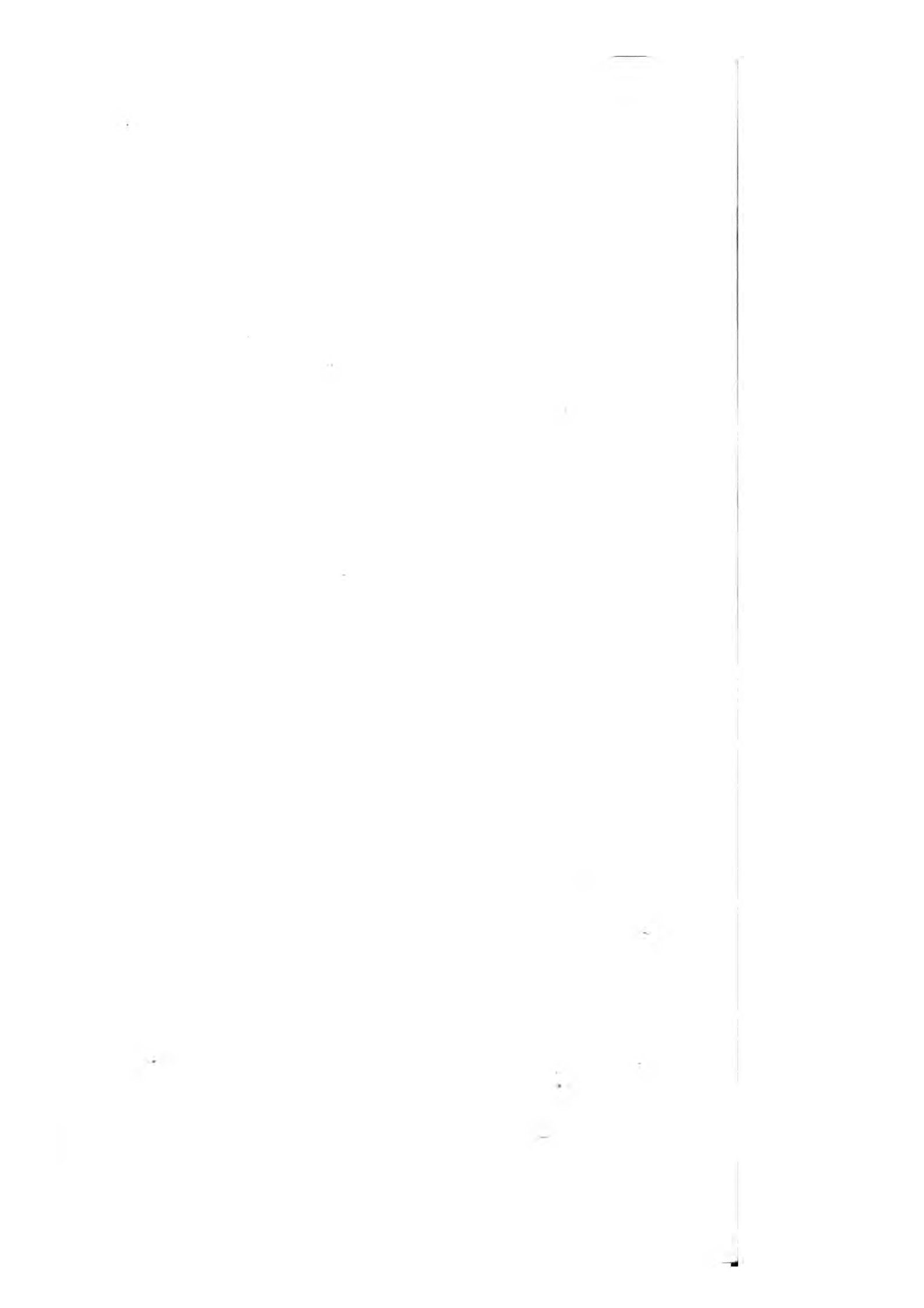




OEUVRES

DE

**Édouard Grenier**



OEUVRES  
DE  
Édouard Grenier

---

\*\*

*AMICIS*  
*LA MORT DU PRÉSIDENT LINCOLN*  
*SÉMÉIA — MARCEL*



PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

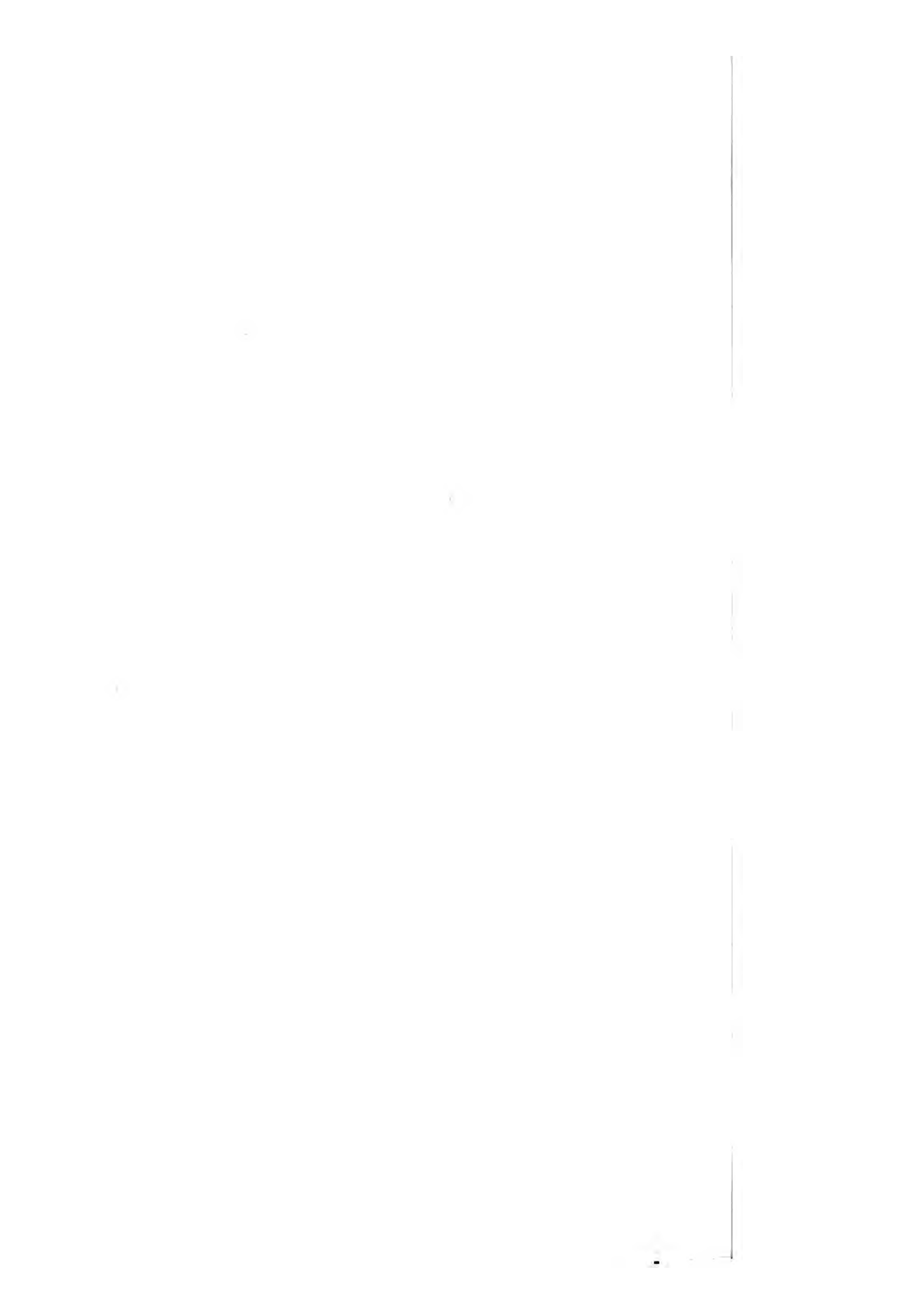
—  
M DCCC XCVI



# AMICIS

1868

Alt und neu,  
Korn und Spreu.





## LETTRES

An Jedermann  
Schreibt denn der Mann ?

### *LOIN DE PARIS*

A LÉON ET ALINE CHAZAL

O mes amis absents ! mes amis regrettés !  
Qui vous dira jamais, durant ces longs étés,  
Avec quelle fidèle et tendre persistance  
Mon cœur vole vers vous à travers la distance ?  
Puisque pour vous revoir je ne puis revenir,  
Je veux me retremper dans votre souvenir ;  
Je veux revivre encor, malgré ma solitude,  
Ce bonheur dont on prend trop vite l'habitude,



Lorsque dans ce Paris, maintenant si lointain,  
Je venais avec vous causer soir ou matin.  
Oh ! vous ne savez pas de quelle âme altérée  
Je revois ces instants dont ma vie est sevrée !  
Qui vous l'aurait appris ? Je ne vous ai jamais  
Dit, même à demi-voix, combien je vous aimais.  
Et c'est juste : l'amour épanche au loin son âme ;  
C'est un feu qui s'attise en déployant sa flamme.  
Mais la mâle amitié doit taire son ardeur,  
Et comme une vertu se voiler de pudeur.  
Cachée au fond des cœurs où le feu sacré couve,  
Elle n'a pas besoin des mots : elle se prouve ;  
Ou, s'il lui faut paraître au grand jour, par hasard,  
Il lui suffit d'un son, d'un geste, d'un regard,  
Et c'est tout. Elle est là comme un tendre génie  
Dont, sans le voir, on sent la présence bénie ;  
Ou, pour mieux dire encore, avec plus de douceur,  
Dans sa chaste attitude elle est comme une sœur  
Qui, par ses soins muets, attentive et légère,  
De paix et de bonheur vous fait une atmosphère.

O mes chers regrettés ! ô mes amis absents !  
Quand je suis loin de vous, voilà ce que je sens.  
Mais vous n'en savez rien. Dans l'inerte étendue  
La pensée à son but vole en flèche perdue.  
Rien ne marque sa trace et son sillon dans l'air,  
Et votre âme où je tends n'en reçoit pas l'éclair.  
Non, rien ne vous dira dans l'absence, à cette heure,  
Que ma pensée aimante est là qui vous effleure.

---

L'âme qui donne est libre et franchit l'horizon ;  
Mais l'âme à qui l'on parle est dans une prison.  
Pour qu'elle entende il faut que son gardien l'éveille  
Et lui prête sa voix, ses yeux et son oreille ;  
Le corps est le geôlier de notre âme au cachot,  
Et c'est lui qui lira le message tout haut.  
Il faut donc vous écrire ! — Hélas ! qu'est-ce qu'écrire ?  
Qu'il vaudrait mieux causer, avec un doux sourire,  
La main dans votre main et les yeux sur vos yeux !  
Eh quoi ! couvrir de mots un papier ennuyeux,  
Où la pensée en noir, terne, effacée et louche,  
Se traîne lentement sur ses pattes de mouche !  
Oh ! qui découvrira quelque moyen subtil  
Pour mieux tromper l'absence et ses longs jours d'exil ?  
L'homme a su d'un rayon de lumière dorée  
Fixer sur le métal une image adorée :  
Une pâle étincelle arrachée à l'éclair  
Porte aux confins du monde un message dans l'air.  
Serait-ce tout ? non, non ! Au lieu d'un télégramme,  
Moi, je veux inventer un miroir où notre âme  
Se peindrait d'elle-même et traduirait aux yeux  
La pensée invisible au vol silencieux.  
Comme un aquarium où la gent sous-marine  
Se meut à nos regards, à travers la vitrine,  
On verrait s'y croiser en leurs mille détours  
Nos pensers, nos désirs, nos regrets, nos amours :  
Tout ce monde caché, cette foule inquiète  
Qui dort, palpite, vit et meurt dans notre tête.  
Tout l'homme intérieur, devant cet objectif,

Cœur, âme, esprit, humeur, serait traduit au vif.  
Quelle charmante idée ! On pourrait sans écrire  
Posséder ses amis, à livre ouvert les lire,  
Les feuilleter de loin, cœur à cœur, trait pour trait,  
Et sur un guéridon, le soir, on ouvrirait,  
Près de leur carte peinte ou photographiée,  
Leur âme en un album richement reliée.

Vous riez, n'est-ce pas ? de cette vision.  
Eh bien ! qu'on me soumette à mon invention !  
Je vous livre sans peur ma tête et mon cœur même.  
Alors, peut-être, alors, ô chers absents que j'aime !  
En y voyant partout votre image, vos cœurs  
Attendris suspendraient les sourires moqueurs,  
Et mieux que par des mots pourraient enfin comprendre  
Combien mon amitié vous est fidèle et tendre !

Baume, 1868.

---

*E N P A R T A N T*

A J. ET Z. CANTACUZÈNE

L A nuit sera belle et sereine ;  
    Dans la plaine  
Le brouillard forme un lac dormant ;  
Au fond du ciel pâle et sans voiles,  
    Les étoiles  
Sèment d'or le bleu firmament.

Mon cœur plein de mélancolie  
    Se déplie  
Et s'ouvre à ces molles clartés ;  
Tout se tait ; la lune se lève,  
    Et je rêve  
A vous, chers absents regrettés !

Le regard perdu dans l'espace,  
Je repasse  
Les jours qu'avec vous me fit Dieu.  
Combien m'en reste-t-il encore ?  
L'homme ignore  
Ce qui tient dans ce mot : Adieu !

Quand le bonheur vient nous sourire,  
Sans mot dire,  
Il faudrait le prendre à deux mains,  
Et n'avoir plus dans cette vie  
D'autre envie  
Que d'être aimé sans lendemains.

Mais non ! nous ne savons pas vivre !  
Il faut suivre  
La grande route des mortels,  
Chercher la gloire et l'or, chimères  
D'éphémères,  
Dieux inconnus, sourds et cruels !

Ah ! lorsque autour de nous tout passe  
Et s'efface,  
Gardons le souvenir si doux,  
Et qu'au moins l'amitié céleste  
Vive et reste,  
Et reste à jamais entre nous !

Jassy, 1856.

---

*SUR LA MER NOIRE*

DU MÊME AUX MÊMES

**F**LOTS amers que le vent soulève  
Et sans trêve  
Brise en écume, ô flots amers !  
Ce n'est pas à vous que je pense :  
En silence  
Je revois ceux qui me sont chers.

La maison est tout isolée ;  
La vallée  
Se déroule à ses pieds sans fin ;  
Un bouquet de légers mimoses  
Et de roses  
Lui sert d'enclos et de jardin.

La chambre est une bonbonnière :  
    La lumière  
Y descend voilée à demi ;  
Dans sa douce atmosphère rose  
    Chaque chose  
Vous accueille comme un ami.

Un charme qu'on ne saurait dire  
    Se respire  
Dans ce réduit silencieux ;  
C'est comme le parfum d'une âme :  
    Une femme  
Jeune et belle habite en ces lieux.

On le sent ; le clavier sonore  
    Vibre encore ;  
Un livre est là qu'on vient d'ouvrir :  
Après, fleurit une pervenche  
    Qui se penche  
Au bord du cristal pour mourir.

Dans l'ombre une forme divine  
    Se devine.  
C'est elle ! Groupe heureux du soir,  
Sur sa robe appuyant sa joue,  
    Rit et joue  
Une belle enfant à l'œil noir.

---

Anges des cieux ! gardiens fidèles !  
Sous vos ailes  
Abritez mes amis absents !  
Que Dieu lui-même veille en père  
Sur la mère  
Et ces chers petits innocents !

---



*L'INFINI*

Sur la mer Noire.

**I**NSONDABLE et plein de mystère  
L'Infini roule triomphant,  
Et dans son sein porte la terre  
Comme une mère son enfant.

La terre, à son tour, dans l'espace  
En glissant sur l'immense éther,  
Sans la verser porte avec grâce  
La coupe verte où dort la mer.

Et la mer porte sur ses ondes  
Le vaisseau qui se rit des flots ;  
Et la nef sous ses voiles rondes  
M'emporte avec les matelots.

---

Et moi, pauvre oiseau de passage,  
Que le sort loin d'Elle a banni,  
Je porte en mon cœur son image —  
Où je retrouve l'Infini.

1856.

---

*LE PACTE*

A LILIKA

**V**ous avez consenti; nos clauses sont formelles :  
    Vous recevrez donc ce peu d'or.  
Je sais que sous vos doigts au clavier si rebelles  
    Il va devenir un trésor.

Nous avons dans le temps déjà fait un échange.  
    Mais cette fois c'est encor mieux.  
Chacun y gagnera, — moi surtout, — et mon ange  
    En sourit doucement aux cieux.

Cet or entre vos mains ira sécher des larmes;  
    Vous le donnerez en mon nom,  
En y mêlant ces mots du cœur si pleins de charmes  
    Dont la femme seule a le don.

---

Elle seule console, et de sa main bénie  
Relève le déshérité :  
Toute femme ici-bas, fidèle à son génie,  
Est une sœur de charité.

Allez ! comme l'on dit que s'en va votre mère,  
Voilée et dans l'ombre des nuits,  
Répandre ses bienfaits de misère en misère,  
Au fond des plus obscurs réduits.

Allez ! et que le Dieu qui sur nous tous rayonne,  
Et devant qui rien n'est perdu,  
Se souviene de vous en père, et qu'il vous donne  
Tout le bonheur qui m'était dû !

1856.

---

*A MADAME LA PRINCESSE N.*

EN LUI OFFRANT LES LIEDER DE GËTHE

**P**RINCESSE, vous souvenez-vous  
Du jour où tous les deux nous lûmes,  
Dans le plus lourd des gros volumes,  
Gœthe entr'ouvert sur vos genoux ?

Assis sur une marche basse  
Du kiosque de votre jardin,  
Nous lisions penchés, quand soudain  
Un nuage dans le ciel passe.

L'ange chargé du soin des fleurs,  
Du haut des voûtes éternelles,  
Vous prit alors pour l'une d'elles  
En voyant vos fraîches couleurs.

(On se trompe à bien moins sans doute.)  
Il prit donc l'arrosoir des cieux  
Et sur votre front studieux  
Il le répandit goutte à goutte.

Mais vous, des yeux et de la voix  
Acheviez, liseuse intrépide,  
La page, qui devint humide  
Entre nos fronts et sous nos doigts.

Maintenant la page est flétrie ;  
Elle est indigne de vos mains.  
C'est ma faute un peu, je le crains ;  
Pardonnez-moi, je vous en prie.

Hélas ! je sens bien mal mes torts.  
Cette heure fut si douce à vivre  
Que je ne puis plaindre ce livre :  
Je n'ai pas l'ombre d'un remords.

Pourtant, souffrez que je vous donne  
Notre poète favori  
Dans un format plus à l'abri,  
Mieux fait pour votre main mignonne ;

Et lisez encor chaque jour  
Ce doux livre où la poésie  
A fait une perle choisie  
De chaque larme de l'amour.

1856.

*ÉPITHALAME*

A MONSIEUR ET A MADAME D'O.

QUAND les bruns matelots des mers orientales  
Lancent leur barque en mer pour la première fois,  
Avant de l'éloigner de ses rives natales,  
Ils couronnent de fleurs ses fragiles parois ;  
Puis, le front découvert devant la mer profonde,  
Ils lui disent en chœur sa bienvenue au monde  
Du geste et de la voix.

Vous aussi, dans ce jour plein de joie et de trouble,  
Vous lancez à la mer un navire adoré,  
Frais et riant espoir d'une famille double.  
La terre l'a béni, le ciel l'a consacré.  
Chaque vœu de nos cœurs vers le bonheur le pousse.  
Qu'il vogue maintenant sous la main ferme et douce  
Du pilote enivré !

---

Nous qui restons au bord, nous prions les étoiles  
D'apaiser sur leur route et la vague et le vent.  
Que le zéphyr léger souffle seul dans leurs voiles !  
Qu'ils traversent en paix la vie au flot mouvant !  
Mais, avant de quitter la rive maternelle,  
Qu'ils promettent au moins de revenir près d'elle,  
De revenir souvent !

---



## STANCES

A ÉDOUARD GRENIER

**F**RÈRE, si jamais les choses humaines  
Viennent nous chercher,  
Comme un pur faisceau d'amitiés romaines,  
Nous saurons marcher.

Le destin depuis quinze ans sur l'enclume  
Nous a bien frappés;  
Et, que nous soyons un jour glaive ou plume,  
Nous sommes trempés.

Nous irons debout dans l'allure franche  
Des vrais bûcherons.  
La hache finit par trouver sa branche,  
Et nous frapperons!

---

*Que le sort l'accable et s'appesantisse,  
L'homme sous l'étau  
A nom patience! — Il a nom justice,  
Quand il est marteau!*

*Nos âmes ensemble ont été trempées,  
Ensemble ont souffert;  
Ne séparez donc jamais nos épées:  
C'est le même fer.*

LAURENT PICHAT.

---

## RÉPONSE

A LAURENT PICHAT

Vos vers comme un glaive enflamment l'enclume  
Sous leur double éclair;  
Les miens sont légers et, comme la plume,  
S'envolent dans l'air.

Vous avez raison. — Oui, restons ensemble!  
Quant à l'avenir,  
Lorsque la justice ou l'honneur rassemble,  
Qui peut désunir?

Ami, nous avons une part choisie  
Dans ce monde impur :  
C'est la liberté, c'est la poésie ;  
Restons dans l'azur !

---

Si le sort brisa l'une de nos ailes,  
    Nous planons encor;  
Bientôt nous aurons des forces nouvelles  
    Et l'antique essor.

Mais laissons tous deux le glaive aux archanges.  
    Versé par nos mains,  
Le sang fait parfois la pire des fanges  
    Sous les pieds humains.

1867.

---

*EN VOYAGE*

A MADAME I. C.

**J'**AI pensé tendrement à vous, la nuit entière.  
Des nuages couraient sur la lune, et des cieux  
Tombait comme un brouillard une pâle lumière ;  
Les arbres du chemin passaient silencieux,  
Et derrière eux les champs, les bois, les monts, sans trêve  
Défilaient gravement, puis disparaissaient tous.  
Mais, tandis qu'à mes yeux tout fuyait comme un rêve,  
J'ai pensé tendrement à vous.

Je penserai toujours à vous. — C'est un voyage  
Aussi que cette vie : on l'a dit bien souvent.  
Tout fuit, tout disparaît. Quel horizon mouvant !  
Empires, gloire, amour passent comme un mirage.  
Mais votre souvenir, à la fois triste et doux,  
Brillant comme une larme et frais comme un sourire,  
Me reste ; et l'amitié me permet de vous dire :  
Je penserai toujours à vous !

---

## TRIOLET

A MADAME MARIE C.

MADAME, c'est parmi les roses  
Que je vous vis le premier jour ;  
Cela devait être, et pour causes :  
Madame, c'est parmi les roses  
Que les rossignols font séjour.  
On y voit naître aussi l'amour...  
Madame, c'est parmi les roses  
Que je vous vis le premier jour.

---

## ÉCHO DE TRIOLETS

A MADAME A. TASTU

en réponse à ses vers : *Dernière Fleur de mon Jardin*

QUE ces vers que je viens de lire  
Ont un accent tendre et touchant !  
Non ! ce n'est pas un dernier chant  
Que ces vers que je viens de lire !  
On n'en est pas à son couchant  
Quand si jeune encore est la lyre !  
Que ces vers que je viens de lire  
Ont un accent tendre et touchant !

Ces beaux vers que chacun admire,  
On les retient à son insu ;  
On veut les lire et les relire  
Ces beaux vers que chacun admire,

---

Où votre art exquis a tissu  
Une larme dans un sourire.  
Ces beaux vers que chacun admire,  
On les retient à son insu.

La fleur que tant d'éclat colore  
N'est pas la dernière au jardin ;  
Elle a bien d'autres sœurs encore,  
La fleur que tant d'éclat colore !  
N'en parlez pas avec dédain ;  
Votre soir vaut mieux qu'une aurore.  
La fleur que tant d'éclat colore  
N'est pas la dernière au jardin !

---



*SOUS LE RIALTO*

A LINA

C'EST sous l'arche du Rialto,  
Dans une gondole légère,  
Que de ta main qui m'est si chère  
Je lus enfin le premier mot.

Ce jour est loin, le temps s'envole ;  
Dix ans seront passés bientôt  
Depuis que, sous le Rialto,  
Je lisais ta lettre en gondole.

Mais quand tu m'écris, un écho  
S'éveille au cachet que je brise,  
Et je revois toujours Venise,  
La gondole et le Rialto.

1868.





## SONNETS

So, by the bye,  
Only to try.

*A ALFRED DE MUSSET*

**A**LLEZ, allez, mes vers ! Comme un ramier fidèle  
Qui fend la nue et vole où son instinct l'appelle,  
Par delà les vallons, les grands bois encor verts,  
Les lacs et les cités, envolez-vous, mes vers !

Jusqu'aux bords où Paris, le front ceint de lumière,  
Dans son fleuve fangeux baigne ses pieds de pierre,  
Allez, comme un doux rêve, un souvenir d'ami,  
Vous asseoir au chevet du poète endormi.

Dites-lui qu'à cette heure, où la terre sommeille,  
Près de l'âtre oublié, seul, je souffre et je veille,  
En relisant ses vers dans le calme des nuits ;

Et, pour cicatriser une blessure aimée,  
Que je presse en pleurant la page inanimée  
Sur mon cœur dévoré de tristesse et d'ennuis !

*A MADAME BIXIO*

QUI RECEVAIT LE VENDREDI

SANS demander pardon de la liberté grande,  
Le vendredi s'en va quand l'automne est venu.  
La semaine s'ennuie alors et se demande :  
« Mon bonheur est parti. Qu'est-il donc devenu ? »

— Aux bords des pâles mers où flotte la Hollande,  
Le charmant déserteur mange son revenu,  
Fume d'un air vainqueur d'exquise contrebande,  
Flâne au soleil, dessine et se baigne pied nu.

Mais il ne songe pas qu'une main invisible,  
Comme au doux Benjamin des récits de la Bible,  
A caché dans son sac, sous ses rubans froissés,

La coupe d'or sculpté des fines causeries,  
Pétillant jusqu'aux bords de douces moqueries,  
Où venait s'égayer l'ennui des *cœurs blessés*.

---

*A MADAME BAUDRAND*

OUI, vous avez raison d'aimer la poésie.  
C'est un amour charmant, qu'elle vous rend d'ailleurs ;  
Vos lèvres ont gardé de sa pure ambrosie,  
Et vous savez des mots pour relever nos cœurs.

Dernier ange oublié sur notre globe impie,  
Lorsque, laissant la terre aux méchants, aux railleurs,  
La douce poésie, errante et sans patrie,  
Dut prendre son essor vers des mondes meilleurs,

Elle arrêta son vol dans la vaste étendue,  
Et, regardant la terre au fond des cieux perdue,  
Dans un adieu suprême elle pleura sur nous.

Ces larmes ont sauvé notre pauvre planète.  
Elles y font fleurir ce que chaque poète  
Rêve, cherche, contemple — et trouve auprès de vous.

---

*A MOI*

**J'**ENFERMERAI mon cœur au fond de ma poitrine.  
L'oubli sera sa loi, l'exil sa discipline.  
Je ploierai sous le joug mon esprit révolté,  
Et suivrai mon sillon dans la réalité.

Comme un chêne qui germe au fond d'une ruine,  
Le devoir dans mon cœur viendra prendre racine ;  
Et, secouant enfin ma longue oisiveté,  
J'apprendrai du travail l'austère volupté.

Je veux recommencer et féconder ma vie,  
Tremper mon âme au feu d'une plus noble envie,  
Et semer ce qu'un jour d'autres récolteront.

Debout ! Ne survis pas à ta propre jeunesse !  
La grâce t'a quitté, que la force te naisse !  
Il te faut des lauriers pour abriter ton front.

---

*A MADemoiselle MAX D'ARNIM*

**A**RMGART ne nous veut pas avouer qu'elle est reine ;  
Tout la trahit : le port, le regard et la voix.  
La nature en naissant l'a faite souveraine :  
Tout se métamorphose en sceptre sous ses doigts.

Ghisèle est une fleur de la forêt lointaine  
Qui grandit étonnée à l'ombre de nos toits.  
Dieu seul l'a regardée, et sa corolle est pleine  
Du parfum pénétrant qu'exhalent les grands bois.

Mais vous, vous êtes douce, et souriante, et bonne ;  
Vous prenez par la main celui qu'on abandonne ;  
Vous volez aux souffrants comme l'abeille aux fleurs.

Vous êtes un bon ange, un tendre et pur génie  
Qui console et guérit, et dont la main bénie  
Verse aux blessés le miel et l'oubli des douleurs.

*A MES DAMES DE REINHARD**ET DE WIMPFEN*

PENDANT plus de huit jours, allant quoi qu'il arrive,  
Bravant tout et riant comme des écoliers,  
Mouillant vos petits pieds dans la neige et l'eau vive,  
Vous avez traversé les monts et les glaciers.

Et, songeant au retour, votre main attentive  
Remplissait vos albums, transformés en herbiers,  
De gentiane bleue à la grâce naïve,  
Et de cyclamen rose, ami des verts sentiers.

Moi, je n'ai rien cueilli : j'aime peu l'herbe morte ;  
Puis, cueillir, c'est briser ; et cependant j'emporte  
De tous ces jours heureux qui n'ont pas d'avenir

Une odorante fleur qui jamais ne se fane,  
Comme le cyclamen ou bien la gentiane,  
Et cette fleur vivante est votre souvenir !

---

*SUR UN ALBUM*

DE PHOTOGRAPHIES DE ROME

**E**T moi, je fus aussi dans la ville aux ruines,  
Cette école où la terre a deux fois tout appris.  
J'ai vu ce grand sépulcre ouvert sur sept collines,  
Où deux mondes passés confondent leurs débris.

Mais, si l'âge a tari ses mamelles divines,  
Rome fut notre mère et nous a tous nourris ;  
Et, puisque ailleurs le sort m'a fait prendre racines,  
Je veux en posséder au moins les traits chéris.

Ami (car un ami seul ouvrira ce livre),  
Tourne pieusement les pages qui vont suivre :  
Les dieux et les tombeaux ont droit à quelque égard.

Chaque page à mes yeux est belle, et si plus d'une,  
Comme la Sulamite, est peut-être un peu brune,  
C'est qu'un soleil de feu les brûla du regard.

---



*A MADAME L. T.*

L'ON va, l'on vient, on court, on se cherche, on s'évite ;  
On se croise, on s'arrête, on poursuit son chemin ;  
On s'aime, on se déteste, on se prend, on se quitte ;  
Et voilà le tableau du tourbillon humain.

Pareils à cet essaim d'atomes qui palpite  
Dans la poussière d'or d'un rayon du matin,  
Nous dépensons nos jours et notre âme au plus vite,  
Jusqu'à ce que la mort nous prenne par la main.

Heureux qui, loin du bruit, dans la paix et l'étude,  
A mi-côte des monts, vit dans la solitude,  
Et ne fait qu'entrevoir ce Paris étouffant !

Heureux, et plus encor, qui comme vous, Madame,  
Dans ce double horizon peut appuyer son âme  
Sur le bras d'un époux et la main d'un enfant !

---

*A SOLANGE*

**M**ADAME, il faut que je vous dise  
Un secret qui m'est cher et doux :  
Savez-vous que je vous ai mise  
Plus d'une fois sur mes genoux ?

Hélas ! n'en soyez pas surprise,  
Et retenez votre courroux !  
L'habitude n'en est pas prise,  
Et ces temps-là sont loin de nous.

C'était en mil huit cent cinquante :  
La blonde enfant, fine et piquante,  
N'en a gardé nul souvenir.

Mais quand je vous revois, Madame,  
Je porte envie au fond de l'âme  
A ce passé sans avenir.

---

*A UN AMI*

**P**OURQUOI t'en vas-tu la tête baissée,  
Toujours à l'écart, triste et soucieux ?  
D'un trait inconnu ton âme blessée  
Semble se fermer aux splendeurs des cieux.

« On voit qu'une amère et sombre pensée,  
Comme un souvenir déchirant d'adieux,  
Comme une douleur chère et caressée,  
Te suit à toute heure et dans tous les lieux.

« Dis-moi, quel chagrin ainsi te pénètre ?  
Qui peux-tu pleurer ? Ta mère peut-être ?...  
Ouvre-nous enfin ton cœur attristé ! »

Il me répondit : « Oui, c'est une mère  
Qui cause mes pleurs et ma peine amère :  
Je porte le deuil de la Liberté ! »

1852.





## CHANSONS

Dein Lied, o Dichter ! klingt nicht froh ?  
— Die Zeiten sind so ernst und roh !

### *CHANSON AVEC CHŒUR*

**J**E mettrai ma vie en chansons,  
Comme on met son vin en bouteilles ;  
    Et les garçons,  
Le soir, au doux bruit des flacons,  
Les diront en chœur sous les treilles.

#### CHŒUR.

Je mettrai ma vie en chansons.

Tout a son ivresse ici-bas :  
Le vin, les fleurs, la poésie  
    Et les combats.  
Insensé qui n'en connaît pas !  
La mienne est dans ma fantaisie.

## CHŒUR.

Tout a son ivresse ici-bas.

Ouvrons les yeux ! sachons jouir !

En voyant la beauté des choses,

Que le désir

Dans nos cœurs vienne reflleurir,

Comme on voit renaître les roses !

## CHŒUR.

Ouvrons les yeux ! sachons jouir !

Le monde est aux âmes de feu ;

Car elles seules ont des ailes

Pour chercher Dieu,

Et des yeux pour le voir un peu

Dans ses profondeurs éternelles.

## CHŒUR.

Le monde est aux âmes de feu.

---

*A LA VILLA BORGHÈSE*

A la villa Borghèse, on rêve  
Par les premiers jours du printemps.  
L'arbre frissonne dans sa sève ;  
L'air sème des parfums flottants ;  
A l'Occident le ciel s'embrase ;  
Le cœur, dans une douce extase,  
Pressent qu'il va s'ouvrir encor :  
    Il n'a pas tort.

A la villa Borghèse, un ange  
Se rencontre au bord du chemin ;  
Un regard, puis un mot s'échange ;  
Le cœur se donne, et puis la main.  
Sous de solitaires allées,  
De soleil et d'ombre mêlées,  
Dans l'herbe et sur le sable fin  
    On va sans fin.

A la villa Borghèse, on cueille  
Des violettes sous ses pas ;  
Pour mieux les trouver sous la feuille  
On s'assied en causant tout bas.  
On sent effleurer sa figure  
Par une fine chevelure...  
Et la lèvre cède au désir  
De la saisir.

A la villa Borghèse, on s'aime  
Les rapides jours d'un printemps ;  
Puis, comme l'ouragan qui sème  
Les feuilles d'un arbre en tous sens,  
Le sort tout à coup vous détache.  
Il faut partir ; le cœur s'arrache,  
Et l'on croit que l'on va souffrir  
Jusqu'à mourir.

A la villa Borghèse, on passe  
Triste et seul sous les chênes verts.  
L'œil interroge en vain l'espace :  
On est bien seul dans l'univers.  
On s'accoude sur la fontaine ;  
Des pleurs troublent la vasque pleine :  
Est-ce du ciel ou de vos cils ?  
D'où tombent-ils ?

Rome, 1853.

---

*MIGNON'S LIED*

Traduit de Goethe

**C**ONNAIS-TU la contrée où les citrons fleurissent ?  
L'orange d'or mûrit sous le feuillage obscur ;  
Un doux zéphyr descend du haut d'un ciel d'azur ;  
Le myrte est immobile et les lauriers grandissent.  
Connais-tu ce pays ? — Mon bien-aimé, voilà  
Où j'aimerais aller avec toi seul. C'est là !

— Connais-tu la maison avec sa colonnade ?  
La salle resplendit, tout brille dans ces lieux ;  
Et des marbres debout, qui me suivent des yeux,  
Disent : « Que t'ont-ils fait, mon pauvre enfant malade ? »  
Connais-tu ce pays ? — Mon protecteur, voilà  
Où j'aimerais aller avec toi seul. C'est là !



— Connais-tu la montagne et le sentier sublime,  
Le mulet cheminant dans le brouillard des monts,  
La caverne où grandit l'engeance des dragons,  
Sur le roc surplombant le torrent qui s'abîme ?  
Connais-tu ce pays ? — O mon père, voilà  
Où va notre chemin. Partons tous deux ! c'est là !

---

*AIR MOLDAVE*

Pe o stinka.

**L**E mortel qui l'a vue et pleurer et sourire  
En garde à tout jamais un éblouissement ;  
Il a vu la beauté sans voile et peut se dire :  
« Je sais ce que la vie offrait d'enchantement ! »

Hélas ! et ses regards qui brûlaient ma paupière,  
Sans comprendre mon âme ont rencontré les miens,  
Sans voir à ses genoux, le front dans la poussière,  
Le dernier, le meilleur de ses anges gardiens.

Un autre, plus heureux, saura toucher son âme,  
Et la respirera comme une fleur d'un jour !  
Un autre dans l'enfant éveillera la femme,  
En ouvrant à ses pieds le livre de l'amour !

Ah ! qu'elle soit heureuse, et pour jamais ignore  
Ce que souffre un cœur fier de trop d'amour rempli,  
Ce martyr muet d'un cœur qui se dévore,  
Qui lutte, se consume et s'éteint dans l'oubli !

1855.

---

*AIR ALLEMAND*

## DER TRAUM

**J**E voudrais être la poussière  
Que soulèvent ses pieds charmants,  
Ou le pur rayon de lumière  
Qui baise ses longs vêtements.

Je voudrais être le silence  
Qu'elle écoute le front baissé ;  
Ou l'accord léger qui s'élançe  
Du clavier sous ses doigts pressé.

Je voudrais être un jour, une heure,  
L'air libre qui descend des cieux,  
Pour essayer, quand elle pleure,  
Ses longs cils noirs et ses beaux yeux.

Je voudrais posséder l'empire  
Et la gloire pour l'enivrer ;  
Être le ciel pour lui sourire,  
Et Dieu pour m'en faire adorer.

Je voudrais être chaque chose  
Qu'elle touche, respire, entend,  
Pour pénétrer son âme close  
Et me donner à tout instant.

C'est ainsi que partout, sans cesse,  
Remplaçant son ange gardien,  
Je voudrais pour l'enchanteresse  
Être tout ! — Et je ne suis rien !

---

*LA-HAUT*

**L**A-HAUT, là-haut, sur la colline,  
Près du sentier peu visité,  
Fleurit une fraîche églantine  
    Dans sa beauté.  
O fleur des bois, pâle églantine !  
    Qui me dira  
Quel voyageur te cueillera ?

Là-haut, là-haut, dans la clairière  
Chante un oiseau mélodieux  
Dont la voix semble une prière  
    Qui monte aux cieux.  
Petit oiseau de la clairière,  
    Qui me dira  
Quel enfant cruel te prendra ?

Là-haut, là-haut, bien loin du monde,  
Les yeux perdus à l'horizon,  
Rêve une jeune fille blonde  
    Dans sa prison.  
Jeune rêveuse, ô fille blonde!  
    Qui me dira  
Quel jeune époux t'emportera?

Là-haut, là-haut, quand tout est sombre,  
Comme un céleste diamant,  
Une étoile brille dans l'ombre  
    Au firmament.  
Pâle étoile de la nuit sombre,  
    Qui me dira  
Quand mon ciel en pleurs te perdra?

---

*SÉRÉNADE*

A LINA

**J'**AI dit aux étoiles :  
« Elle est votre sœur,  
Et vos yeux sans voiles  
Ont moins de douceur  
Que dans sa prunelle  
L'humide étincelle  
Qui lui vient du cœur. »

J'ai dit à la rose :  
« Fais-lui des emprunts !  
Sa bouche mi-close  
Et ses cheveux bruns  
Ont si fraîche haleine  
Qu'ils passent sans peine  
Tes plus doux parfums. »



J'ai dit à la brise  
Qui meurt dans les bois,  
A l'eau qui se brise  
Et chante parfois :  
« Sa voix est plus pure  
Que votre murmure ;  
Imitez sa voix ! »

J'ai dit à l'Aurore :  
« Ton ciel d'Orient  
Pourrait être encore  
Cent fois plus brillant,  
Si tu savais prendre  
L'éclat doux et tendre  
De son front riant ! »

---

*SUR LE LAC*

**S**UR l'eau bleue et profonde  
Glisser silencieux,  
En ne voyant que l'onde,  
Les forêts et les cieux ;

Loin des routes connues,  
Comme un oiseau des airs,  
S'envoler dans les nues  
Ou raser les flots clairs ;

Voir d'en haut toutes choses  
Par leur divin côté ;  
Dans ses métamorphoses  
Poursuivre la beauté ;

De merveille en merveille,  
Des formes aux couleurs,  
Voler comme l'abeille,  
Qui va de fleurs en fleurs ;

Comme un divin génie,  
Comme un ange du ciel,  
Se faire une harmonie  
Du rêve et du réel ;

Sans fouler la poussière,  
Sans creuser son sillon,  
Vivre dans la lumière  
Et l'adoration ;

Sans regret, sans envie,  
Sans trouble et sans tourments,  
Ne prendre de la vie  
Que les enchantements ;

Ah ! pourquoi donc ce rêve,  
Spectre aux ailes de feu,  
Passe-t-il donc sans trêve  
Entre mon âme et Dieu ?

---

*LA CHANSON DU CHANVRE*

DANS l'herbe et les roseaux, au bord de la rivière,  
Tous deux se sont assis, près d'une chènevière.

(O chènevière ! ô chènevis !)

Le printemps enivrait les airs trop embaumés ;  
Jeunes, insoucians, tous deux se sont aimés.

(O chènevis ! ô chènevière !)

Le chanvre est mûr ; le soir, à la veillée, on tille  
Ce chanvre, que connaît si bien la jeune fille.

(O chènevière ! ô chènevis !)

Elle pleure tout bas ; car dans son sein tremblant  
La pauvre délaissée a senti son enfant.

(O chènevis ! ô chènevière !)

On a filé le chanvre ; il devient un cordage  
Sur un vaisseau qui part pour un lointain voyage.

(O chènevière ! ô chènevis !)

L'enfant, devenu mousse, erre sous d'autres cieus,  
Loin de sa mère vieille et du père oublieux.

(O chènevis ! ô chènevière !)

Brûlé par le soleil et mouillé par la nue,  
Le chanvre s'est usé ; sa force diminue.

(O chènevière ! ô chènevis !)

Le mousse est matelot ; mais le monde et les ans  
Ont corrompu sa trempe et perverti ses sens.

(O chènevis ! ô chènevière !)

Le chanvre est au rebut : vieille, rongée et sale,  
Sa fibre sert de corde au gibet où l'on râle.

(O chènevière ! ô chènevis !)

Et le premier cadavre à son nœud suspendu,  
C'est le vieux matelot, que la vie a perdu.

(O chènevis ! ô chènevière !)

---

*BERCEUSE POLONAISE*

**D**ORS, mon enfant ! dors, reste avec les anges.  
Tu n'as que trop le temps d'être avec nous ;  
Car c'est de sang que Dieu marqua tes langes,  
Et le malheur t'a pris sur mes genoux.  
Dors, mais grandis ; sois un homme au plus vite :  
Là-bas, au nord, dans son exil sans fin,  
Ton père meurt sous le fouet moscovite...  
Dors, mon enfant ! tu seras orphelin.

Il te faudra vider la coupe amère,  
Comme l'ont fait ton père et tes aïeux ;  
Il te faudra quitter ta vieille mère  
Sans essuyer les larmes de ses yeux ;  
Au fond des bois, dans la rase campagne,  
Il te faudra courir où l'on se bat,  
Sans pain, sans feu, sans abri, sans compagne...  
Dors, mon enfant ! tu seras un soldat.

O noir corbeau qui dans le ciel gris passes  
Et sur nos fronts voles en croassant,  
Où tend ton aile ? A travers les espaces  
As-tu flairé quelque flaque de sang ?  
Peut-être, hélas ! viens-tu de Sibérie ?  
Mais que t'importe, ô voyageur ailé ?  
Seul, l'homme pleure ici-bas sa patrie.  
Dors, mon enfant ! tu seras exilé.

Qui racheta mieux ses fautes passées  
Par plus de sang, plus de morts, plus d'exils ?  
Les nations, de tant de bruits lassées,  
Disent tout bas : « Quand donc finiront-ils ? »  
Jamais ! Jadis nous n'avons pas su vivre,  
Mais maintenant qui donc sait mieux mourir ?  
A vos remords la Pologne vous livre.  
Dors, mon enfant ! tu seras un martyr.

Ah ! si la France est trop loin et sommeille  
Dans les langueurs d'un oubli passager,  
Dieu dans son ciel n'est pas trop haut ; il veille.  
Douter de lui, ce serait l'outrager :  
Il sait trop bien le prix du sacrifice.  
Bientôt sa vigne aura des vendangeurs ;  
S'il est amour, il est surtout justice.  
Dors, mon enfant ! nous aurons des vengeurs !





## ÉLÉGIES

Oh! what is life?  
A strife,  
And love so dear?  
A tear.

## *PLAINTE*

**L**E vent aime la fleur; la fleur le papillon;  
Le papillon l'azur; l'azur le doux rayon  
De l'étoile lointaine;  
L'étoile aime la mer, et la mer le rocher  
Qui reçoit ses baisers sans se laisser toucher  
Par l'amour ou la haine.

Hélas! c'est donc la loi des choses d'ici-bas?  
Et moi, j'adore aussi qui ne m'aimera pas;  
C'est une autre qui m'aime.  
Et celle à qui j'aurais voulu donner mes jours  
Cherchera loin de moi d'impossibles amours  
Qui la fuiront de même.



O vent, fleur, papillon, azur, étoile, mer !  
Vous qui souffrez aussi de ce tourment amer,  
    Puisque je vous ressemble,  
Amis de l'infini, frères silencieux,  
Venez, rapprochons-nous, aimons-nous sous les cieux,  
    Consolons-nous ensemble!

---

*LA PLAGÉ*

ELLE est au bord des mers; elle a revu la plage  
Dont mes yeux ont gardé l'éblouissante image,  
Et dont le souvenir me sera toujours cher.  
O golfe radieux! vaste et tranquille mer!  
Horizon où Carrare, en déchirures blanches,  
Dresse ses flancs de marbre aux aspects d'avalanches!  
Sous un soleil de feu, bains joyeux et charmants!  
Grotte où l'on dort si bien auprès des flots dormants!  
Barque du vieux pêcheur au triangle de voiles,  
Où l'on voguait sans fin sous les yeux des étoiles!  
Rives de Lérici, de Porto-Vénééré,  
Où notre bande heureuse a tout un jour erré!  
Lauriers-roses du bord, promenades fleuries,  
Qui prêtiez, le matin, votre ombre aux causeries!  
Elle reverra tout. — Dans sa même beauté  
Ses yeux contempleront ce rivage enchanté.

Mais la mer, l'horizon, les monts, les lauriers-roses  
Ne lui rediront pas une seule des choses  
Qu'autrefois, à ses pieds, sans cesse, dans ces lieux,  
Versa comme un trésor mon cœur silencieux.  
Car j'ai toujours gardé le silence auprès d'elle.  
Elle n'était alors qu'une enfant grande et belle ;  
Et son cœur, frais bouton d'églantine encor vert,  
A mes rêves lointains n'était pas entr'ouvert.  
Elle n'a donc rien su ; je n'ai rien dû lui dire ;  
Et j'ai gardé pour moi ce tranquille délire  
Que sa mère approuvait d'un sourire charmant  
Et, comme il s'exprimait, silencieusement.  
Maintenant, voici l'heure où la femme naissante  
Tient tout ce qu'a promis la jeune adolescente.  
Ah ! s'il est temps encore, ô golfe aux flots d'azur !  
Lauriers-roses du bord, grotte, ciel vaste et pur,  
Rives de Lérici, montagnes vaporeuses  
Qui fermez l'horizon de vos lignes heureuses !  
A défaut de mon cœur, prenez tous une voix  
Pour lui dire ces vœux que j'ai tus autrefois ;  
Et qu'en vous écoutant au fond de sa pensée,  
Dans un tendre regret un moment enlacée,  
A ce timide aveu d'un rêve enfin connu,  
Elle dise : « Pourquoi n'est-il pas revenu ? »

*LES CHEVEUX D'OR*

J'ÉTAIS allé voir sa grand'mère.  
(Ce souvenir me trouble encor.)  
La belle enfant qui m'était chère  
Y peignait ses longs cheveux d'or.

Confuse d'être ainsi surprise,  
Elle vit mon ravissement,  
Et rougit comme une cerise  
Sous ce voile épais et charmant.

Quel instinct devançant la femme  
Lui disait que ces beaux cheveux  
N'étaient dus qu'aux regards de flamme  
D'un époux, d'un amant heureux ?

Et la bonne aïeule de rire :  
« Tâtez donc comme ils sont soyeux ! »  
Et ma main baisa sans mot dire  
Ce que je dévorais des yeux.

Mais quoi ! cette heure est oubliée ;  
L'aïeule dort dans son linceul ;  
*Elle* est heureuse et mariée,  
Et moi, je vieillis triste et seul !



## LE SALON

J E la revois souvent, et j'aime à la revoir.  
Non pas que je m'abuse et garde quelque espoir ;  
Non, ce passé n'est plus. Si mon regard y tombe,  
C'est comme s'il frappait le marbre d'une tombe ;  
Et je puis la revoir sans crainte, sans danger.  
J'aimais l'enfant ; la femme est un être étranger,  
Calme et charmant, donnant à tous la bienvenue ;  
Ce n'est pas elle, c'est sa sœur, une inconnue,  
Qui reviendrait de loin, et qui, par quelque trait,  
De l'enfant adoré me rendrait le portrait.  
Rien de plus. — Je puis donc la revoir, et mon âme  
Peut venir sans scrupule à ce foyer sans flamme,  
Des chastes sentiments d'une amitié de sœur  
Réclamer comme un droit la tranquille douceur.  
Et c'est ce que je fais. — Aussi, le soir, près d'elle,  
Je vais souvent m'asseoir comme un ami fidèle,

Pour prendre de ses mains le shake-hand et le thé.  
On joue, on cause, on lit, on fait des aparté.  
Les jeunes filles sont timides et rieuses ;  
Les tantes, dans leur coin, toujours laborieuses ;  
Près de la cheminée, on discute beaucoup,  
Quand soudain un éclat de rire interrompt tout.  
— Et moi, tandis qu'on rit, qu'on discute, qu'on jase,  
Le silence me prend, et j'ai comme une extase ;  
Et je revois tous ceux qu'ici même j'aimais,  
Et que la mort, hélas ! nous ravit pour jamais !

---

*PROMENADE AU BOIS*

LE parc est spacieux ; un étang, des pelouses  
A rendre l'Angleterre et la Suisse jalouses,  
Et par derrière, un bois, un vrai bois naturel,  
Font au vaste manoir un cadre solennel.  
Elle y passe l'été, mais non pas en ermite :  
Elle aime à voir du monde, et Paris la visite.  
J'y fus donc l'autre jour pour la première fois.  
Je la trouvai rêveuse, assise au coin du bois.  
« Comme c'est bien à vous de venir ! me dit-elle ;  
On me fuit ce matin : je suis comme la Belle  
Au bois dormant ; j'attends comme elle un fils de roi ;  
Vous le serez : tant pis ! mais soyez sans effroi ;  
Cela ne durera qu'un jour, et c'est pour rire.  
Je m'en vais tout d'abord vous montrer votre empire ! »  
Et tout en badinant ainsi, prenant mon bras,  
Avec un abandon charmant, sans embarras,  
Elle me fit tout voir : les chambres spacieuses,  
Les boulingrins semés de frênes et d'yeuses,



Le vaste étang bordé de saules et de joncs,  
Que ride la sarcelle aux alertes plongeurs,  
Tout enfin, et toujours dans ce doux tête-à-tête.  
« Les lauriers ne sont pas coupés, mon cher poète,  
Dit-elle en souriant; allons encore au bois! »  
Je la suivis, docile, et tremblant toutefois.  
Et je pensais à toi, Diane chasseresse!  
En sentant de ses pas la nerveuse allégresse :  
Car son bras s'appuyait encore sur le mien ;  
Et je voyais ses pieds au rythme aérien  
Toucher le sol à peine en leur marche rapide,  
Comme on peint sur les eaux le vol d'une sylphide.  
Nous allâmes ainsi quelque temps, mais sa main  
Se défit de mon bras au détour du chemin :  
L'allée où nous étions, en obliquant à droite,  
Devint si difficile et tellement étroite  
Qu'il fallut marcher seul, et de nos bras tendus  
Écarter les rameaux sur nos fronts suspendus.  
Elle me précédait : je voyais par derrière  
Se dessiner en noir sur la verte clairière  
Sa taille de déesse à l'opulent contour,  
Et ces beautés qui sont des promesses d'amour :  
Cette blancheur de marbre et ces lignes sans taches,  
Ces épaules, ces bras aux légères attaches,  
Ces mains d'ivoire mat, ce cou souple et nerveux  
Où commence en buissons sa forêt de cheveux...  
Je la suivais de près, de si près que sans peine  
J'aurais pu sur son cou boire sa tiède haleine ;  
Et déjà je sentais monter dans l'air léger

---

Ce parfum qu'on ne peut respirer sans danger,  
Arome de la fleur qui s'appelle la femme,  
Air enivrant qu'un mot, un regard change en flamme.  
— Le mot vint. Tout à coup j'entends un cri d'effroi.  
Elle s'arrête court, en se tournant vers moi,  
Et tenant de côté sa tête un peu penchée :  
« Venez à mon secours, je suis bien empêchée,  
Dit-elle en rougissant. Voyez donc ! mes cheveux  
Se sont pris, au passage, à ce rameau noueux.  
Délivrez-moi bien vite ! » Et j'accourus près d'elle,  
Heureux, presque enivré.

Mon Dieu ! qu'elle était belle  
Dans sa grâce naïve et savante à la fois !  
Quelle tendre douceur dans le son de sa voix !  
Quel trésor de beautés au moindre de ses gestes !  
Et puis, cet incarnat, cette rougeur célestes !  
Cette tête, pliée à ce joug inconnu,  
Implorant un sauveur d'un regard ingénu !  
Andromède au rocher, dans sa cruelle attente,  
Sous les regards du monstre était moins palpitante.  
Qui donc en cet état l'eût vue impunément ?  
Je le confesse, j'eus un éblouissement.  
Elle ne pouvait fuir : l'aubépine complice  
La livrait sans défense au gré de mon caprice...  
Oui ! — mais après ? Peut-être à l'instant son dédain  
Dans l'éclair d'un regard m'eût foudroyé soudain.  
Me pardonnerait-elle ? Et me pardonnerais-je ?  
L'aimé-je même ? Et puis, si ce n'était qu'un piège ?  
Si, pour seule réponse aux élans de mon cœur,

Elle n'avait qu'un rire insultant et moqueur?  
Plutôt mourir ! Pourtant, pourquoi ce tête-à-tête,  
Cet abandon si doux, cette langueur secrète?...  
L'ennui peut-être ? — Alors, pour se distraire un peu,  
De torturer mon cœur elle se fait un jeu ?  
La curiosité ? qui sait ? l'amour peut-être?...  
O femmes ! qui pourra m'apprendre à vous connaître ?  
Voilà le tourbillon de pensers au vol prompt  
Que ce rapide instant fit passer sous mon front,  
Tandis que mes deux mains sur sa tête inclinée  
Faisaient semblant d'ôter l'aubépine obstinée.  
Nous étions seuls au monde et loin de tous les yeux.  
Le bois était désert, sombre et silencieux ;  
A deux pas, les taillis offraient des lits de mousse  
Où l'ombre de l'amour eût encore été douce...  
Un trouble irrésistible, une ardente langueur  
Envahissaient déjà tous mes sens et mon cœur,  
Et peut-être qu'au lieu de mes mains, dans ma fièvre,  
Sur son front prisonnier j'allais poser ma lèvre,  
Quand mon œil attendri qui cherchait son regard,  
En s'abaissant sur elle, aperçut par hasard,  
Dans le coin relevé de ses lèvres muettes,  
Un sourire éveillant deux railleuses fossettes,  
Tel qu'en dut inspirer Samson à Dalila ;  
Sourire triomphant qui me la révéla,  
Sourire fin, profond, mystérieux, étrange,  
Qui fait voir le démon que recèle tout ange,  
Qu'avec un art exquis Gleyre immortalisa  
Dans Omphale, et Vinci dans sa Monna Lisa.

---

Ce ne fut qu'un éclair, mais je l'avais comprise.  
C'en était fait. Dès lors, sans trouble et sans surprise,  
Je délivrai le front qu'elle m'avait tendu,  
Et je repris muet le chemin suspendu.  
Seulement, et par peur d'autre accident sans doute,  
Je passai devant elle et lui frayai la route.  
Au fond, je n'avais pas sujet d'être vainqueur;  
Les oiseaux me fuyaient avec un air moqueur.  
Un merle m'appela (du moins je crus l'entendre)  
Hippolyte, Joseph, Scipion, Alexandre;  
Et son rire en sifflant se perdit par degrés  
Au sein des profondeurs muettes des fourrés.  
Les arbres, par respect pour un mortel si sage,  
Inclinaient gravement leur front sur mon passage.  
J'aurais bien voulu voir, ne fût-ce qu'un instant,  
De quel air, dépité, superbe ou repentant,  
Me suivait ma compagne à la lèvre indiscreète :  
Mais je me gardai bien de retourner la tête.  
Je songeais à sortir au plus vite du bois,  
Lorsqu'on nous appela. Des clameurs et des voix  
Lointaines, et peut-être (hélas ! à tort) jalouses,  
Montaient en chœur du bord des eaux et des pelouses ;  
On nous cherchait partout dans le parc ; les enfants,  
Nous saluant de loin par leurs cris triomphants,  
Accoururent à nous, joyeux et tête nue,  
Pour nous dire de près leur douce bienvenue ;  
Et les deux promeneurs revinrent au manoir  
Déjà plein des amis qu'amène chaque soir.

---

*LA GLYCINE*

O glycine, pâle glycine !  
Que j'aime tes rameaux tordus,  
Tes fleurs où l'abeille butine,  
Et tes longs festons suspendus !

Son feuillage léger décore  
Notre vieille et simple maison :  
Mais j'ai, pour la chérir encore,  
Une autre secrète raison.

Dieu fit d'elle le pur emblème  
De la loi du monde moral ;  
Car mieux encor que l'homme même  
Elle rend le bien pour le mal.

---

Qu'une main cruelle ou distraite  
Brise un de ses rameaux en pleurs;  
Là même où la blessure est faite  
Germeront des grappes de fleurs.

Homme ou poète, la glycine  
Te donne une double leçon :  
Imite sa douceur divine,  
Malgré l'injustice sois bon !

Et si ton âme fut brisée  
Par le sort ou par les méchants,  
De ta douleur cicatrisée  
Fais jaillir les fleurs de tes chants !

*A UNE JEUNE FILLE*

**I**L ne faut pas m'aimer, mon enfant ; à votre âge  
Le cœur se donne vite et sans dessein s'engage.  
Comme un parfum trop fort qu'on ne peut enfermer,  
Votre âme se répand et vous voulez aimer.  
Prenez-y garde, enfant ! La pente est bien glissante.  
Vous apportez en tout une grâce innocente,  
Quelque chose d'ardent, de fier et d'indompté ;  
Et vous voulez marcher dans votre liberté.  
Comme un jeune soldat prêt à faire ses preuves,  
Vous allez au combat avec vos armes neuves,  
Le pied sûr, l'œil brillant, le cœur ferme et léger,  
Aspirant la victoire et surtout le danger.  
Prenez garde ! La vie est chose sérieuse ;  
Et Psyché vous dira d'être moins curieuse.  
Ah ! vous avez le temps d'aimer et de souffrir !  
Refoulez donc ce cœur qui veut trop tôt s'ouvrir.

---

Si l'effort est trop grand, aimez le vent qui passe,  
Le nuage qui glisse et s'enfuit dans l'espace !  
Aimez l'écho léger qui chante à tous les bruits,  
La fleur qui n'a qu'un jour, le rayon qui s'efface,  
La perle au fond des mers, l'étoile au front des nuits !  
Ou, si rien ici-bas ne distrait vos ennuis,  
Aimez le Dieu voilé que tout cherche et tout nomme,  
Aimez tout ! mais, hélas ! n'aimez jamais un homme !

---



*LA ROSE ET LE CYPRÈS*

**L**A Rose dit un jour au Cyprés toujours sombre :  
« Que je te plains ! Ton front morne, dur et plein d'ombre  
Est bien fait pour mener le deuil sur un tombeau ;  
Tu n'as ni fleurs ni fruits, tu n'es ni bon ni beau.  
Que fais-tu parmi nous, filles de la lumière ?  
Ta place est chez les morts, au triste cimetière.  
Tandis que moi ! l'amour de tout être vivant  
Me poursuit ; je suis belle, on me le dit souvent.  
Et ce n'est pas assez de m'aimer, on m'admire ;  
Je suis reine et chacun reconnaît mon empire !  
Puis, du soleil de feu les regards pénétrants,  
Les flottantes amours des papillons errants,  
Les soupirs de la brise et, le soir, la rosée  
Qui descend rafraîchir ma corolle embrasée,  
Aux chants du rossignol enivré de désirs :  
Voilà quelle est ma vie et quels sont mes plaisirs !

---

Mais tous ces bonheurs-là sont pour toi lettres closes,  
Pauvre Cyprès ! Ton sort n'est pas celui des Roses ;  
Car Dieu, qui mit partout la joie et la beauté,  
T'a chassé du bonheur et t'a déshérité. »

Le Cyprès répondit doucement à la Rose :  
« Il est vrai, je suis laid, j'ai l'air triste et morose ;  
Mais la fleur, le parfum, le printemps et l'amour,  
Ce n'est pas tout, ma sœur, et la vie est d'un jour.  
Emblème de regret et de mélancolie,  
Je suis l'ami des morts et de ceux qu'on oublie.  
Pourtant ma vie est loin de n'être qu'un long deuil,  
Et j'ai plus d'un bonheur qu'ignore ton orgueil ;  
Car Dieu sait ce qu'il fait, et la bonne nature  
N'exila de la joie aucune créature.  
Mon sort, que tu crois rude, est heureux ; il m'est cher.  
La neige est mon soleil ; mon printemps, c'est l'hiver.  
Je mûris lentement et cache sous la neige  
Au fond d'un écrin vert un grain que Dieu protège.  
Et l'hiver, les oiseaux, doux peuple aérien,  
Ne trouvent que chez moi leur pain quotidien.  
Si tu savais le bien que me font leurs morsures,  
Et quelle volupté je trouve à ces blessures !  
La verdière des bois, le pinson des vergers,  
Les bouvreuils éclatants, les roitelets légers,  
Viennent tous secouer la neige de mes branches.  
Et moi, facilitant ces frêles avalanches,  
Je me livre en pâture à leur avide essaim ;  
Et ces êtres charmants que tourmente la faim

Ont, pour un jour au moins, soulagé leur torture.  
Voilà quelle est ma vie ; elle est douce, elle est pure,  
O Rose ! autant qu'une autre elle a bien sa douceur ;  
Car faire des heureux, c'est être heureux, ma sœur ! »

---

*HERMANITA*

**T**OMBE, neige légère, tombe,  
Tombe sans bruit du haut des cieux !  
D'un voile blanc couvre sa tombe  
Sous tes flocons silencieux !

Comme toi, blanche, chaste et pure,  
Elle effleura notre séjour ;  
Comme toi, tombant sans murmure,  
Elle n'a duré qu'un seul jour.

Comme toi du ciel descendue,  
Elle y retourna sans effort ;  
Le soleil te rend à la nue,  
Et Dieu nous reprend par la mort.

Tombe, neige légère, tombe,  
Tombe sans bruit du haut des cieux !  
D'un voile blanc couvre sa tombe  
Sous tes flocons silencieux !

---

*LA ROSE DES ADIEUX*

QUAND je rentre à Paris, dans la belle saison,  
Au moment de quitter ma mère et la maison,  
Pour en garder encor plus longtemps quelque chose,  
Je m'en vais au jardin ; j'y choisis une rose ;  
Et, que ce soit le jour ou la nuit, dans ma main  
Je la tiens doucement tout le long du chemin.  
Tandis que sur ses rails de fer le wagon vole,  
Sans me distraire au bruit d'un entretien frivole,  
Prolongeant la douceur amère des adieux,  
Je cause avec ma fleur et je ferme les yeux.  
Mon âme la respire et sent avec délice  
Dans l'air impur de tous monter de son calice  
Un parfum pénétrant, un arôme subtil  
Qui m'aide à traverser mon premier jour d'exil.  
Je revois le jardin et sa rustique allée,  
Et la vieille maison, de souvenirs peuplée.

Une souple glycine, au couchant, sur la cour,  
De ses bras allongés l'étreint avec amour,  
Et ses rameaux mêlés au jasmin d'Amérique  
De leurs grappes de fleurs lui forment un attique.  
Mais surtout je revois la chambre où, dans un coin,  
Ma mère en travaillant me pleure sans témoin.  
O souvenirs sacrés ! douce paix, cher asile !  
J'emporte dans mon cœur votre image tranquille ;  
Et dans ce grand Paris bien souvent vous viendrez  
Rafraîchir mon esprit et mon âme altérés.  
Vous et Paris formez les deux pôles de l'âme :  
La famille est l'eau pure et Paris est la flamme ;  
Et pour avoir l'esprit trempé comme l'acier,  
Il faut qu'il ait passé par ce double foyer.  
— Voilà ce que me dit la fleur que je respire.  
Ce que je lui répons, je ne saurais le dire :  
Le cœur ne s'écrit pas. Dans un seul battement  
Il tient un monde entier de joie ou de tourment.  
Seulement je dirai qu'aussitôt que j'arrive,  
Avant tout autre soin, d'une main attentive,  
Je mets pieusement la rose des adieux  
Dans un vase en cristal placé devant mes yeux.  
Je la laisse sans eau se sécher dans le vide ;  
A l'air libre bientôt sa corolle est rigide.  
Quoique amoindrie un peu dans sa fine pâleur,  
Elle garde sa forme et presque sa couleur ;  
Le temps sans l'effeuiller passe et glisse sur elle ;  
Et ma rose d'un jour devient une immortelle.

---

*LA VEILLE DU DÉPART*

L'AIR était lourd, la nuit voilée,  
Quand nous allâmes au jardin ;  
Le sable qui jonchait l'allée  
Nous montrait seul notre chemin.

Quelque temps ainsi nous marchâmes,  
En rêvant au bruit de nos pas ;  
Nous nous taisions, mais nos deux âmes  
Ne s'en parlaient que mieux tout bas.

Trouble, regret, angoisse, crainte,  
Devant l'avenir hasardeux,  
Dans l'étau de la même étreinte  
Nous serraient le cœur à tous deux.



Ah ! partir ! dire qu'on se quitte !  
Qu'il faudra vivre seul, à part !  
Un malheur arrive si vite !  
Quel déchirement qu'un départ !

C'est la vie, ô ma pauvre mère !  
Vainement l'homme s'en défend.  
Dieu veut que tout soit éphémère,  
Même le bonheur d'un enfant.

Ce Dieu jaloux qui nous sépare,  
Il fera pis un autre jour ;  
Car je sais ce qu'il me prépare :  
Il doit te prendre à mon amour.

Oui, demain, cette nuit peut-être,  
Loin de mon cœur tu peux mourir !  
Grand Dieu ! n'étais-tu pas le maître  
De nous faire un peu moins souffrir ?

Dans ta providence suprême,  
Dieu bon ! ne pouvais-tu donc pas  
Laisser l'homme avec ceux qu'il aime  
S'endormir d'un commun trépas ?

Non ! tu sépares dès ce monde  
Ceux que tu viens d'y réunir ;  
Et dans ta sagesse profonde  
Nous devons encor te bénir !

---

Qui sait même? Pensée amère!  
Peut-être dans ces astres d'or,  
Où nous irons sans doute, ô mère!  
Serons-nous séparés encor?

Et dans ces sphères infinies,  
Après des siècles révolus,  
Si nos âmes sont réunies,  
Elles ne se connaîtront plus!

Hélas! hélas! cruel mystère!  
La mort le dira-t-elle un jour?...  
N'importe! Dieu *doit* être un Père,  
Et je *veux* croire à son amour!

— C'est ainsi qu'au jardin plus sombre,  
Guidant ma mère pas à pas,  
Le cœur serré, l'esprit plein d'ombre,  
Je marchais en pressant son bras;

Et, roulant la funèbre idée  
(De mon âme éternel tourment!),  
Je pris sa vieille main ridée  
Et la baisai tout doucement.

---

*DANS LA RUE*

**D**ANS ce Paris, si plein de bruit et si vivant,  
Je m'en vais souvent seul, au hasard, en rêvant.  
Je remonte à pas lents le torrent de la foule  
Qui, tout autour de moi, court, s'agite et s'écoule :  
Et je pense à ces flots pressés d'êtres humains  
Qui sans jamais tarir s'en vont par les chemins.  
On se croise en silence, on s'effleure, on se touche,  
On se jette en passant presque un regard farouche,  
On se toise d'un air de mépris transparent ;  
Le moins qu'on se permette est d'être indifférent.  
Et cet homme qu'ainsi l'on juge à la volée,  
C'est peut-être un grand cœur, une âme inconsolée.  
Celui-ci, mieux connu, si le ciel l'eût permis,  
Eût été le meilleur de vos plus chers amis ;  
Celui-là, qui vous dit qu'il n'est pas ce génie  
A qui vous avez dû plus d'une heure bénie ?

---

Cet autre, un jour, sera votre frère d'exil ;  
Ce dernier, un sauveur à l'heure du péril.  
Cette femme voilée et qui marche avec grâce,  
Qui sait si ce n'est pas votre bonheur qui passe ?  
Et chacun cependant en lui-même serré,  
Sans nul souci d'autrui, va, vient, court affairé,  
Marche droit à son but et ne voit que sa route !

Moi, qui n'ai d'autre but que de rêver, j'écoute  
Le bruit tumultueux de ces pas incessants  
Qui sur l'asphalte usé se croisent en tous sens ;  
Et je me dis, perdu dans l'ondoyante foule :  
« Heureux qui, par delà cette vivante houle,  
Possède en un lieu sûr des cœurs tendres et francs,  
Vert archipel battu des flots indifférents,  
Où l'âme fatiguée et repliant ses ailes  
Se réchauffe au foyer des amitiés fidèles,  
Et d'où, forte et meilleure, elle reprend l'essor !  
Heureux, et d'un bonheur plus doux, plus rare encor,  
Qui, portant dans son cœur l'étincelle sacrée,  
Se sait dans cette foule une femme adorée,  
Et près de l'âtre en feu, tapi comme un grillon,  
Écoute à ses genoux ce lointain tourbillon ! »

---

*VOIX SECRÈTES*

**L**A nature conseille et partout fait entendre  
Sa voix tendre.

L'étoile qui rayonne au fond du ciel d'azur  
Dit : « Sois pur ! »

Sous les vents déchainés, faible et tremblant, l'arbuste  
Dit : « Sois juste ! »

L'aigle qui plane aux cieus sur le nuage errant  
Dit : « Sois grand ! »

L'abeille qui remplit de miel sa ruche en paille  
Dit : « Travaille ! »

L'arbre qui donne à tous des fruits dans la saison  
Dit : « Sois bon ! »

Le saphir dit : « Apprends que rien n'est méprisable ;  
Je suis sable. »

---

La fleur dit, en s'ouvrant à l'air pour l'embaumer :

« Sache aimer ! »

Le fleuve dit : « Choisis la pente qu'il faut suivre ;

Sache vivre ! »

La feuille tombe et dit : « Vois, tout doit se flétrir,

Puis mourir ! »

Et fleuve, étoile, abeille, arbre, fleur, tout en somme

Dit : « Sois homme ! »

---

*CONSOLATION*

**J'**AI vécu. Désormais qu'ils soient nombreux ou courts,  
J'ai plus que dépassé la moitié de mes jours ;  
    Leur terme se dessine.  
Lorsque viendra la mort, je ne lutterai pas :  
Dans ce vaste désert des choses d'ici-bas  
    Je n'ai qu'une racine.

Je n'ai pas attaché mon âme à de faux biens :  
Richesse, honneurs, pouvoir, ces vanités, ces riens  
    Que le monde s'arrache,  
N'ont pas su retenir mon âme un seul instant.  
Son essor l'emportait vers ce ciel éclatant  
    Où Dieu voilé se cache.

---

Là, frissonnant d'horreur devant l'immensité,  
J'implorai, je cherchai partout la vérité.

Inutiles prières !

Les cieus furent muets. — Et je compris enfin  
Que le moindre rayon de ce soleil divin

Brûlerait mes paupières.

Redescendu sur terre en pleurant, je m'épris  
Du rêve des grands cœurs, des sublimes esprits :

Je poursuivis la gloire.

Mais elle aussi se tut et fut sourde à ma voix ;

Et ma main n'étreignit pour la seconde fois

Que le vide illusoire.

Alors, dans sa pitié, Dieu du fond de l'azur

Fit glisser jusqu'à moi le reflet le plus pur

De sa flamme céleste.

C'est l'amour ! Et mon cœur enfin put se calmer.

J'ai su me faire aimer, j'ai su moi-même aimer :

Que m'importe le reste ?

Je puis mourir ! La mort ne m'aura pas entier ;

J'aurai vu jusqu'au bout de mon étroit sentier

L'amitié me sourire ;

Et, jusqu'à ce qu'ils soient glacés par le trépas,

Je vivrai dans des cœurs qui ne m'oublieront pas.

Et cela peut suffire !

---



*P. P. C.*

Fata libelli.

QUAND le pâtre a fini son chant joyeux ou triste,  
Dans l'air ému souvent le son persiste,  
Et plane une dernière fois.  
Puis bientôt le silence,  
Cet hymne sans voix,  
Recommence  
Au bois.

Le feu mystérieux que le caillou recèle  
Au choc du fer jaillit en étincelle ;  
Mais ce n'est qu'un rapide éclair  
Qu'un moment voit éclore :  
Le jet vif et clair  
S'évapore  
Dans l'air.

---

Le navire qui fend la mer avec sa proue  
Creuse un sillon où la vague se joue  
Et parfois un instant reluit.  
Puis tout s'éteint; sa trace  
Se perd dans la nuit,  
Et s'efface  
Sans bruit.





LA MORT  
DU  
PRÉSIDENT LINCOLN

PIÈCE QUI A REMPORTÉ LE PRIX DE POÉSIE  
AU CONCOURS DE 1867  
ET QUI A ÉTÉ LUE DANS LA SÉANCE PUBLIQUE  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE LE 9 AOUT





LA MORT  
DU  
PRÉSIDENT LINCOLN

*Æquum et salutare.*

I

POUR célébrer ta mort par de dignes paroles,  
Nos temps sont bien troublés, nos esprits bien frivoles,  
O Lincoln! Où trouver d'assez fermes accents  
Pour peindre au vif tes traits rudes et saisissants?  
Grandie aux pieds des rois, qu'elle adula sans cesse,  
Notre langue, oubliant sa noble politesse,  
Peut-elle encor, d'un vers robuste et plébéien,  
Chanter l'hymne des morts sur un grand citoyen?  
Essayons. — Je prendrai ta vertu pour modèle.

Puisses-tu m'inspirer des accords dignes d'elle,  
Et ce style sans faste et sans vaine splendeur  
Où la simplicité devient de la grandeur !

## II

Un siècle n'est pas clos depuis que l'Atlantique  
A vu naître et grandir la nouvelle Amérique,  
Vaste et féconde arène ouverte au genre humain,  
Où l'Europe a jeté ses peuples par essaim.  
Là, comme en un creuset où le métal s'épure,  
L'homme redevient libre au sein de la nature.  
Déjà, dans sa croissance et son rapide élan,  
La jeune nation touche à l'autre océan,  
Formant un contre-poids par sa puissante masse  
Au colosse du Nord dont l'ombre nous menace  
Et dont trois continents portent les pieds glacés.  
Ainsi Dieu semble dire au despotisme : Assez !  
Sa justice, rendant au globe l'équilibre,  
Fit fleurir au désert cet État jeune et libre  
Pour montrer au vieux monde, étonné de le voir,  
Un grand peuple exerçant lui-même le pouvoir.  
Mais sa grandeur cachait un germe de ruine ;  
Un cancer dévorant lui rongait la poitrine :  
L'esclavage hideux déshonorait ses lois,  
Chaîne immonde, outrageant deux âmes à la fois,

Où victime et bourreau sont liés d'une entrave  
Qui flétrit encor plus le maître que l'esclave.  
Il fallait l'extirper ou périr; car le mal  
Grandit avec le temps et suit un cours fatal.  
Alors, comme un héros, d'une main ferme et sûre,  
L'Amérique arracha le fer de sa blessure,  
Et sut laver enfin sa tache dans le sang...  
Hélas! qu'il en coula de pur et d'innocent!

## III

Quand Lincoln fut élu pour monter à la barre,  
Pareille à ces vaisseaux que le flot désempare,  
L'Amérique approchait des écueils écumants :  
Le jour était venu des grands déchirements.  
Le vent de la discorde, en soufflant dans les voiles,  
Dispersait en lambeaux son pavillon d'étoiles ;  
Incertain, divisé, le navire géant  
Menaçait de sombrer dans l'abîme béant.  
Lincoln vint. Triste et seul, n'ayant que Dieu pour guide,  
Il sonda tous ces maux d'un regard intrépide,  
Et de sa rude main qu'ennoblit le travail,  
Sans peur et sans reproche, il prit le gouvernail.  
Quatre ans, quatre ans entiers, à travers la tempête,  
Calme dans le succès, calme dans la défaite,  
Il sut des révoltés lasser le long effort.



Et déjà le pilote entrevoyait le port ;  
La discorde étouffait ses feux dans la carène,  
Les flots se rendormaient à sa voix souveraine,  
L'esclave, libre enfin, tendait vers lui ses bras,  
La paix et la clémence accouraient sur ses pas...  
Lorsque le fanatisme, ô lamentable crime !  
A l'hécatombe humaine ajoutant sa victime,  
Pour mettre plus d'horreur dans ce drame divin,  
Jeta Lincoln sanglant aux pieds d'un assassin !

## I V

Meurs donc ! mais meurs content, puisque avant de se clore  
Tes yeux de la justice ont salué l'aurore,  
Et que des millions d'opprimés, à ta voix,  
Retrouvent la famille, une cité, des lois.  
Pour réparer du Sud la trop longue injustice,  
Ta grande âme eût offert tes jours en sacrifice ;  
Dieu les prit : sois heureux ! — Honneur de ton pays,  
Ton nom lègue en exemple à nos peuples vieilliss,  
Au lieu de leurs grandeurs vides et théâtrales,  
Un modèle nouveau plein de beautés morales :  
La douceur, la justice et la simplicité,  
L'héroïsme chrétien, fils de la liberté.  
Notre âge est fier de toi, cher honnête grand homme !  
Tu ne pâlerais pas près des héros de Rome ;

Et la démocratie, en montrant tes vertus,  
Peut dire avec orgueil : « J'ai mes Cincinnatus ! »  
Tu ne fis que monter. Ta vie est ainsi faite  
Que chacun de tes pas te rapprocha du faite.  
Le fendeur d'échalas, l'ouvrier illettré  
S'instruit, et pose un pied sur le premier degré ;  
Il poursuit ; son labeur ardent, opiniâtre,  
L'élève encor plus haut ; il cherche un grand théâtre  
Et le trouve au forum ; puis le simple avocat  
Est porté par le peuple au sommet de l'État.  
Est-ce assez ? — Pas encore ! — Au-dessus de l'empire  
Il restait un degré, la gloire du martyr ;  
Il y monte. — A présent, Lincoln, tu peux mourir !  
La terre et ses grandeurs n'ont plus rien à t'offrir.

## V

Et tu mourus ainsi ! — Mais par quelle ironie  
Le sort te gardait-il la tragique agonie  
D'un César contempteur du libre genre humain ?  
Sur quels droits consacrés as-tu porté la main ?  
Quand cherchas-tu jamais à venger ton injure ?  
Quand donc, pour assouvir ta convoitise impure,  
Sous le commode abri des maximes d'État,  
Commis-tu sur le faible un facile attentat ?  
Sans que la liberté fût voilée ou flétrie,

Tu respectas les lois en sauvant la patrie.  
Type du chef d'État et du grand citoyen,  
Tu fus bon, simple, grand, et seul tu n'en sus rien !  
Hélas ! quand tu tombas sous la balle d'un lâche,  
Tu triomphais ; le mal avait fini sa tâche.  
La tienne désormais était selon ton cœur :  
La clémence qui sied si bien à tout vainqueur !  
De quel soin filial, avec quelle tendresse  
Aurais-tu relevé ta patrie en détresse,  
Et dans son sein navré de blessures sans nom  
Versé l'oubli des maux, la paix et le pardon !  
Car ton âme était tendre, et sous ta rude écorce  
Une exquise douceur se cachait dans ta force,  
Et la simplicité d'un enfant s'y mêlait :  
Politique attendri, lion nourri de lait !

## VI

Et toi, mime enivré du rôle des séides,  
Toi qu'attend Ravailiac parmi les parricides,  
Aveugle criminel ! tu ne savais donc pas  
Que la vengeance suit le crime pas à pas ;  
Que le fer ne peut rien sur l'idée immortelle,  
Que pour la vaincre il faut être divin comme elle,  
Que la persécuter, ce n'est que la grandir,  
Puisque où tombe un soldat ressuscite un martyr ?

Tu ne savais donc pas que tout meurtre est un crime ?  
 Que, même en poursuivant un but qu'on croit sublime,  
 On perd toujours sa cause à la souiller de sang ?  
 Quel que soit son drapeau, le crime est impuissant.  
 Brutus empêcha-t-il le monde d'être esclave ?  
 Non ! Le sang de César fit la pourpre d'Octave ;  
 Socrate ne meurt pas : il revit dans Platon ;  
 Huss lègue à ses bourreaux Luther et Mélanchthon ;  
 Jeanne au bûcher devient l'ange de la patrie ;  
 Et Jésus, en mourant sur une croix flétrie,  
 Sauve un monde, et renaît le Dieu de l'avenir !

VII

Dors en paix maintenant, Lincoln ! Ton souvenir,  
 Comme un mâle conseil qui relève et console,  
 Restera ceint pour nous d'une double auréole.  
 Tu vivras dans le cœur des bons et des meilleurs ;  
 Tu seras le héros des humbles travailleurs,  
 Des soldats du devoir, des simples, des modestes.  
 Vieux culte du passé, tous ces fléaux célestes,  
 Ces ravageurs d'États dont les pieds triomphants  
 Sur les pères broyés écrasent les enfants,  
 Grâce à toi, désormais pâliront dans l'histoire,  
 Tandis que chaque jour verra grandir ta gloire.  
 Dors en paix, doux héros, vertueux plébéien,

Dors, nous te bénissons ! Le grand homme de bien  
Vit pour tous ; quand il meurt, la terre tout entière  
Autant que son pays devient son héritière :  
L'humanité te doit l'esclavage aboli,  
Le trône un rare exemple, un saint devoir rempli,  
L'Amérique sa force et la paix revenue,  
L'Europe un idéal de grandeur inconnue,  
Et l'avenir mettra ton image et ton nom  
Plus haut que les Césars, — auprès de Washington !



# SÉMÉIA

POÈME COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

LE 9 DÉCEMBRE 1869





## SÉMÉIA

Sola sub nocte.

VIRGILE.

I

**S**UR le monde endormi la nuit plane en silence.

Ainsi qu'une sultane à qui sied l'indolence,  
Smyrne, nonchalamment couchée au bord des mers,  
Entr'ouvre enfin son voile à la fraîcheur des airs ;  
Et les vents parfumés de la molle Ionie  
Bercent son doux sommeil ou sa douce insomnie.  
Au loin, tout bruit s'apaise en murmures discrets ;  
Le muezzin s'est tu sur les hauts minarets,  
Et la lune, inondant le ciel de son jour pâle,  
Aux coupoles d'étain jette un reflet d'opale ;  
Le vent tombe, et la mer vient mourir sur le bord ;  
Tout se tait, tout s'éteint, tout se calme et s'endort.



C'est la nuit où, suivant l'antique prophétie,  
Doit descendre du ciel le père du Messie ;  
Où les Juifs d'Orient, redoublant de ferveur,  
Pour rappeler à Dieu qu'il leur doit un sauveur,  
Sous les berceaux fleuris d'une haute terrasse  
Exposent chaque année une enfant de leur race,  
Belle, pure, sans tache et l'orgueil d'Israël,  
Digne enfin des regards et de l'amour du ciel ;  
Et, jusques au matin prolongeant son attente,  
Seule, sous les rayons de la lune éclatante,  
Pleine d'une terreur sacrée au moindre bruit,  
La vierge attend ainsi, dans l'horreur de la nuit,  
Que l'ange Gabriel, l'ange de délivrance,  
Descende, et comble enfin cette longue espérance.

Ce soir c'est Séméia, pâle fleur d'Orient,  
Qui passera la nuit du Messie en priant.  
Grande et frêle, elle n'a que quinze ans ; mais son âme  
Rayonne dans ses yeux pleins d'une étrange flamme,  
Comme aux regards voilés du plongeur ébloui  
Brille sous les flots bleus un trésor enfoui.  
Nourrie en grandissant du pain des forts, la Bible,  
Elle aimait Israël d'un amour indicible.  
Dans la simplicité de son cœur sans détours,  
La douce enfant gardait la foi des premiers jours.  
Elle habitait encor l'Éden de l'innocence,  
Et Dieu seul de son cœur remplissait le silence.  
Aussi, quand, le matin, son aïeul triomphant

---

Lui dit : « Tu veilleras ce soir, ô mon enfant !  
C'est toi que la tribu tout entière a choisie ! »  
D'un céleste frisson Séméia fut saisie ;  
Le rêve de son cœur passa devant ses yeux ;  
Elle crut voir soudain s'ouvrir déjà les cieux ;  
Son âme se fondit à l'instant en prières ;  
Une étrange lueur glissa sous ses paupières ;  
Elle trembla, pâlit, puis tressaillit encor.  
On eût dit un ramier qui va prendre l'essor.

## II

La voilà maintenant seule sur la terrasse,  
Avec son âme ardente et le ciel face à face.  
Les filles d'Israël, pour ce mystique hymen,  
L'ont parée ; à son cou l'ambre de l'Yémen,  
La perle et le saphir en longs colliers ruissellent,  
Tandis que sur ses bras des rubis étincellent.  
Un voile semé d'or sur sa tête reluit,  
Et, pour chasser au loin les démons de la nuit,  
Son front pur est orné d'un large phylactère  
Où brille en traits sacrés un nom plein de mystère ;  
Brousse a tissé pour elle un long vêtement blanc  
Qui couvre à plis soyeux son corps chaste et tremblant,  
Et mille sequins d'or lui font un diadème.  
Mais sa seule parure est sa beauté suprême.

Qu'importe à Séméia l'or et les vains bijoux ?  
Elle ne voit que Dieu !

Prosternée à genoux,  
Elle resta longtemps le front dans la poussière ;  
Enfin elle interrompt son ardente prière,  
Se lève et, vers le ciel étendant les deux bras,  
Épanche ainsi son âme en murmurant tout bas :

« O Père ! ô Jéhovah ! Dieu de l'immense espace !  
Les chérubins de feu, même en voilant leur face,  
Ne peuvent contempler le trône où tu t'assieds ;  
L'univers à ta voix se dissipe en fumée...  
Et pourtant, de terreur et d'amour consumée,  
Me voici tremblante à tes pieds.

« Jusqu'au fond des sept cieus où ta gloire est voilée,  
Laisse ma voix monter dans la nuit étoilée  
Avec les mille bruits qui s'élèvent d'en bas !  
Toi qui reçois les pleurs de l'hysope et recueilles  
Le plus léger soupir qui frémit dans ses feuilles,  
Dieu bon, ne me repousse pas !

« Ce n'est pas pour moi seule, hélas ! que je t'implore ;  
C'est pour un peuple entier qui, du soir à l'aurore,  
Aujourd'hui tend vers toi ses suppliantes mains,  
Pour ces Hébreux battus comme le grain dans l'aire,  
Et que depuis longtemps le vent de ta colère  
A semés sur tous les chemins.

---

« Il est vrai, trop d'erreurs, de fautes et de crimes  
Ont attiré sur eux tes rigueurs légitimes;  
Trop souvent ils ont fait le mal que tu défends.  
Mais vois! sous le soleil est-il pire misère?  
Jadis tu fus leur juge, à présent sois leur père;  
Ouvre tes bras à tes enfants!

« Souviens-toi qu'Israël, seul dans sa foi profonde,  
Attend toujours de toi le rédempteur du monde,  
Le Messie annoncé par ton livre sacré.  
Ah! qu'il descende enfin du ciel! qu'il établisse  
Son empire de paix, d'amour et de justice,  
Et qu'Israël soit délivré! »

## III

Elle se tait. — La lune à la nature entière  
Verse toujours l'éclat de sa froide lumière.  
Elle écoute. — Les airs restent silencieux.  
Elle regarde. — Et rien ne s'émeut sous les cieus...

Alors elle reprend, mais d'une voix plus tendre,  
Avec ce doux accent qui veut se faire entendre  
Et qui, prenant sa source au plus profond du cœur,  
Pénètre au fond de l'âme et lui parle en vainqueur :

« Oh ! ne regarde pas à ma propre bassesse !  
Quel est le cœur humain qui soit pur devant toi ?  
Ne vois en moi, Seigneur, que ta sainte promesse  
Écrite dans ta loi.

« Je sais que je ne suis qu'une argile éphémère  
Où tout rayon du ciel ne peut que se ternir...  
Pourtant c'est une femme un jour qui sera mère  
Du Messie à venir !

« Quoi ! la fille de l'homme être la fiancée,  
La compagne, l'épouse et la mère d'un Dieu ?  
Quel rêve ! cette gloire éblouit la pensée  
De ses ailes de feu.

« Cette gloire a le charme effrayant de l'abîme.  
Aussi, quand on m'élut, j'ai pressenti mon sort,  
Et mes yeux éblouis dans un éclair sublime  
Ont vu passer la mort.

« On dit que cet espoir est trop vaste pour l'âme,  
Qu'il ferait éclater tous les cœurs d'ici-bas.  
Qui ? Vous, Seigneur, aimer une enfant, une femme !...  
— Eh bien, oui, pourquoi pas ?

« Ne vous offensez pas de cette audace extrême.  
Laissez-moi vous offrir mon cœur dans cet aveu,  
Et vous dire à cette heure : O mon Dieu ! je vous aime,  
Je vous aime, ô mon Dieu !

---

« Oui, si c'est de l'amour que votre amour demande,  
J'en ai tout ce qu'un cœur humain peut contenir.  
Ma tendresse pour vous, Seigneur, est assez grande :  
Votre ange peut venir.

« Qu'il vienne et comble ainsi mon âme insatiable !  
Sans vous, sans votre amour la vie est un néant ;  
Et mon âme est pareille à ce désert de sable  
Qui boirait l'Océan.

« Venez donc, ô Seigneur ! renouveler la terre.  
Hélas ! plus que jamais elle a besoin de vous.  
Venez ! que notre soif enfin se désaltère !  
Penchez-vous jusqu'à nous !

« Et vous, étoiles d'or, vous qui devez m'entendre,  
Et qui semblez d'en haut me suivre avec des yeux,  
De laquelle de vous l'ange doit-il descendre  
En traversant les cieux ?

« Mais viendra-t-il ?... S'il vient, ô lointaines étoiles !  
O silence des nuits ! venez me secourir !  
N'as-tu pas dit, mon Dieu, que, quand tu te dévoiles,  
Ton aspect fait mourir ? »

## IV

C'est ainsi que, planant au-dessus de la terre,  
La vierge d'Israël, dans la nuit solitaire,  
S'exalte et se consume au feu de son désir,  
— Tout à coup elle voit la lune s'obscurcir;  
Elle entend palpiter des ailes dans la nue;  
Sur le ciel glisse au loin une forme inconnue...  
Frissonnante, éperdue, elle ferme les yeux :  
« C'est lui, dit-elle, il vient ! J'ai vu s'ouvrir les cieux ! »  
Comme un arc qui se rompt sous la flèche lancée,  
Son sein se brise au choc de l'ardente pensée.  
Une extase d'amour, de joie et de terreur  
D'un foudroyant éclair lui traverse le cœur...  
C'en est trop... Dévoré par la céleste flamme,  
Son corps frêle et charmant ne retient plus son âme,  
Qui jusqu'au fond du ciel vers Dieu poursuit son vol...  
Ce qui fut Séméia s'affaisse sur le sol,  
Tombe, se brise et meurt. Et ses sœurs les étoiles  
La contemplant de loin couchée en ses longs voiles,  
Tandis que sur son front, dans l'ombre de la nuit,  
Un vol de cygnes blancs fend l'air, passe et s'enfuit.



MARCEL

1875



---

Ce poème de *Marcel* a été commencé dans les derniers temps de l'Empire. Interrompu par la guerre et l'invasion, il n'a été repris et terminé que deux ans après. Je prie le lecteur de retenir ces dates, et de vouloir bien se reporter aux sentiments qui l'animaient sans doute alors, si, par suite du temps qui modifie tout et de la mobilité naturelle de nos impressions, il trouvait à présent mes haines trop vigoureuses. Qu'il se rappelle que l'auteur de tant de désastres vivait encore (octobre 1872) et qu'il pouvait être un danger de plus pour la France. En tout cas, ce que je dis de l'Alsace et de la Lorraine trouvera, j'en suis sûr, un écho fidèle dans tous les cœurs français, en deçà comme au delà des Vosges.

Quant à la forme de ce poème, c'est le septain terminé par deux rimes masculines, lequel est, à mon sens, très supérieur à celui dont A. de Vigny s'est servi, et surtout au sixain de Racan et de Musset. Je l'ai employé le premier, il y a plus de quinze ans, dans *l'Elkovan*, et je prie les faiseurs de prosodies — s'il en existe encore — de m'en laisser l'honneur ; je persiste à croire que ce rythme peut seul nous rendre les services que l'octave a rendus aux Italiens, et la stance de Spenser aux Anglais.

E. G.

1875.

---



## DÉDICACE

A SZERETLEK

Nunc et semper.

### I

COMME au sommet des tours on plante une bannière,  
Comme on pose un panache au cimier du vainqueur,  
Comme un amant heureux fleurit sa boutonnière  
Pour arborer sa joie et parfumer son cœur,  
Comme au fez des sultans jaillit l'aigrette altière,  
Comme un fronton de marbre ouvre le Parthénon,  
Ainsi sur ce premier feuillet je mets ton nom !

### II

Ce nom mystérieux, tendre comme toi-même,  
Qui frémit sur ta lèvre aussi doux qu'un baiser,  
D'un bonheur innocent chaste et subtil emblème,  
Masque heureux qu'à nos fronts tu te plus à poser,  
Que ce mot soit inscrit au seuil de ce poème !  
Qu'il soit le talisman dont le charme accompli  
Protège un jour de plus mes vers contre l'oubli !

## III

Mais quand même le monde en son indifférence  
Refermerait ce livre où j'ai mis tout mon cœur,  
J'ai pour me consoler une chère espérance :  
Ton âme ouverte au grand, close au rire moqueur,  
Et dont l'achèvement se fit par la souffrance,  
Ton âme en qui la mienne a su voir une sœur,  
Lira toujours ces vers avec quelque douceur.

## IV

Ce n'est pas la musique ou le fond du poème  
Qui retiendra ton front sur mon livre penché ;  
Ce que tu chercheras dans mes vers, c'est moi-même,  
Le vrai *moi*, l'être intime, invisible et caché,  
L'aimant mystérieux qui fait que l'on vous aime,  
Le penseur attendri, le rêveur des sommets,  
Ce que la foule en nous ne devine jamais.

## V

Le monde, ô Szeretlek ! ne t'aura pas connue,  
Il n'aura vu de toi que ta fière beauté,  
Tes yeux bleus aux cils noirs et ta grâce ingénue.  
Moi seul, j'ai vu ton âme et son divin côté ;  
Moi seul, j'ai vu l'éclair qui dormait dans ta nue ;  
Moi seul, plongeur heureux, j'ai vu sous le flot pur  
Tous les trésors secrets de ton liquide azur.

## VI

Tu traversais la vie ainsi qu'une étrangère ;  
Le bonheur t'oubliait ; tu restais en chemin.  
Je vis quels pleurs cachait ta gaité mensongère,  
Je m'assis près de toi, je te pris par la main ;  
Et, repartant à deux, d'une âme plus légère,  
Mêlant le rire aux pleurs, les bras entrelacés,  
Nous avons respiré l'oubli des maux passés.

## VII

Ne rougis pas d'aimer ma tête déjà blanche ;  
La vigne embrasse bien le vieil orme au tronc creux,  
Et la rose fleurit jusque sous l'avalanche.  
Qu'importe ! le seul point, n'est-ce pas d'être heureux ?  
Le sort, qui tôt ou tard nous offre une revanche,  
Pour jeter sur ta vie un rayon plus clément,  
A défaut du plus jeune a pris le plus aimant.

## VIII

Hélas ! notre amitié sans doute sera brève.  
Mais quel est le bonheur qui n'a pas de rançon ?  
Tu commences la vie et la mienne s'achève.  
Il faudra nous sevrer de ce tendre unisson ;  
Il faudra que la mort nous sépare et m'enlève.  
Selon la loi divine, ou ce soir ou demain,  
Je dois te laisser seule au milieu du chemin.

## IX

Eh bien ! nous acceptons tous les deux cette épreuve !  
Pour croire on n'a besoin que de se souvenir :  
Sans qu'il doute un instant, mais non sans qu'il s'émeuve,  
Mon cœur affrontera ce trop sûr avenir.  
Je le sais : tu prendras mon deuil comme une veuve ;  
Le nœud qui nous étroit n'en sera que plus fort :  
Car l'absence m'a dit le secret de la mort.

## X

Puis par delà ce monde et sa sphère bornée,  
Dans cet azur sans fond où s'abîment nos yeux,  
Il est un astre d'or, une île fortunée,  
Où tout ce qui s'unit et s'aima sous les cieux  
Renoue, et pour jamais, la chaîne abandonnée,  
Et, dans un bonheur pur qu'ici rien n'égala,  
Vit d'extase et d'amour, et je t'attendrai là !

1873.





# MARCEL

I want a hero.

BYRON.

*CHANT PREMIER*

PARIS

Avril 1870.

I

**T**OUT dort ; le vent gémit dans l'ombre à ma fenêtre ;  
Nulle étoile ne brille à l'horizon terni ;  
C'est l'heure de la nuit la plus triste peut-être.  
Ce silence, cette ombre où se meut l'infini,  
D'une vague terreur lentement me pénètre :  
La terre, ainsi glissant sans nul bruit dans l'éther,  
Semble un cercueil qui plonge et descend sous la mer.

## II

La France aussi descend et glisse dans l'abîme  
Où les peuples usés entassent leurs débris.  
Garrottée en un jour de surprise et de crime,  
Le bâillon de l'Empire étouffe encor ses cris ;  
Elle se meurt, à moins qu'un effort magnanime...  
Hélas ! quand donc l'horreur ou l'excès de son mal  
La réveillera-t-il de ce sommeil fatal ?

## III

Que faire en attendant cette nouvelle aurore ?  
Qui distraira mes yeux de l'abîme béant ?  
Comment combler ce vide où mon cœur se dévore ?  
De quels mondes nouveaux peupler ce noir néant ?  
La Muse aux chants divins, de son souffle sonore,  
Pourrait seule en mon sein d'amertume rempli  
Jeter quelque fraîcheur, le repos et l'oubli.

## IV

Eh bien, soit ! essayons ; chantons-nous un poème,  
Où j'épanche au hasard ce qui dort dans mon sein.  
Avant tout, j'ai besoin d'un héros ; Byron même  
L'a dit en commençant *Don Juan*, et mon dessein  
Est bien d'en choisir un pour me servir de thème.  
Mais où le prendre ? Et qui ? Mon embarras est grand :  
Sans Boileau je prendrais peut-être Childebrand.

## V

En France le héros foisonne. A chaque rue  
Leur image d'airain se dresse vers le ciel :  
Héros de cabinet, d'épée ou de charrue,  
Chaque ville a le sien ; c'est là l'essentiel.  
Leur foule de nos jours s'est tellement accrue  
Que nos cités n'auront dans les siècles suivants  
Qu'un peuple en bronze au lieu d'un peuple de vivants.

## VI

Je n'ai donc qu'à choisir. — Certes, aujourd'hui le monde  
Offre en nos temps troublés un beau spectacle. Au fond,  
La scène est grandiose, et que de sang l'inonde !  
Tous les événements creusent un lit profond  
Pour recevoir tes flots, ô liberté féconde !  
Mais le vrai héros manque ici comme partout ;  
Nul n'imprime son nom sur la lave qui bout.

## VII

D'ailleurs, pourquoi choisir un héros ? Si je chante,  
C'est pour mettre mon âme à l'air, au grand soleil,  
Comme on sort du fourreau l'épée étincelante  
Afin d'en voir briller l'éclat sombre ou vermeil ;  
C'est pour battre en monnaie et sonore et courante  
Le lourd lingot qui dort inutile en son coin,  
Et que je veux frapper pour toujours à mon coin.



## VIII

Pour toujours? ai-je dit. C'est à tort; je m'arrête,  
Et reviens sur mes pas pour biffer ce grand mot.  
Ces immortels lauriers dont on pare sa tête  
Vous font presque à coup sûr la figure d'un sot.  
Sur ce chapitre-là, je ne suis pas poète;  
Je sais trop que mon vers est un déshérité :  
Il n'en appelle point à la postérité.

## IX

— Mais, dira-t-on, pourquoi rimer tout un poème,  
Si la gloire a pour vous si peu d'illusion?  
— J'écris pour mes amis, et surtout pour moi-même,  
Pour tromper de mes jours la lourde inaction,  
Et qui sait? (car le cœur de l'homme est un problème),  
Pour qu'un jour une belle au regard ingénu  
Dise, en lisant ces vers : « Si je l'avais connu ! »

## X

C'est pour parler enfin lorsque tout fait silence;  
C'est pour rompre la digue et creuser un bassin  
Où de mes sentiments la vaste turbulence  
Puisse en paix s'épancher et jaillir de mon sein,  
Sans tourner contre moi leur propre violence.  
C'est pour trouver au ciel, loin de nos vains débats,  
L'air et la liberté qui nous manquent en bas.

## XI

Ce qu'il me faut, c'est donc un prétexte à mes veilles,  
Un cadre à mes pensers de face ou de profil,  
Une ruche où cacher le miel de mes abeilles,  
Le collier qui tiendra mes perles sur un fil,  
La vitrine où l'on met ses fragiles merveilles,  
Enfin, pour abriter mes oiseaux familiers,  
La volière aux fils d'or sur ses frêles piliers.

## XII

Comme un sculpteur pétrit le bloc de terre glaise  
Pour en faire jaillir un homme, un ange, un dieu,  
Avec ce blanc vélin j'en puis prendre à mon aise.  
Rien ne borne mes pas, ni le temps, ni le lieu ;  
Le monde m'est ouvert. — Aussi, ne vous déplaie,  
Je prendrai pour héros n'importe quoi, ni quel :  
Vous, moi-même, un passant. — Tenez, prenons Marcel.

## XIII

Connaissez-vous Marcel aux yeux bleus, au teint pâle ?  
Les femmes arrêtaient leur regard en rêvant  
Sur sa barbe légère et sa figure ovale ;  
Ses blonds cheveux bouclés flottaient au moindre vent ;  
Ses ongles en amande, aux doux reflets d'opale,  
Sa main fine et nerveuse et ses pieds andalous  
Étaient faits à plaisir pour vous rendre jaloux.

## XIV

— Mais ce joli monsieur, c'est une demoiselle?  
— Monsieur, il serait peu prudent de s'y fier.  
Avec sa main si fine et ses yeux de gazelle,  
Il vous mettrait au cœur un pouce ou deux d'acier.  
— Votre épreuve serait, madame, moins cruelle,  
Mais tout aussi probante. — Ainsi donc le plus sûr  
Est de ne pas pousser Marcel au pied du mur.

## XV

Quant à son origine, elle était très ancienne ;  
Car il revendiquait Adam pour son aïeul.  
A ce compte, sa race était patricienne ;  
On l'aurait deviné, du reste, à son pied seul.  
Français très peu Gaulois, il faut que j'en convienne,  
Par son père, Romain, et par sa mère, Franc,  
Il sentait bouillonner deux âmes dans son sang.

## XVI

D'ordinaire il avait un air mélancolique.  
Mais, sous l'émotion d'un sentiment très fort,  
Ses yeux s'armaient soudain d'un éclat métallique,  
Et lançaient deux éclairs comme par un ressort ;  
Puis il devenait froid, muet. Cela s'explique :  
Marcel était du monde, et fort bien élevé ;  
Un parfait gentleman est d'un flegme achevé.

## XVII

Pourtant Dieu l'avait fait d'une pâte trop tendre ;  
Son cœur au moindre choc se brisait en éclats.  
Dès l'enfance, il ne sut à quel amour entendre ;  
Et La Fontaine a dit le sort des délicats.  
Non content d'aimer tout, il voulut tout comprendre ;  
Et, laissant aux niais leur sourire moqueur,  
Il fit de son esprit le frère de son cœur.

## XVIII

Vous l'avez deviné, Marcel était poète ;  
Non pas qu'il fit des vers ! Il avait trop de goût.  
Mais il avait reçu l'influence secrète.  
La grâce du détail et la grandeur du tout  
Se révélaient à lui dans leur beauté parfaite.  
Ses yeux bleus possédaient ce prisme de l'amant  
Par qui toute herbe est fleur, tout sable diamant.

## XIX

Il savait admirer, — chose assez rare en somme, —  
Sans crainte de passer pour un caméléon,  
Il vénérât la Grèce et la Judée et Rome,  
Ouvrant à tous les dieux son sein pour Panthéon.  
Son âme n'eut qu'un but, le plus grand, être un homme ;  
Et se tournant sans bruit vers ce pôle éternel,  
Il marchait en suivant un invisible appel.

## XX

Madame X s'écriera : « Vraiment, je suis saisie  
De voir les gens parler avec autant d'aplomb !  
C'est un Marcel en l'air, de pure fantaisie.  
Moi qui l'ai bien connu, j'en sais beaucoup moins long.  
Le vrai Marcel n'avait pas tant de poésie.  
Il était doux, discret, poli, mis avec goût,  
Assez spirituel, et bien fait : voilà tout. »

## XXI

— Madame, excusez-moi, souffrez qu'on vous réponde.  
Avez-vous jamais vu d'âme dans un salon ?  
Que voit-on, s'il vous plaît, d'un homme dans le monde ?  
Son esprit, sa figure, un frac, un pantalon.  
Le reste doit se perdre en une nuit profonde.  
Si Marcel l'eût montré, qui ne l'aurait cru fou ?  
Vous avez vu l'écrin, moi j'ai vu le bijou.

## XXII

Dussé-je vous blesser, j'ajouterai, madame,  
Qu'il n'était lui, bien lui, qu'avec certaines gens.  
C'était un mimosa que Marcel ; et son âme,  
Qui s'épanouissait sous des yeux indulgents,  
Se refermait soudain au choc du moindre blâme.  
Cœur frileux, non pas fier, — car plus d'un s'y méprit, —  
Il fallait qu'on l'aimât pour qu'il eût de l'esprit.

## XXIII

Quant à ce qu'il pensait au fond en politique,  
On pouvait se tromper sur son opinion.  
Mais il avait au cœur un sentiment unique,  
Un amour invincible, une adoration.  
Au risque de le rendre encor moins sympathique,  
J'avouerai sa folie et sa naïveté :  
Ce qu'il aimait ainsi, c'était la liberté.

## XXIV

Il croyait qu'ici-bas, si l'on ne vit qu'une heure,  
C'est pour s'épanouir librement sous le ciel ;  
Que les mille liens de l'État sont un leurre ;  
Qu'un enfant au maillot n'est pas l'homme réel ;  
Et que le seul devoir, avant que l'on ne meure,  
Est de saper partout ce qui sert de prison,  
Jusqu'à ce que le ciel ferme seul l'horizon.

## XXV

Pour lui le despotisme était le mal, le pire.  
Multitude, empereur, czar, quel que fût son nom,  
Il l'exécrait. — « Marcel, vous n'aimez pas l'Empire ? »  
Lui dit un soir madame X. Il répondit : « Non !  
— Pourquoi ? — C'est que l'air manque : un seul homme respire. »  
Et son sourire amer et ses grands yeux railleurs  
Semblaient dire : « J'irai reprendre haleine ailleurs. »

## XXVI

C'est ce qu'il fit. — Mais quoi? N'aimait-il pas la France?  
Dira-t-on. — Lui! grand Dieu! qu'aurait-il donc aimé?  
Il l'aimait comme on aime une chère espérance,  
Un souvenir de gloire et de deuil embaumé,  
Un culte dont on fait sa joie et sa souffrance.  
S'il l'aimait! Savez-vous ce qu'au cœur de Marcel  
Disaient les trois couleurs frissonnant sur le ciel?

## XXVII

Le blanc disait : « Respect à ma bande amoindrie!  
Je suis le vieux drapeau des temps évanouis.  
Pendant plus de mille ans j'ombrageai la patrie;  
J'ai vu mourir Bayard, Jeanne d'Arc, saint Louis.  
Quels que soient les malheurs dont ma gloire est flétrie,  
Je garde dans mes plis l'histoire des aïeux.  
Enfants de l'avenir, soyez des fils pieux! »

## XXVIII

Et le rouge : « Je suis le sang des magnanimes  
Que broya sous ses pieds la Révolution.  
Ma pourpre fut tissée et de gloire et de crimes;  
Je naquis dans l'horreur et l'admiration.  
Par le sang des héros, par celui des victimes,  
A cause du premier et malgré le second,  
Français, soyez unis! que ce sang soit fécond! »

## XXIX

Le bleu disait enfin : « Je suis le ciel de France,  
L'éther où les soleils montent pour chercher Dieu.  
Je suis la liberté, l'idéal, l'espérance,  
La route où le progrès guide son char de feu.  
Vos pères l'ont frayée, avec quelle souffrance !  
Ne la désertez pas, aujourd'hui ni jamais ;  
C'est là seul qu'est la gloire et l'honneur, ô Français ! »

## XXX

Voilà ce qu'à Marcel dans un frisson sonore  
Disait le vieux drapeau, fils de Quatre-vingt-neuf.  
Sa gloire et ses malheurs parlaient plus haut encore.  
Si de la liberté maintenant il est veuf,  
Il n'en reste pas moins l'arc-en-ciel tricolore,  
Où tout peuple écrasé, prenant Dieu pour témoin,  
Comme vers le salut lève les yeux de loin.

## XXXI

Revenons à Marcel. — Dans l'ombre et le mystère  
Je devrais laisser là le reste du portrait.  
Cependant, pour connaître à fond ce caractère,  
Son image demande encore un dernier trait ;  
La vérité le veut ; je ne puis plus le taire :  
Il avait un défaut que je dois révéler ;  
D'ailleurs, il est de ceux qu'on ne peut pas céler.



## XXXII

Mon Dieu ! je sais très bien qu'au fond c'est peu de chose.  
Mais la morale est là qui réclame son droit.  
Chacun a ses défauts dont tout le monde glose ;  
Toujours l'humain tissu craque par quelque endroit.  
Marcel n'était donc pas si coupable ; et sa cause  
Au cœur de ma lectrice aura dans tous les cas  
Le plus insinuant de tous les avocats.

## XXXIII

Ses complices d'ailleurs sont si nombreux, en somme,  
Que, l'histoire à la main, je puis prendre au hasard ;  
Paris les a connus, ainsi qu'Athènes et Rome :  
Raphaël, Géricault, Hoche, Nelson, Mozart,  
Et le premier de tous, Adam avec sa pomme.  
En voilà bien assez, et j'en ai trop cité,  
Pour montrer que ce vice était très bien porté.

## XXXIV

Puis, la Nature est là qui toujours nous y pousse.  
La bonne mère dit : « Enfants, suivez ma loi ! »  
La route est si facile et la pente est si douce !  
Ame, esprit, corps, tout l'homme y trouve son emploi ;  
Et l'oiseau dans les airs, l'insecte sous la mousse,  
La fleur même, en sa chaste et discrète façon,  
Viennent tous nous prêcher d'exemple à l'unisson.

## XXXV

Ce terrible défaut déchire enfin sa gaze ;  
On l'entrevoit : *Purché porti la gonella !*  
Chanta Mozart. Cet air vous dit tout, et sans phrase.  
Hélas ! Marcel aimait trop la femme ! Voilà  
Ce secret plein d'horreur dont l'aveu seul m'écrase.  
Après tout, vous savez, l'homme n'est pas parfait.  
Veuillez lui pardonner, si ce n'est déjà fait.

## XXXVI

Maintenant qu'on a vu Marcel sous chaque face,  
Que vous en connaissez et le faible et le fort,  
Je vais me conformer au précepte d'Horace.  
Son *in medias res* a du bon ; j'aurais tort  
De n'en pas profiter. Quoi qu'on dise ou qu'on fasse,  
Les anciens, nos aînés, sont nos maîtres en tout,  
Surtout en politique, en art, en fait de goût.

## XXXVII

— Ah ! ah ! je vous y prends : vous êtes un classique !  
S'écriera là-dessus un critique irrité.  
— Monsieur, je ne suis pas classique ou romantique.  
Mon unique système est d'aimer la beauté.  
La mode n'y fait rien : moderne ou bien antique,  
Peu m'importe ! pourvu qu'en son port radieux  
La déesse que j'aime apparaisse à mes yeux.

## XXXVIII

Le classique bâtard, l'art vieillot de l'Empire,  
Était bien ennuyeux ! quel horizon borné !  
Quant au feu romantisme, à part l'ode et la lyre,  
La montagne en travail accoucha d'un mort-né.  
Pour moi, je suis classique avec Goethe et Shakspeare,  
Mais ultra-romantique avec tous les anciens,  
Qu'ils soient Juifs ou Romains, Grecs ou même Indiens.

## XXXIX

Quant à ce petit groupe appelé réaliste,  
Ce sont d'honnêtes gens sans doute à tout égard.  
Mais avec leur réel si laid, si plat, si triste,  
Ils ne soupçonnent pas le premier mot de l'art.  
Le réel n'est qu'un bloc sous la main de l'artiste ;  
L'art fait jaillir le dieu dans le marbre dormant.  
Mais tout marbre est-il dieu ? tout caillou, diamant ?

## XL

Il faut choisir ! le choix est la règle divine.  
L'insecte et le lion, le cèdre et le fétu  
La subissent. Partout l'élection domine.  
Nul ne vit ici-bas que s'il a combattu.  
Le plus faible périt, l'imparfait s'élimine ;  
La nature aux honneurs de la postérité  
N'admet que ses enfants revêtus de beauté.

## XLI

Cherchons donc le beau seul, dans l'art et dans la vie !  
Sans doute la nature a mille aspects divers ;  
Mais vouloir l'exprimer dans sa forme infinie,  
C'est imiter l'enfant qui croit tarir les mers.  
L'art dans sa coupe d'or n'a pas besoin de lie.  
Le beau, le grand suffit. Bornons là nos sujets !  
Les esprits de haut vol ne touchent qu'aux sommets.

## XLII

— Derrière Notre-Dame et sa flèche en spirale,  
Sombre et tout frissonnant, le jour se lève au fond.  
Regardez ! A travers la brume matinale,  
Voyez-vous ce jeune homme attardé sur un pont ?  
Que sa démarche est lasse et que sa joue est pâle !  
Il s'arrête, s'accoude, et, regardant sans voir,  
Il contemple à ses pieds la Seine et son flot noir.

## XLIII

D'où vient-il ? D'un tripot ou d'un bal du grand monde ?  
Qu'importe ! Sur son front on peut lire : dégoût,  
Honte, remords, ennui, lassitude profonde,  
Incurable mépris de soi, de tous, de tout.  
Pauvre Marcel ! hélas ! dans quelle fange immonde,  
Dans quels bas-fonds gluants de ce Paris impur  
As-tu traîné ton âme et ses ailes d'azur ?

## XLIV

Malheureux ! qu'as-tu fait de cette âme héroïque  
Qui n'aspirait qu'au bon, au noble, au grand, au beau ;  
Qui voulait être sainte, ou tout au moins stoïque ;  
Qui rêvait d'être étoile, ou sinon pur flambeau,  
Et que ta chaste mère avec un soin pudique,  
Si longtemps abrita, dans le calme des champs,  
Du vent des passions, du souffle des méchants ?

## XLV

Lecteur, avez-vous vu quelque champ de bataille,  
Quand aux peuples la guerre a crié : « Tue ou meurs ! »  
L'air frémit ; on entend le vol de la mitraille,  
Le trépignement sourd des chevaux, les clameurs,  
Les lourds caissons sautant dans leur bruit de ferraille,  
Les escadrons broyant les blessés dans leur vol,  
Puis le canon qui gronde et fait trembler le sol.

## XLVI

Tout se tait. Venez voir l'ouvrage de la guerre :  
Le ruisseau n'est que sang ; les épis sont couchés ;  
Le blessé râle et meurt où tout riait naguère ;  
La haie a disparu, les arbres sont hachés.  
Nul ne reconnaîtrait ce pauvre coin de terre ;  
Le hameau brûle au loin ; dans de noirs tourbillons  
La ruine et l'horreur planent sur ces sillons.

## XLVII

Eh bien, voilà Marcel, tel que l'a fait la vie.  
Dans la mêlée ardente et son air empesté,  
Toutes les passions, la gloire poursuivie,  
L'ambition, l'amour, le jeu, l'ont dévasté.  
Mais son âme, restée encore inassouvie,  
D'un amour inconnu ne peut se dessaisir;  
Et rien, même la mort, n'éteindra ce désir.

## XLVIII

La mort! Pourquoi ce mot? Serait-ce qu'il y songe?  
La voit-il lui sourire au bord du flot profond?  
Peut-être! — Qui saura quel noir souci le ronge,  
Et ce qu'on entrevoit dans ce gouffre sans fond,  
Quand le dernier regard du désespoir y plonge?  
Ah! Marcel, est-ce à toi de fermer l'avenir?  
Est-ce ainsi, pauvre enfant, que tu devais finir?

## XLIX

« Roulez, disait Marcel, flots fangeux et livides,  
Roulez vers l'Océan sans réfléchir le bord!  
Dieu vous a faits pareils à nos jours si rapides;  
Vous allez à la mer comme nous à la mort.  
Nos deux commencements furent aussi limpides,  
O fleuve! et nous allons avoir la même fin;  
Car la vie a terni mon cœur comme ton sein.

## L

« Quittant le bord natal où fleurit l'églantine,  
Tu voulus voir Paris et baigner des palais.  
Sois heureux ! tu n'as plus ta candeur enfantine.  
Le monde, tu l'as vu ; le mal, tu le connais.  
Tu n'es plus maintenant qu'une immonde sentine ;  
L'égout d'un peuple entier noircit tes flots amers.  
Va, tu peux sans remords te perdre au sein des mers. »

## LI

Pour la dernière fois, il faut que je répète  
Ce que j'ai déjà dit en parlant du drapeau :  
Marcel avait les sens et l'âme d'un poète.  
Tout lui parlait au cœur : le ciel, la terre et l'eau.  
La nature élevait pour lui sa voix muette ;  
Et, tandis qu'en rêvant il regardait les flots,  
Le fleuve lui parla lentement en ces mots :

## LII

« Oui, l'égout des Tarquins pourrait me faire envie ;  
Je ne suis qu'un cloaque à ciel ouvert ; d'accord !  
Mais toute impureté, par mes flots poursuivie,  
Tombe au fond de mon lit ou se rejette au bord.  
Je lutte et je combats sans cesse : c'est la vie.  
Et j'arrive à la mer, calme, pacifié,  
Pur, ou — ce qui vaut mieux encor — purifié.

## LIII

« Lève les yeux ! Crois-tu que la fumée altère  
Cet éther rayonnant peuplé d'astres de feu ?  
Tous les noirs tourbillons qui montent de la terre  
Vont sur l'aile des vents se fondre dans l'air bleu  
Sans laisser une trace au sein de l'atmosphère.  
Homme ! fais comme l'air du ciel, fais comme moi.  
C'est le combat sacré, c'est la commune loi.

## LIV

« Quels que soient le limon dont ton âme est salie  
Et les impurs ferments que ton corps a reçus,  
Laisse au fond de ton cœur déposer cette lie !  
Que tes nobles instincts reprennent le dessus !  
Ton âme est en péril ; cesse là ta folie !  
Il faut songer à vivre et non pas à périr.  
Par un viril effort sache te conquérir !

## LV

« Tu le peux, tu le dois. Si la fange des rives  
S'est mêlée un instant aux ondes de ton cœur,  
Rassemble sans tarder toutes tes forces vives,  
Lutte contre le mal, combats et sois vainqueur !  
Brise tes fers, esclave ! ou sinon tu les rives.  
Fils de la liberté, suis sa première loi :  
Avant de délivrer le monde, affranchis-toi ! »



## LVI

Longtemps, longtemps Marcel prêta l'oreille encore  
Aux flots qui murmuraient leur austère conseil.  
La ville s'éveilla, le jour venait d'éclorre ;  
La brume du matin se fondait au soleil.  
Il sentit dans son cœur se lever une aurore,  
Et l'esprit ténébreux qui luttait dans son sein  
S'enfuit aux clairs rayons comme un brouillard malsain.

---

*CHANT DEUXIÈME*

## LES ADIEUX

## I

QUI de nous, poursuivant son rêve ou bien sa chasse,  
N'a pas, au fond des bois, trouvé de carrefour,  
Où le sentier confus disparaît et s'efface ?  
On s'arrête, on se croit égaré sans retour.  
Mais, à deux pas, soudain, le chemin se retrace,  
Et la clairière, où l'œil se croyait en prison,  
S'entr'ouvre et laisse voir un nouvel horizon.

## II

L'âme connaît aussi cette halte et ce doute,  
Dans ces noirs défilés, où le cœur combattu  
Voit deux guides surgir tout à coup sur la route :  
L'un s'appelle le vice et l'autre la vertu.  
Lequel faut-il choisir ? La vie en dépend toute.  
Heureux qui, du bien seul recevant la leçon,  
N'apprend pas du malheur à payer sa rançon !

## III

Je l'ai dit : en son âme ouverte aux grandes choses  
Marcel avait laissé pousser dans tous les sens  
L'ivraie et le bon grain, les chardons et les roses.  
Clavier riche et profond, sous des souffles puissants  
Il pouvait éclater en hymnes grandioses.  
Lui-même l'ignorait, le monde aussi; plus tard,  
On vit quels fiers accents en tira le hasard.

## IV

Il resta quelque temps accoudé sur la pierre,  
Comme s'il eût baigné son cœur avec son front  
Dans les premiers rayons de la fraîche lumière  
Qui blanchissait les quais déserts et le vieux pont;  
Puis son âme en ses yeux reflua tout entière,  
Son sein par un soupir profond se dilata,  
Et, comme un des Dix mille, il cria : Thalatta!

## V

« Je suivrai ton conseil tendre et viril, ô fleuve!  
Je vivrai, dit Marcel, en s'éloignant du bord;  
Il me reste à tenter une dernière épreuve :  
Je me referai pur pour redevenir fort.  
De tous ces vains plaisirs que mon âme enfin veuve  
Soumette au joug des lois sa jeune liberté!  
Le devoir peut avoir aussi sa volupté.

## VI

« Je quitterai ces lieux où la pente est trop forte  
De l'étude au plaisir, du plaisir au dégoût.  
De ces murs enchantés je briserai la porte.  
L'homme ne peut-il pas s'acclimater partout ?  
Arrachons-nous ! partons ! Pour aller où ? n'importe !  
Le monde est comme un livre entr'ouvert sous mes pas ;  
Il m'invite. Pourquoi ne le lirais-je pas ? »

## VII

Malgré son air rêveur, Marcel, quoi qu'on en dise,  
Jetait un clair regard d'en haut sur le réel.  
Quand il avait fixé sa pensée indécise,  
Il allait droit au but comme un oiseau du ciel.  
Aussi, sans hésiter, il boucla sa valise,  
Paya son hôtelier, et, tout en ordre mis,  
Il alla dire adieu bien vite à ses amis.

## VIII

Quand je dis ses amis, j'ai peur qu'on ne confonde.  
C'est un mot dont le sens s'est un peu déformé ;  
On dit *mon cher ami* pour *monsieur*, dans le monde ;  
Il n'est pas question d'aimer ou d'être aimé :  
Il suffit qu'on se voie au bal, qu'on se réponde ;  
On se donne la main sans connaître son nom.  
Ce n'est pas de ceux-là que je vous parle. — Non.

## IX

Je parle d'amis vrais, cette chose si rare !  
De ces cœurs confondus dans un seul battement,  
Groupe ému, ferme et pur comme un bloc de Carrare,  
Et qui s'aime sans pleurs, sans trouble, sans serment ;  
Que rien, même l'absence ou la mort, ne sépare.  
O tranquille amitié ! chaste et virile sœur  
De l'amour, quand ton frère aura-t-il ta douceur ?

## X

Pour Marcel, les meilleurs qu'il connut dans ce monde  
Avaient fini leur tâche et s'étaient endormis.  
C'est donc au cimetière, et dans sa paix profonde,  
Qu'en partant il alla visiter ses amis  
Et qu'il vit, à travers la brume qui l'inonde,  
Du penchant modéré des collines du nord,  
Le Paris des vivants au pied du Paris mort.

## XI

Car il aimait les morts ; il respirait leur âme  
Dans la brise légère et le parfum des fleurs.  
Il les voyait ; partout il renouait la trame  
Qui s'était déchirée en un jour de douleurs ;  
De ces foyers éteints il ranimait la flamme ;  
Et ce cœur, qu'on eût cru fait de sables mouvants,  
Vivait avec les morts plus qu'avec les vivants.

## XII

Il alla donc revoir les noirs cyprès moroses  
De la blanche colline où dorment nos aïeux,  
Champ funèbre où, fidèle à ses métamorphoses,  
La nature, atteignant son but mystérieux,  
Fait fleurir au printemps les jasmins et les roses  
Sur les restes sans nom de ce qui nous fut cher,  
Le cœur de notre cœur, la chair de notre chair!

## XIII

Cette place à Marcel était deux fois sacrée :  
Ses amis les meilleurs y dormaient sous la croix ;  
Et c'est là que jadis une femme adorée  
Apparut à ses yeux pour la dernière fois,  
De longs voiles de deuil comme une ombre entourée,  
Belle, et si triste, hélas ! qu'il croyait tour à tour  
Voir l'ange de la mort et l'ange de l'amour.

## XIV

Ne lui demandez pas le nom de cette femme !  
Ici-bas, Dieu les a séparés sans retour.  
Son nom ? C'est le soleil à sa première flamme ;  
C'est le premier bonheur, c'est le premier amour !  
Dans un pan de sa robe elle emporta son âme.  
Gloire, honneur, terre et ciel, il peut tout oublier :  
Mais jamais, oh ! jamais ce funèbre escalier.

## XV

Toujours il la verra le monter en silence,  
Tandis qu'il était là, caché sous les cyprès,  
De son ardent désir domptant la violence.  
Elle était à la fois et si loin et si près !  
Mais la mort avait mis son poids dans la balance ;  
Il aima mieux souffrir tout seul, et ne dit pas  
Le mot qui l'eût pourtant rejetée en ses bras !

## XVI

Ces jours sont loin. Plus tard, d'autres soins, d'autres peines,  
D'autres amours peut-être, ont envahi son cœur.  
Mais, quel que fût le charme ou l'effort des sirènes,  
Malgré le bruit du monde et son rire moqueur,  
Comme en un sanctuaire aux profondeurs sereines  
Où vers son Dieu caché l'âme aime à revenir,  
Il garda dans son sein l'immortel souvenir.

## XVII

Il alla donc s'asseoir sur la marche isolée  
Qu'*Elle* avait dû franchir pour visiter les morts ;  
Et, voyant s'éveiller au fond de la vallée  
La ville qui remplit l'horizon jusqu'aux bords,  
Pensant aux jours éteints, à sa vie envolée,  
Les pieds sur des tombeaux, sur son front le ciel bleu,  
Marcel, en regardant Paris, lui dit adieu :

## XVIII

« Adieu, ville de bruit, de fange et de fumée,  
Où ma pâle jeunesse est morte et pour toujours ;  
Triste et banal Éden, où ma lèvre enflammée  
A bu jusqu'au dégoût l'ivresse des amours ;  
Où de mille désirs mon âme consumée  
Demandait à la vie, en brusquant l'avenir,  
Tout ce qu'elle promet, hélas ! sans le tenir !

## XIX

« Adieu, Protée immense, abîme de contrastes,  
Des Titans de l'esprit formidable atelier,  
Charme des jours heureux, effroi des jours néfastes,  
Des passions d'en bas cloaque familial,  
Livre d'or où la Gloire inscrit ses plus beaux fastes,  
Forge où bout l'univers, gai caravansérail,  
Rendez-vous des oisifs, fourmilière en travail !

## XX

« Mer aux écueils cachés, aux flots pleins de sourires,  
Où sont venus sombrer tant de nobles esprits ;  
Où les bons sont meilleurs et les méchants sont pires ;  
Où, sous le feu croisé du rire et du mépris,  
On voit cingler au vent tant d'orgueilleux navires,  
Tandis que des milliers de pauvres naufragés  
Lèvent en vain au ciel leurs bras découragés !



## XXI

« Cuve énorme où, pareille au trio de Shakspeare,  
Sorcière politique et maîtresse des droits,  
La Destinée agite, en éclatant de rire,  
Le hachis féodal ou le gâteau des Rois,  
Le brouet-république ou l'arlequin-empire,  
Et les sert tour à tour pour apaiser la faim  
Du bon peuple naïf qui se croit souverain !

## XXII

« Volcan qui lance au ciel du fond de son cratère  
Le tourbillon de feu des révolutions !  
Tout frémit, l'air s'émeut, le sol tremble, et la terre,  
Sous le reflet sanglant de ces éruptions,  
Voit passer dans la nue une figure austère,  
Pure et divine, aux traits rayonnants de beauté ;  
Et c'est ta vision sublime, ô Liberté !

## XXIII

« Puis tout change : soudain le volcan se referme ;  
Le cratère fumant devient salle de bal ;  
On écrase en riant l'avenir dans son germe ;  
La vision n'est plus qu'un spectre théâtral ;  
On se rue au plaisir, on rit, on joue à terme ;  
Et ce peuple-héros, ce vrai soldat de Dieu,  
N'est plus qu'un bon bourgeois soignant son pot-au-feu.

## XXIV

« Et pourtant, ô berceau de la liberté sainte !  
Si tu l'avais voulu, jadis, à ton appel,  
Tous les peuples seraient venus dans ton enceinte  
Jurer la paix du monde en pacte fraternel.  
Même le glaive nu dont la justice est ceinte  
Serait rentré partout dans l'ombre du fourreau,  
Et le monde eût vécu sans soldat si bourreau !

## XXV

« Mais tu n'étais pas fait pour ces hauteurs sublimes.  
Ton sang vif et léger a peur des longs projets.  
Babylone et Stamboul sont tes sœurs légitimes.  
Tes citoyens sont bons à faire des sujets.  
Ton vaisseau monte au ciel et retombe aux abîmes :  
*Fluctuat !* Ta devise a raison, et le sort  
Sur les mers où tu cours n'a pas creusé de port. »

## XXVI

Alors de la rumeur lointaine de la ville  
Il entendit monter comme un chœur irrité :  
« Ne parle pas ainsi, le sarcasme est stérile.  
Est-ce donc en un jour qu'on bâtit ma cité ?  
L'autre tâche est plus lente encor, plus difficile.  
Quel peuple n'a failli ? Qui n'a dans l'ombre erré ?  
Chacun marche à son pas et s'arrête à son gré.

## XXVII

« Et nous marchons. Malgré nos haltes passagères,  
Nous avons l'œil au but; nous l'atteindrons demain.  
Mais toi! qu'as-tu donc fait, toi qui te désespères?  
N'étais-tu pas assis sur le bord du chemin?  
Il sied mal à l'enfant de dénigrer ses pères;  
Pour connaître et juger il faut avoir vécu.  
Va, c'est combattre encor que d'être tant vaincu!

## XXVIII

« Au lieu de condamner autrui, rentre en toi-même;  
Avant d'être un héros, deviens homme de bien.  
Étudie à l'écart le douloureux problème,  
Au prochain avenir prépare un citoyen;  
Il ne récolte rien que le présent ne sème.  
Laisse aux pâles rêveurs le morne désespoir,  
Et dans l'ombre, où les dieux t'ont mis, fais ton devoir.

## XXIX

— Ah! reprenait Marcel, ce devoir que j'ignore,  
Où donc est-il? parlez! Qu'il m'appelle, j'irai.  
Mais je me tourne en vain du côté de l'aurore;  
Le rideau ténébreux ne s'est pas déchiré.  
L'ombre épaissit toujours; l'aube est si loin d'éclorre  
Que les bons, les meilleurs, les soldats du devoir  
Peuvent à peine, hélas! se compter et se voir!

## XXX

« Nous nous heurtons dans l'ombre à l'épaisse ignorance  
Dont les lourds bataillons nous écrasent sans bruit.  
Ce n'est plus un combat, c'est un choc ; et la France  
Est semblable à ces fonds de cale où, dans la nuit,  
Les pauvres noirs captifs, ivres de leur souffrance,  
Se lèvent et, sous l'œil de leurs maîtres affreux,  
Se servent de leurs fers pour s'égorger entre eux.

## XXXI

« Que faire alors ? Sans doute attendre, espérer, croire,  
N'est-ce pas ? Je connais cette vieille chanson.  
A quoi bon se bercer de ce rêve illusoire ?  
Pour ébranler le temple il faudrait un Samson ;  
C'est le peuple ! et Samson périt de sa victoire !  
Angoisse et doute amer ! ainsi de tout côté  
Je me heurte le front à la réalité !

## XXXII

« Et pourtant d'où me vient cette soif de justice ?  
Dieu me la donna-t-il pour ne pas l'étancher ?  
A quoi bon cet élan qui porte au sacrifice,  
Ce dévouement sans but qui cherche à s'épancher ?  
J'ai soif de paix aussi ! S'il est un lieu propice  
Dans les bois, le silence et l'ombre enseveli,  
Montrez-le-moi ! J'irai lui demander l'oubli. »

## XXXIII

Alors il entendit sous le marbre et la pierre  
Sourdre un lointain murmure, où de confuses voix  
Semblaient monter vers lui du fond de la poussière,  
Comme un conseil d'ami tendre et ferme à la fois,  
Ou comme les accents plaintifs d'une prière.  
Ce bruit sourd, qui naissait dans l'herbe sous ses pas,  
C'était la voix des morts qui lui disait tout bas :

## XXXIV

« Il est bien des devoirs, ô Marcel ! dans la vie.  
L'amour de la patrie a sans doute les siens ;  
Mais j'en sais d'aussi grands où Dieu même convie ;  
Et ceux-là sont plus forts, plus doux et plus anciens.  
Quand ils parlent, leur voix a droit d'être suivie.  
Écoute ! ces devoirs qu'on ne peut oublier,  
Ce sont les nœuds sacrés du sang et du foyer.

## XXXV

« Écoute encor, Marcel ! quand leur paupière est close,  
Les morts ne dorment pas dans un oubli profond.  
La tombe est un creuset où tout se décompose :  
Comme un lingot d'or pur, seul l'amour reste au fond ;  
Et notre pauvre cœur, qui jamais ne repose,  
Vit du peu que l'amour nous laissa de rayons  
Ou donnés ou reçus, pendant que nous vivions.

## XXXVI

« Aime donc, ô Marcel! cette vie est si brève!  
Ne la dépense pas en stériles efforts!  
Ah! quand nous te disons que la vie est un rêve,  
C'est que nous le savons, nous qui sommes les morts!  
Et puisses-tu nous croire encor, lorsque sans trêve  
Nous te disons : Marcel, aime! l'amour est tout.  
Aime pour vivre encore et toujours et partout! »

## XXXVII

La voix se tut. — Rêveur et la tête baissée,  
Marcel en poursuivait les sons évanouis;  
Tout à coup, réveillant sa mémoire lassée,  
Une image passa sous ses yeux éblouis  
Et remplit de lumière et d'amour sa pensée.  
Un sang plus pur vint battre à son cœur rajeuni.  
Dieu sembla lui sourire à travers l'infini.

## XXXVIII

Qu'avait-il aperçu? Quelle image si belle  
S'était montrée au loin à son esprit calmé?  
Espoir ou souvenir, rêve ou forme réelle,  
Quel mirage du cœur l'avait ainsi charmé?  
Est-il donc ici-bas de vision mortelle  
Qui puisse, en forçant l'homme un moment d'oublier,  
Avec la vie et Dieu le réconcilier?

## XXXIX

Il voit bien loin, bien loin, sur une autre colline,  
A l'ombre d'un clocher, une vieille maison  
Dont le grand toit moussu vers le couchant s'incline ;  
Un jardin et le ciel lui servent d'horizon ;  
Du côté de la cour, la vigne et la glycine,  
Étreignant ses vieux murs de leurs rameaux épais,  
En font un nid caché de verdure et de paix.

## XL

La cour est bien petite : on s'y retourne à peine ;  
Un char s'y heurterait au tronc des peupliers ;  
Les canetons plongeurs nagent dans l'auge pleine,  
Et les oiseaux du ciel devenus familiers  
S'y mêlent aux pigeons pour picorer leur graine ;  
Car ils savent trouver à toute heure en ce lieu  
Le grain de mil et l'eau que leur a promis Dieu.

## XLI

Plus loin, c'est le jardin, la terrasse dallée,  
Les pots bleus dont l'émail se gerce au vent du nord,  
La charmille du fond avec la vieille allée  
Dont une mousse épaisse a garni le rebord.  
Quoi ! si petit à l'œil, si grand à l'âme ailée ?  
— Oui ! l'homme est-il si vaste ? Ah ! Dieu sait ce qu'il fit.  
Pour enfouir son cœur le moindre coin suffit.

## XLII

Que nous faut-il à nous, créatures d'une heure,  
Pour accepter la vie et ce qu'elle a de miel ?  
Un coin d'ombre où l'on aime, où l'on rêve, où l'on pleure,  
Et d'où l'on entrevoit les profondeurs du ciel.  
La naissance et la mort sacrent toute demeure.  
Le drame humain se joue entre ses murs étroits,  
Et nous laissons toujours de notre âme aux parois.

## XLIII

La maison est fermée encor ; tout y repose.  
La cloche va tinter l'angélus matinal ;  
L'aurore au vieux pignon jette un gai rayon rose.  
Silence ! la maison s'éveille au bruit banal ;  
On ouvre les volets et la fenêtre close.  
Calme et baignant dans l'air son front tranquille et doux,  
Une femme apparaît... O Marcel, à genoux !

## XLIV

A genoux, ô Marcel ! C'est ta mère ! Oui, c'est celle  
Qui te prit vagissant et faible dans ses bras ;  
Qui, lorsque tu sortis du berceau qui chancelle,  
Avec un soin jaloux guida tes premiers pas ;  
Qui ne vit que par toi, qui t'aime et te rappelle ;  
Qui voudrait te savoir heureux et te guérir,  
Et baiser tes cheveux avant que de mourir !



## XLV

Elle resta longtemps ainsi, comme en prière;  
Puis bientôt, étendant les bras vers l'horizon  
Qui cache ce Paris de fange et de poussière,  
La noble femme en deuil dit tout haut un seul nom,  
Où l'on sentait vibrer son âme tout entière :  
Un seul nom, ô Marcel! mais avec quel accent!  
La terre ni le ciel n'en ont de plus puissant.

## XLVI

Marcel l'entendit-il? Il crut du moins l'entendre.  
La nature a ses lois; mais le cœur, à son tour,  
A d'étranges vertus que lui seul peut comprendre.  
Est-il rien d'impossible au véritable amour?  
Marcel en est la preuve : à cet appel si tendre  
Un sanglot lui monta du cœur. — Le lendemain,  
De son pays natal il prenait le chemin.

---

*CHANT TROISIÈME*

## LA GROTTTE

## I

**S**ALUT ! rochers à pic, montagnes, forêt sombre,  
Immobiles témoins du globe aux premiers jours,  
Vous qui voyez depuis des siècles, à votre ombre,  
Serpenter la rivière aux nonchalants détours !  
Salut ! champs labourés, prés verts, vignes sans nombre,  
Où l'homme pour un jour mit sa tente et se plut ;  
Vieux nid de souvenirs, pays natal, salut !

## II

Sans doute sous le ciel plus d'une autre contrée  
A des aspects plus beaux et des soleils plus doux ;  
Par les héros, les dieux et l'art mieux consacrée,  
Plus d'une fait baiser sa poussière à genoux.  
Mais, ô vallon natal, pauvre place ignorée,  
C'est bien toi qu'ici-bas l'on aime encor le mieux,  
Berceau de nos enfants, tombe de nos aïeux !

## III

Tout y parle du cœur la langue simple et vraie.  
Un souvenir s'éveille au bord de tout sillon :  
Le premier nid trouvé, c'est là dans cette haie ;  
Ici, sur cette fleur on prit tel papillon ;  
Là, de cette aubépine on a cueilli la baie.  
Plus loin, sous les noyers, c'est là, dans ce chemin,  
Qu'on marchait avec *Elle* en lui donnant la main !

## IV

O jours heureux ! ô jours d'enfance ! ô fraîche aurore  
Où, dans la nouveauté de ses sens ingénus,  
L'enfant croit qu'avec lui le monde vient d'éclorre !  
Ravissements naïfs, qu'êtes-vous devenus ?  
Qui de nous ne voudrait vous savourer encore ?  
Ah ! toute l'existence, en vain il s'en défend,  
L'homme cherche à tâtons le bonheur de l'enfant.

## V

— En vérité, je suis confus de ma démente ;  
Ce n'est, certes, pas là que j'en voulais venir.  
J'ai vraiment tort ; si c'est ainsi que je commence,  
Je ne vois plus comment je pourrai bien finir.  
Entre faire et vouloir, que l'écart est immense !  
On dirait qu'un démon se joue à notre insu  
Du plus ferme dessein, du plan le mieux conçu.

## IV

Pour ne pas rester seul avec moi face à face,  
Pour mieux me dérober à mes pensers amers,  
Je voulais essayer mes ailes dans l'espace  
Ou, comme le dauphin qui bondit sur les mers,  
Dans l'écume des flots jouer à la surface,  
Sans jeter un regard au fond mystérieux...  
Que voulez-vous? j'ai pris la vie au sérieux.

## VII

C'est un tort, mais il est bien tard pour m'en dédire.  
Puis, j'ai trop le respect et le culte de l'art;  
Et je m'étais à peine efforcé de sourire  
Que j'ai senti des pleurs qui voilaient mon regard.  
J'avais cru n'effleurer qu'une corde; et ma lyre,  
Comme l'écho rêveur qui dort au fond des bois,  
S'est mise tout entière à vibrer sous mes doigts.

## VIII

Puisque le mal est fait, eh bien, soit! qu'elle vibre!  
Qu'elle épanche à son gré ses larmes et ses chants!  
La première beauté de l'âme est d'être libre.  
La nature, d'ailleurs, livrée à ses penchants,  
Se crée une harmonie et trouve l'équilibre :  
La source suit sa pente et va vers le ruisseau :  
Le saule s'arrondit de lui-même en berceau.

## IX

— Marcel a donc revu ses montagnes aimées,  
Le fleuve, la prairie au tapis verdoyant ;  
Les vignes des coteaux, de *murgers* parsemées,  
Où glisse la vapeur au panache ondoyant ;  
La ville aux toits noircis d'où sortent les fumées,  
Et surtout la maison, le jardin et la cour  
Où sa mère en priant l'attendait chaque jour.

## X

Les vieillards l'ont trouvé grandi ; les jeunes filles  
Levaient en rougissant leurs longs regards vers lui.  
Quoiqu'il passât pour fier sous ses façons gentilles,  
Comme sa mère était le refuge et l'appui,  
Le conseil et l'amour de toutes les familles,  
Il héritait ainsi d'un trésor de respect,  
Et chacun se levait de loin à son aspect.

## XI

Sa vie était bien simple, et combien différente !  
Il passait sa journée en hamac, au jardin ;  
Ou bien aiguillonné par son humeur errante,  
Plume, livre, crayon, il jetait tout soudain,  
Et, dans les bois touffus que nul chasseur ne hante,  
Il pressait son cheval sous un jarret de fer,  
Jusqu'à l'heure où le ciel voyait monter Vesper.

## XII

Quand il rentrait brûlant et couvert de poussière,  
Sous la ronce des bois le front tout déchiré,  
Bien souvent il trouvait le salon sans lumière;  
Auprès des rideaux blancs, dans un coin retiré,  
Seule, à genoux, sa mère achevait sa prière;  
Et ce silence avait tant de sérénité  
Que d'un ange invisible on l'eût dit habité.

## XIII

Sa fougue s'abattait soudain à cette vue;  
Son ciel noir s'entr'ouvrait pour montrer un pan bleu;  
Une émotion tendre, une paix inconnue  
Pénétraient doucement dans son âme de feu;  
Il sentait l'espérance et la foi revenue,  
Pareilles à ces flots qu'un long été tarit,  
Sourdre et jaillir encore au fond de son esprit.

## XIV

Alors, comme un enfant que son bon ange mène,  
Il allait à la messe avec un beau missel.  
L'aumône, le travail, les soins du vieux domaine,  
La vie avec sa mère absorbait tout Marcel.  
Mais ce beau feu durait au plus une semaine.  
Le hamac de nouveau lui tendait ses filets,  
Ou les courses sans fin dans les grands bois muets.

## XV

C'est qu'un charme est caché dans ces deux attitudes.  
Quel bonheur de courir plus vite que le vent,  
De laisser au logis ses molles habitudes,  
De sentir sur son front le feuillage mouvant,  
Et d'oublier le monde au fond des solitudes !  
Un sang plus vif, fouetté par l'air, afflue au cœur,  
Et le corps enivré jouit de sa vigueur.

## XVI

Au contraire, bercé par le hamac qui plie,  
Dans ce réseau moelleux qui plane sur le sol,  
Le corps frais et léger se détend et s'oublie.  
Sans son lourd compagnon l'âme alors prend son vol ;  
Aux champs de l'infini son aile se déplie,  
Et, s'enivrant ainsi de lumière et d'air pur,  
Elle va découvrir des mondes dans l'azur.

## XVII

Marcel dans son régime était donc éclectique :  
La course à fond de train ou l'absolu repos ;  
Un excès ou bien l'autre ; et cela seul explique  
Les jugements divers dont il fut le héros.  
Trop fougueux pour les uns, pour d'autres apathique,  
Il semblait se complaire à dérouter les gens.  
Mais, il faut l'avouer, ils sont trop exigeants.

## XVIII

Ils vous veulent toujours, non pas comme vous êtes,  
Mais bien comme ils sont, eux ; c'est un commun travers.  
Toujours les prosateurs feront fi des poètes,  
Lesquels n'estimeront que les faiseurs de vers.  
Dans le même bonnet l'on met toutes les têtes ;  
Pour modèle chacun veut qu'on prenne le sien ;  
Et la bonne raison, c'est qu'il lui va si bien !

## XIX

**Ainsi**, des Parisiens diront : « Cette province,  
Ce hameau, ce missel, ces courses, ce hamac,  
Tout cela constitue un bonheur assez mince.  
Autant se mettre à l'eau, la tête dans un sac ;  
Et je ne comprends pas qu'avec ses airs de prince  
Marcel, le beau, le noble et l'élégant Marcel  
Ait pu vivre un seul mois dans cet ennui mortel. »

## XX

Permettez ! ce bonheur n'est pas si mince, en somme ;  
Hélas ! n'en parlez pas avec tant de mépris !  
Ne vit-on qu'à Paris, qu'à Londres ou qu'à Rome ?  
Quand on aime, où qu'on soit, la vie a tout son prix.  
Et quand on n'aime plus, que faut-il donc à l'homme ?  
Une sûre amitié dont le cœur soit rempli,  
Quelques livres, des fleurs, un toit, la paix, l'oubli.



## XXI

La paix surtout ! La paix aux voluptés sereines,  
Ce seul bonheur de l'homme à l'arrière-saison,  
Bien sans espoir, qui n'est que l'absence des peines,  
Calme félicité, fille de la raison,  
Crépuscule du soir, où les âmes humaines,  
Presque au seuil de la mort et de l'éternité,  
Jettent un long regard sur le chemin quitté.

## XXII

Dieu soit loué ! Marcel, qui touche à son aurore,  
A bien d'autres plaisirs à goûter ici-bas.  
Il n'est pas près de voir ce crépuscule éclore ;  
Et je crois, entre nous, qu'il ne s'y plairait pas.  
— Alors pourquoi vanter ce bonheur incolore ?  
Dira-t-on. — C'est trop vrai. Je l'ai fait sans dessein ;  
J'aurais dû renfermer ce soupir dans mon sein.

## XXIII

Puis j'entends madame X qui me dit : « Je réclame !  
J'ai bien connu Marcel ; nul ne peut le nier.  
Lui, qui vivait d'amour, qu'a-t-il fait de sa flamme ?  
Le peindre en capucin, c'est le calomnier.  
C'est de lui qu'on pourrait demander : Et la femme ?  
Elle existe aussi bien en province qu'ailleurs,  
Plus même, si j'en crois certains propos railleurs.

## XXIV

« Allons, arrêtez là cette plaisanterie,  
Cher poète, et serrez le réel de plus près.  
Avec le paresseux épris de rêverie  
Et l'ardent cavalier des tranquilles forêts,  
Montrez-nous le Marcel amoureux, je vous prie.  
Sa fougue et sa douceur trouvaient là leur emploi ;  
Et c'est là qu'il était tout entier, croyez-moi ! »

## XXV

— Madame, il est si doux d'être votre complice  
Que j'obéis. Pourtant, je tremble d'obéir.  
Je devrais redouter le monde et sa malice ;  
Quand on a des amis, est-ce pour les trahir ?  
Vous l'exigez?... eh bien ! que le sort s'accomplisse !  
Votre moindre désir est un ordre absolu.  
Mais rappelez-vous bien que vous l'avez voulu.

## XXVI

Là-haut, sur la montagne où la roche boisée  
Se dresse vers le ciel en massif d'un seul bloc,  
Depuis l'aube des jours, une grotte est creusée  
Par le vieil Océan, dans l'épaisseur du roc.  
Comme un nid d'aigle, au bord de l'abîme posée,  
D'en bas elle se laisse à peine apercevoir ;  
Sur la pierre aux tons bleus elle semble un point noir.

## XXVII

On la nomme au pays *Grotte de la Fâchée*.  
Pourquoi? j'ai vainement cherché; l'on n'en sait rien.  
Sous des buissons touffus son entrée est cachée;  
Nul sentier ne conduit à l'ancre aérien,  
Et les seuls éperviers y pondent leur nichée.  
On les voit tout autour planer en rond dans l'air,  
En jetant aux rochers leur cri sinistre et clair.

## XXVIII

De là-haut le pays tout entier se déroule;  
On dirait un tapis à fond bariolé.  
Dans le creux du vallon la rivière s'écoule;  
Puis des prés, des hameaux, des bois, des champs de blé;  
Enfin, de toutes parts, comme une verte houle,  
Les monts, accumulant leurs flots silencieux,  
Ondulent à longs plis jusqu'aux confins des cieux.

## XXIX

Tout bruit expire au seuil de la grotte recluse :  
A peine par moments le cri des bateliers,  
La grande voix des eaux qui passent sur l'écluse,  
Le roulement des chars, les grelots des colliers,  
Èlèvent-ils d'en bas une rumeur confuse;  
Et l'on peut tout le jour goûter sous ses parois  
Le silence, la paix et la fraîcheur des bois.

## XXX

— Mais si ce paradis nous est inaccessible,  
Si personne ne peut s'en aller rêver là,  
A quoi bon nous parler d'un bonheur impossible?  
Puis, comment faites-vous pour savoir tout cela?  
— Je vois qu'il faut passer mes moindres mots au crible;  
Apprenez donc enfin l'entière vérité :  
C'est que l'inaccessible est très bien visité.

## XXXI

Regardez ! Une enfant en simple habit de bure  
Y lit à haute voix dans un grand livre ouvert,  
Et du doigt elle suit chaque ligne à mesure.  
Les noirs cheveux bouclés dont son front est couvert  
Retombent en avant et voilent sa figure ;  
Et jamais on ne vit écolière à l'écart  
Qui mit à son labeur plus de zèle et moins d'art.

## XXXII

Parfois, devant certains grands mots, elle s'arrête,  
Comme un char dont un choc a brisé les essieux ;  
Alors en souriant elle lève la tête  
Et semble demander conseil avec les yeux.  
— A qui donc ? — ah ! voilà ! Dans une ombre discrète,  
Son maître est accoudé près d'elle sur un plaid ;  
Et ce beau précepteur, c'est Marcel, s'il vous plaît !

## XXXIII

L'aventure est bien simple et simple en est l'histoire :  
Un beau matin, il vit cette grotte d'en bas ;  
Comme il était ce jour d'humeur ambulatoire,  
Et toujours enchanté d'aventurer ses pas  
(Tout péril l'attirait : l'amour, les pics, la gloire,  
L'impossible en un mot, et c'était son défaut),  
Il se mit en devoir de grimper tout là-haut.

## XXXIV

Tout alla bien d'abord : la pente gazonnée,  
Où broutaient au soleil quelques maigres moutons,  
Puis un plateau, plus loin la lande abandonnée  
Dont la pierre moussue étouffe les buissons,  
Il avait tout franchi dans sa marche obstinée,  
Quand soudain le sentier dans le bois épaissi  
Cessa net, et Marcel dut s'arrêter aussi.

## XXXV

Il eut beau regarder tout partout : nulle issue !  
Le rocher se dressait devant lui comme un mur.  
Tout à coup un bois craque et la feuille remue,  
Le branchage s'écarte, et du taillis obscur  
Une rustique enfant se présente à sa vue :  
« Vous vouliez aller voir la grotte, n'est-ce pas ?  
Dit-elle en rougissant ; eh bien, suivez mes pas ! »

## XXXVI

Et Marcel, en tout temps amoureux des surprises,  
Suivit d'un pas joyeux son guide improvisé;  
Et les voilà grim pant le long des pierres grises,  
S'aidant parfois des mains à l'endroit malaisé;  
De rochers en rochers, d'assises en assises,  
Ils parviennent enfin, rouges et pleins d'orgueil,  
A la grotte; et tous deux en franchissent le seuil.

## XXXVII

L'enfant allait, venait, comme une ménagère :  
« Que fais-tu ? dit Marcel. — Je vais faire du feu.  
Dans un coin j'ai du bois et des pommes de terre ;  
Je les cuirai pour vous ; ce sera prêt dans peu.  
C'est si bon sous la cendre ! Allez, laissez-moi faire ! »  
Et bientôt dans la grotte un feu pâle et vermeil  
S'élève en pétillant aux rayons du soleil.

## XXXVIII

« Comment t'appelles-tu, ma belle, je te prie ?  
Dit-il, en la suivant des yeux avec plaisir.  
— On me dit Marion, Mariette, Marie,  
Comme on veut ; vous voyez, monsieur, l'on peut choisir.  
C'est moi qui mène paître au bois la bergerie ;  
D'ici vous pouvez voir mes chèvres, mes moutons  
Brouter l'herbe là-bas, sous les derniers buissons. »

## XXXIX

Et Marcel regardait l'enfant avec surprise :  
Sa jupe en droguet bleu laisse voir ses pieds nus ;  
Sous sa manche écourtée en grosse toile bise,  
Passent de fines mains et des bras tout menus ;  
Et, comme ils sont brunis par le hâle et la bise,  
Petits bras et pieds nus sont d'un ton mat, pareil  
Au bronze florentin qu'a doré le soleil.

## XL

Elle a plus de seize ans et semble en avoir treize ;  
Son corsage est étroit, à peine ondule-t-il.  
Sa taille est un roseau, sa bouche est une fraise ;  
Mais dans ses grands yeux noirs ombragés d'un long cil,  
Vrais charbons dont nul vent n'allume encor la braise,  
On devine aisément le feu qui dort au fond ;  
Et la femme est déjà dans ce regard profond.

## XLI

« Est-ce que par hasard c'est ici ta demeure ?  
Dit Marcel. — Oh ! nenni, répond-elle en riant.  
J'en habite au village une autre bien meilleure.  
Regardez ! Voyez-vous ce verger verdoyant,  
Qu'en venant vous avez traversé tout à l'heure ?  
Ce grand toit noir, eh bien, c'est là notre maison,  
Et je ne viens ici qu'à la belle saison.

## XLII

« Ainsi la grotte est libre et vous pouvez la prendre,  
Si le cœur vous en dit. — Je ne refuse pas,  
Dit Marcel, et surtout si tu m'y viens attendre.  
Veux-tu? J'aime beaucoup ces sortes de repas,  
Et nous cuirons encor d'autres fruits sous la cendre.  
— Oh! tant que vous voudrez, monsieur, répond l'enfant.  
Ah! la pomme de terre est cuite : elle se fend! »

## XLIII

Et Marion l'apporte encor toute brûlante;  
Et voilà nos grimpeurs assis sur leurs talons  
Mordant à belles dents la pulpe succulente...  
Or l'ombre s'allongeait déjà dans les vallons.  
« Grand merci! Ta dinette est vraiment excellente,  
Dit Marcel; j'ai fait brèche à ta provision.  
Demain, qu'apporterai-je à mon tour, Marion?

## XLIV

— Oh! pour cela, monsieur, je n'oserais le dire...  
— Dis toujours! Qu'est-ce donc? Des bonbons, un gâteau?  
— Non, c'est un livre. — Un livre? — Oui, pour apprendre à lire.  
Je ne sais qu'à moitié. Les livres, c'est si beau! »  
Marcel en avait un dans sa poche; il le tire :  
« Viens, je vais te donner ta première leçon. »  
Et leur intimité vint de cette façon.



## XLV

Comme on le pense bien, depuis cette journée  
Marcel revint souvent au chaste rendez-vous.  
Chaque fois qu'à la grotte il faisait sa tournée,  
La fillette était là, lisant sur ses genoux.  
Dans sa morne existence une joie était née;  
Il respirait dans l'air comme un parfum secret;  
Son âme avait un but, sa vie un intérêt.

## XLVI

Et Marion? — son œil si profond s'illumine;  
Dans tout son petit être un grand bonheur se lit.  
Son teint brun s'éclaircit d'une lueur divine;  
Elle semble embellir, et même s'embellit;  
Car on la voit souvent poser une églantine,  
Ou le corail du houx, ou le bluet des blés,  
Sur les bandeaux mieux faits de ses cheveux bouclés.

## XLVII

Combien de temps dura ce bonheur solitaire?  
(Hélas! c'est ce qu'il faut se demander toujours.)  
Il dura ce que dure un bonheur sur la terre:  
Qu'il se compte par mois, par ans, ce sont des jours.  
Il était né fragile à l'ombre du mystère;  
Un rien, un souffle, un geste, un murmure indiscret  
Pouvait lever le voile où dormait leur secret.

## XLVIII

Il fut levé. Voici la fin de l'aventure :  
Un jour qu'assis tous deux dans l'ancre calme et frais,  
Marianne venait d'achever sa lecture,  
Marcel sans y songer, la regardant de près,  
Lui dit, en soulevant sa noire chevelure :  
« Que porte ce ruban que je vois à ton cou ?  
Une médaille ? un saint ? ou n'est-ce qu'un bijou ? »

## XLIX

Marianne rougit fortement sous le hâle.  
On vit monter du cœur son sang pur à grand flot ;  
Puis, avant de répondre, elle redevint pâle :  
On eût dit que son sein étouffait un sanglot.  
« Qu'est-ce donc ? insista Marcel de sa voix mâle.  
Sans doute un souvenir qui vient on ne sait d'où ?  
— Oh ! monsieur ! dit l'enfant presque en pleurs, c'est un sou.

## L

— Un sou ! reprit Marcel. Et pourquoi donc, Marie,  
Te troubles-tu si fort à cette question ?  
— Ah ! c'est que j'ai si peur de votre raillerie !  
Je vous dirai bien tout, mais à condition  
Que vous ne rirez pas. Jurez-le, je vous prie,  
Et ne me grondez plus jamais, au nom du ciel ! »  
Marcel le lui promit d'un geste solennel.

## L I

« Eh bien, monsieur, cela remonte à des semaines.  
Ma mère était malade, et vous vîntes chez nous,  
Amenant le docteur qui nous tira de peines.  
Vous suiviez votre mère avec un air si doux !  
Et vous aviez tous deux des paroles humaines  
Si bonnes, que je crus voir dans notre taudis  
Deux anges du bon Dieu venant du Paradis.

## L I I

« Vous parti, je trouvai dans l'armoire mi-close  
Une bourse remplie et d'argent et de sous ;  
Et comme je voulais conserver quelque chose  
Qui me parlât de vous et qui me vînt de vous,  
Je perçai celui-là, j'y mis un ruban rose ;  
Et depuis, je le porte ainsi pour votre amour,  
Et je le porterai jusqu'à mon dernier jour.

## L I I I

— Pour mon amour ? reprit Marcel avec surprise.  
Sais-tu bien, Marion, ce que c'est que l'amour ?  
— Oui, répondit l'enfant, c'est d'avoir l'âme éprise  
D'une même pensée et la nuit et le jour.  
C'est de voir, les yeux clos, une image précise  
Qui marche en souriant sans cesse auprès de vous,  
Et devant qui l'on reste en prière à genoux.

## LIV

— Et tu m'aimes ainsi ? dit d'une voix moins sûre  
Le jeune homme que tant de candeur interdit.  
— Oui, sans doute ; est-ce un mal ? — Quelquefois, je t'assure.  
— Et pourquoi ? — Je ne sais, je dis ce que l'on dit.  
— Pour moi, je n'y vois pas de mal, je vous le jure.  
Laissez-moi vous aimer. Le bon Dieu laisse bien  
Tout le monde l'aimer, sans qu'il se fâche en rien.

## LV

« Soyez bon comme lui ! D'ailleurs que vous importe ?  
Laissez-moi ce bonheur, puisque c'est mon seul bien.  
Vous êtes le soleil, je vous ouvre ma porte.  
Si ce n'est de vous voir, je ne demande rien.  
Que de fois, malgré vous, je vous ai fait escorte,  
Et je me suis assise à vos côtés, bien près,  
Quand vous alliez rêver au milieu des forêts !

## LVI

« Vous n'en avez rien su. C'était moi, Mariette,  
Invisible et toujours présente sous vos pas,  
Qui vous suivais partout comme une ombre muette.  
Vos yeux et votre cœur ne vous le disaient pas.  
Mais moi, j'étais heureuse ! et mon âme inquiète,  
Lorsque vous vous leviez, à l'heure du retour,  
Emportait du bonheur au moins pour tout un jour ! »

## LVII

L'enfant se tut. Marcel, qui n'eût pas dû se taire,  
Resta silencieux aussi quelques instants.  
Il comprenait enfin plus d'un petit mystère  
Qui l'avait intrigué durant ces derniers temps :  
Ces feuillages émus dans le bois solitaire,  
Ce bruit discret d'un pas que l'on veut assoupir,  
Ce souffle, ce murmure étouffé d'un soupir.

## LVIII

« C'était donc toi, dit-il enfin, chère petite,  
Qui me fis frissonner si souvent dans la nuit ?  
Notre rencontre alors ne fut pas si fortuite,  
Lorsque jusqu'à la grotte ici tu m'as conduit ?  
Et ces fleurs, est-ce aussi ta carte de visite,  
Ce beau bouquet posé sur mes habits, un soir  
Que je me baignais seul au fleuve déjà noir ? »

## LIX

A cette question, rougissant de plus belle,  
L'enfant baissa la tête et se couvrit les yeux.  
« Voyez donc, reprit-il, la petite rebelle !  
Répondez et levez la tête ! Je le veux !  
Est-ce vous ? Achevez vos aveux, criminelle ! »  
Et Marcel essayait, malgré ses gants étroits,  
D'entr'ouvrir doucement le réseau de ses doigts.

## LX

Marion résistait. La noire chevelure  
S'agitait en désordre au front brun de l'enfant.  
Tout à coup le débat prit une autre tournure :  
Le jeune homme, au moment d'être enfin triomphant,  
Lâcha prise en sentant au doigt une morsure...  
Morsure ou bien baiser ? Peut-être tous les deux.  
Mais l'enfant avait fui d'un seul bond hasardeux.

---

*CHANT QUATRIÈME*

## LA MÈRE

## I

O jeunesse ! printemps de la vie, aube, aurore,  
Amour, sève, fraîcheur, beauté, force, candeur,  
Où d'un reflet divin tout objet se colore  
Et revêt un moment sa native grandeur ;  
Où, comme un arc-en-ciel, chaque pas fait éclore  
L'illusion, l'espoir, ces étapes vers Dieu ;  
O jeunesse ! faut-il que je te dise adieu ?

## II

De tous les dons divins qui marchent sur ta trace  
Combien dès le milieu du chemin m'ont quitté !  
La force, la beauté, l'innocence, la grâce.  
Ah ! garde-moi du moins dans la maturité  
Le travail qui console et qui jamais ne lasse,  
La sereine amitié, l'amour sûr et profond !  
Et je laisserai faire aux ans ce qu'ils nous font.

## III

Ils peuvent nous flétrir de leurs froides rafales,  
Ou calciner nos os au feu de la douleur ;  
Mais si l'arbre en été livre au vent ses pétales,  
Parce qu'il sent germer un fruit d'or sous la fleur,  
Pourquoi donc nous raidir contre des lois fatales ?  
L'âme humaine a ses fruits dans l'arrière-saison :  
La bonté, le talent, l'esprit et la raison.

## IV

« Oh ! dira madame X, c'est parler en vrai sage.  
Comme on sent que l'auteur est plein de son sujet !  
Vos vers ont tous le poids et le calme de l'âge ;  
La vieillesse en sera bientôt le digne objet.  
Écoutez : la jeunesse offre un seul avantage,  
C'est qu'elle est jeune, et c'est bien assez ! Dieu merci !  
Voilà mon sentiment. » — Eh ! c'est le mien aussi !

## V

Marcel et Marion sont jeunes. J'en atteste  
Le trouble où ce débat les jeta tous les deux.  
Qui dira de leurs cœurs le tumulte céleste,  
Et le charme enivrant qui vint s'emparer d'eux,  
Quand Marion, la frêle enfant au pied si leste,  
Frissonnante et rapide, échappa d'un seul bond,  
Et laissa son ami seul dans l'ancre profond ?



## VI

Que devint-elle après cette belle escapade ?  
A travers les buissons et les sentiers connus,  
Elle part comme un trait, elle vole, escalade  
Les ronces, les rochers, sans meurtrir ses pieds nus,  
Et ne s'arrête enfin, comme un chevreuil malade  
Ou blessé des chasseurs, qu'au milieu d'un fourré,  
D'églantiers épineux et de houx entouré.

## VII

C'était son coin chéri, son nid que cet asile.  
Petite, elle venait s'y cacher bien souvent ;  
Et dans cette retraite ignorée et tranquille,  
A l'abri du soleil, de la pluie et du vent,  
Marion tout le jour vivait en pleine idylle.  
Mais depuis quelque temps la grotte aux rendez-vous  
Faisait tort à son nid d'églantiers et de houx.

## VIII

Elle vint s'y blottir. Au milieu du silence,  
Son souffle lui fait peur ; dans son sein palpitant,  
Comme un oiseau qui bat sa cage et qui s'élance,  
Son cœur saute si fort qu'elle-même l'entend.  
A sa tempe le sang monte avec violence ;  
Et ses sens éblouis ne lui transmettent plus  
Que des objets voilés ou que des sons confus.

## IX

Elle s'apaise enfin. Chut ! un son mat résonne ;  
Elle croit reconnaître au loin un bruit de pas.  
Dieu ! Si c'est lui ? Que faire ? Elle écoute et frissonne.  
Elle voudrait le voir et ne le voudrait pas.  
Le désir, la frayeur tour à tour l'aiguillonne ;  
Et tu connais enfin, ô pauvre Marion !  
Les orages du cœur et de la passion.

## X

Elle se dit : « S'il vient, c'est qu'il m'a poursuivie ;  
C'est qu'il veut me forcer d'achever mes aveux...  
Alors je serais donc quelque chose en sa vie ?  
Comme il parlait en maître en me disant : « Je veux ! »  
Et de quelle douceur mon âme était ravie,  
Quand je sentais ses gants imprégnés de parfums  
Prendre et serrer bien fort mes doigts, hélas ! si bruns.

## XI

« S'il venait ! et qu'il eût encor ce doux sourire,  
Avec ce long regard sur mes yeux attaché,  
Que me faudrait-il faire ? et que devrais-je dire ?  
Mais qui sait ? Il aura peut-être l'air fâché...  
Mon Dieu ! que présumer ? ce doute me déchire.  
Ah ! le bruit se rapproche ; écartons l'églantier,  
Qu'il puisse voir ma cache au détour du sentier !

## XII

« Hélas ! ce n'est pas lui ; le bruit vers la vallée  
Se perd ; c'est un chasseur qui regagne les bois.  
Oui ! pourquoi viendrait-il ? Pauvre fille affolée !  
Ah ! j'aurais dû rester près de lui, je le vois.  
J'ai mal fait d'avoir peur et de m'être en allée ;  
Je serais encor là, près de son cœur, tout près,  
Et peut-être à son tour m'eût-il dit ses secrets !

## XIII

« Ah ! demain... mais demain, là-haut le reverrai-je ?  
Il se peut qu'à la grotte il ne revienne pas.  
Ah ! comment le savoir ? et par quel sortilège  
Pourrais-je dès l'aurore y ramener ses pas ?  
O mon Dieu ! faites donc que mon tourment s'abrège !  
Que la nuit soit moins longue, et, quand viendra le jour,  
Qu'il me rende l'espoir, sa vue et son amour ! »

## XIV

C'est ainsi que, cachée en son nid de verdure,  
La pauvre enfant dans l'ombre exhale son chagrin ;  
Et, tandis qu'elle conte aux bois ce qu'elle endure,  
Le jour tombe ; la nuit, entr'ouvrant son écrin,  
De ses étoiles d'or se fait une parure ;  
La rosée aux forêts verse ses pleurs sans bruit,  
Et l'enfant continue à rêver dans la nuit.

## XV

Sans songer à sa mère, à son inquiétude,  
Elle reste immobile en écoutant les voix  
Qu'au milieu du silence et de la solitude  
On entend s'élever du fleuve et des grands bois.  
Tombant enfin de froid, de faim, de lassitude,  
Vers l'aube, un lourd sommeil suspendit ses douleurs  
Et vint clore ses yeux encor remplis de pleurs.

## XVI

Et Marcel? que fait-il? — Le soir de sa défaite,  
Ainsi que Marion il dort mal et peu;  
Il sentit s'éveiller dans son cœur et sa tête  
Des spectres trop connus aux paroles de feu.  
L'étincelle a relui sous la cendre inquiète;  
Son sang brûle et s'enflamme au souffle du désir;  
La volupté l'appelle et va le ressaisir.

## XVII

Il résiste, il rougit de ressentir ces fièvres :  
« Une enfant! se dit-il, un sauvageon des bois!  
Une fille aux pieds nus, et gardeuse de chèvres!  
Oui, mais quels yeux touchants et profonds à la fois! »  
Et son doigt brûle encor de l'ardeur de ses lèvres,  
Ou de ses dents plutôt. — Comment donc apaiser  
Le poison qu'y laissa cet étrange baiser?

## XVIII

Un sauvageon sans doute, une airelle peu mûre,  
Qui n'a vu le soleil encore qu'au printemps !  
Mais la fraise des bois, la noisette et la mûre,  
Et même les fruits verts, sont quelquefois tentants.  
Tous ces enfants perdus de la libre nature  
Ont une saveur franche, un charme : leur fraîcheur ;  
Et le cœur l'aime aussi, cet éternel chercheur.

## XIX

Puis, qu'importe la forme ou la couleur du vase,  
Si l'amour, la liqueur divine, est bien au fond ?  
Que le monde railleur hausse l'épaule ou jase,  
Si dans l'ombre on jouit de son bonheur profond,  
Qu'importe le foyer où notre âme s'embrase ?  
Qu'il soit de feuille sèche ou de bois précieux,  
Toute flamme réchauffe et monte vers les cieux.

## XX

Voilà ce que Marcel, dans sa fièvre insensée,  
Se dit en s'agitant sur son lit sans sommeil.  
Puis le froid vient au cœur, le calme à la pensée :  
« Quel sera l'avenir ? et quel triste réveil !  
Mieux vaud rompre à l'instant l'amitié commencée.  
Mais comment ? n'est-ce pas briser ce jeune cœur ?  
Et le comprendra-t-elle ? — Hélas ! que de rigueur ! »

## XXI

Ah ! la vie aux cœurs droits n'est pas toujours facile ;  
On veut faire le bien et c'est le mal qu'on fait.  
Des plus nobles desseins la semence est stérile,  
Et la punition germe dans le bienfait.  
Heureux qui, loin du bruit se créant un asile,  
Dans la paix de son cœur, libre de passion,  
Vit et meurt près des siens, au bord de son sillon !

## XXII

Vers le matin, Marcel fit un singulier rêve :  
Il traversait le fleuve à la nage, la nuit.  
Emporté par le flot qui le berce et l'enlève,  
Il sent comme des bras dont l'étreinte le suit ;  
Et d'humides baisers le caressent sans trêve.  
La force l'abandonne ; une étrange langueur  
L'enivre, l'engourdit et le pénètre au cœur.

## XXIII

Il se laisse entraîner : une force secrète  
Par d'invisibles mains l'attire au fond des eaux ;  
Il plonge ; c'en est fait ; le fleuve est sur sa tête.  
Bientôt il touche au fond sur un lit de roseaux ;  
Et le flot caressant qui l'entraîne, s'arrête  
Et, dévoilant enfin sa forme, laisse voir  
Une Ondine, une enfant à l'œil profond et noir.

## XXIV

« Me reconnais-tu bien ? Oui, c'est moi, disait-elle,  
Moi qui hais le soleil et ses vilains rayons.  
Le jour, je ne suis rien qu'une pauvre mortelle  
Qui garde les troupeaux et porte des haillons.  
Mais la nuit, dans les eaux, je renais blanche et belle ;  
Je règne, et je te tiens à mon tour dans mes bras ;  
Et peut-être qu'ici, méchant, tu m'aimeras ! »

## XXV

Et l'Ondine l'enlace ; il sent sa fraîche haleine  
Sur sa joue, et sa lèvre est près de le toucher :  
« Viens. J'ai ma grotte aussi dans cette humide plaine,  
Et plus belle cent fois que celle du rocher.  
De trésors sous-marins pour toi seul elle est pleine.  
Viens ! Oublie avec moi le soleil et le jour.  
O Marcel ! c'est ici le palais de l'amour ! »

## XXVI

Il suit le doux appel ; mais quand, plein de tendresses,  
Il veut saisir ce corps et ces cheveux charmants,  
Il ne rencontre plus que l'eau sous ses caresses ;  
L'Ondine se dérobe à ses embrassements,  
Et sur son front d'albâtre, au lieu de noires tresses,  
Sifflent d'affreux serpents méditant leur assaut...  
Et Marcel haletant se réveille en sursaut.

## XXVII

Ce qui frappa d'abord sa prunelle effarée,  
Ce fut le grand soleil et le jour radieux  
Dont sa petite chambre était tout éclairée;  
Et puis, à ses côtés, le couvant de ses yeux,  
Triste et le front pâli, sa mère vénérée  
Qui, tandis que son rêve étrange s'achevait,  
En silence s'était assise à son chevet.

## XXVIII

« Est-il vrai? dit Marcel d'une voix attendrie;  
O ma mère! est-ce vous qui venez jusqu'à moi?  
Sans doute, ma paresse et mon étourderie  
Par mon lever tardif vous ont mise en émoi.  
Comme un petit enfant grondez-moi, je vous prie,  
Mais que votre bon cœur ne s'inquiète en rien;  
Je n'ai fait qu'un sot rêve et je me porte bien.

## XXIX

— Mon enfant, répondit la noble et sainte femme  
(Et grave était sa voix et graves ses regards),  
Non, vous n'êtes pas bien, et votre état réclame,  
Plus que vous ne croyez, des soins et des égards.  
Vous souffrez! non du corps, mais c'est bien pis, de l'âme.  
Vous ne la gardez pas d'un œil assez jaloux;  
Et je venais, mon fils, en parler avec vous.



## XXX

« Ne m'interrompez pas, laissez-moi tout vous dire ;  
Car je ne voudrais pas prolonger l'entretien.  
Malgré tous vos efforts, et quoi que je désire,  
Vous n'êtes pas heureux ici, je le vois bien.  
Nous nous trompons tous deux par un pâle sourire ;  
Ou plutôt nous cherchons tous deux par piété  
A nous cacher l'aspect de la réalité.

## XXXI

« La vie est, à mon sens, trop sérieuse en somme,  
Pour ne pas l'affronter par un regard viril.  
Sans la sincérité que reste-t-il à l'homme ?  
Tout mensonge est un mal, tout leurre est un péril.  
Se tromper, c'est tromper les autres, ou tout comme ;  
Et, si cruel qu'il soit, le vrai seul ici-bas  
Sur nos rudes sentiers peut éclairer nos pas.

## XXXII

« Voici la vérité sur vous et sur moi-même :  
Sans doute vous m'aimez, je le sens, je le vois ;  
Et moi, mon fils, Dieu seul sait combien je vous aime.  
Mais le cœur n'est pas tout, l'esprit suit d'autres lois ;  
A les bien accorder, Dieu mit le grand problème.  
Or, l'esprit comme l'âme a des ailes de feu ;  
Ce qu'il lui faut, c'est l'air, l'espace, le ciel bleu.

## XXXIII

« Tout cela manque ici dans ce coin solitaire.  
Au lieu de prendre en haut et vers Dieu votre vol,  
Vous traînez tristement vos pensers terre à terre.  
Mais vous n'êtes pas fait pour ramper sur le sol.  
Dans cet abaissement stérile et volontaire  
Votre esprit se révolte; il se venge sur lui  
Et sur vous, par un mal : l'inexorable ennui. »

## XXXIV

Marcel se récria. « Non, souffrez que j'insiste,  
Continua la mère avec autorité.  
On a beau l'ignorer, le mal qu'on a persiste;  
Mieux vaut le voir en face avec sincérité.  
Votre existence ici, Marcel, est vide et triste...  
Vous protestez? merci, c'est un bon mouvement.  
Mais je vois juste : on n'est pas mère impunément.

## XXXV

« Vous n'êtes pas à l'âge où sonne la retraite;  
Vous avez à livrer encor bien des combats.  
Votre âme, à votre insu, palpite et s'inquiète,  
Et ne sait où se prendre aux choses d'ici-bas.  
Je commence à penser que Dieu vous fit poète.  
Tout don stérilisé n'est qu'un hôte importun.  
Vos jours sont sans emploi : je vais vous en dire un.

## XXXVI

« Tout enfant vous rêviez devant chaque nuage :  
Où vont-ils ? disiez-vous ; ils vont, qu'ils sont heureux !  
Vous enviez le sort des oiseaux de passage,  
Et vous auriez voulu vous envoler comme eux.  
Eh bien, voici l'instant, faites un grand voyage !  
Oui, moi qui reste seule au seuil de la maison,  
C'est moi qui dis : Partez, et changez d'horizon !

## XXXVII

« Allez voir l'Italie à peine réveillée,  
L'Égypte, l'Orient, la Grèce, les saints lieux !  
Et revenez ! Votre âme, encore ensoleillée  
Et pleine de trésors ravis sous d'autres cieux,  
De ses rêves d'enfant se sera dépouillée ;  
Et peut-être qu'alors, homme et poète enfin,  
Vous laisserez parler en vous le don divin ! »

## XXXVIII

Marcel baissa la tête ; il savait que sa mère  
N'avait que trop raison de lui parler ainsi.  
Si fort qu'il fût épris de sa jeune chimère,  
Il n'était pas encor dans le mal endurci ;  
Et seulement alors, à sa surprise amère,  
Il sentit qu'il aimait la pauvre enfant au fond,  
Et qu'elle allait souffrir par lui d'un mal profond.

## XXXIX

Il restait tout troublé de cette confiance.  
Qu'en devait-il penser? Était-ce un parti-pris  
Que ce voyage, ou bien simple coïncidence?  
Savait-on leur secret? les avait-on surpris?  
Comme il ne pouvait pas prolonger ce silence :  
« Voyager ! Je veux bien, si c'est votre désir,  
Dit-il, et nous pourrons y songer à loisir !

## XL

— Non, mon fils, il vous faut partir à l'instant même.  
Il le faut ; si ce n'est pour vous, c'est pour autrui.  
J'eusse aimé vous parler sans aborder ce thème  
Et ne pas préciser mes raisons aujourd'hui.  
Eh bien, les voici donc : vous aimez, on vous aime ;  
Et, par un jeu cruel que l'honneur vous défend,  
Vous mettez en péril un pauvre cœur d'enfant.

## XLI

— O ma mère!... — Je sais ce que vous allez dire,  
Que le mal n'est pas fait, que ce n'est pas un jeu.  
Mais moi, je vous dirai que ce mal est le pire,  
Et qu'il ne faut jamais jouer avec le feu.  
Plus tard, vous bénirez ma main qui vous retire  
De l'impasse d'ennuis où s'engageaient vos pas.  
Obéissez, mon fils, et venez dans mes bras.

## XLII

« Je vous laisse à présent. Descendez en silence  
Au fond de votre cœur et de votre raison.  
Je sais de quel côté penchera la balance.  
J'ai fait venir l'enfant; elle est à la maison.  
C'est moi qui soignerai son âme en votre absence.  
Vous pourrez devant moi, mon fils, lui dire adieu.  
Vous parti, nous irons ensemble prier Dieu. »

## XLIII

Et le départ se fit suivant ce froid programme.  
Marcel n'avait pas l'air tout à fait d'un héros :  
Il sentait en deux parts se déchirer son âme.  
La pauvre Marion avait le cœur bien gros,  
Et n'osait regarder la noble et sainte dame  
Dont l'œil cherchait au ciel une invisible croix.  
— C'est ainsi qu'ils se sont dit adieu tous les trois.

## XLIV

Ah! les adieux! angoisse, agonie et martyre,  
Derniers embrassements, derniers regards au seuil,  
Où, des pleurs dans les yeux, il faut savoir sourire,  
Où les pressentiments, en longs voiles de deuil,  
Se dressent sur vos pas et viennent tous vous dire :  
« Cet être que tu tiens encore dans tes bras,  
Qui t'assure, au retour, que tu le reverras? »

## XLV

En sera-t-il ainsi pour Marcel et sa mère,  
Et Marion? — Hélas! qui connaît l'avenir?  
L'existence est un rêve et l'homme un éphémère.  
Qui sait ce que la main de Dieu peut contenir?  
Pour la plupart, la vie est à peine un sommaire;  
Peu vivent un fragment de ce qu'ils ont rêvé;  
Nul ne laisse ici-bas son poème achevé.

---

*CHANT CINQUIÈME*

## VENISE

## I

V OYAGER ! voyager ! vivre à sa fantaisie,  
Le long des grands chemins battre les buissons verts,  
Prendre l'homme en flagrant délit de poésie,  
Voir Dieu dans les aspects changeants de l'univers,  
Et recueillir partout sous leur forme choisie  
Les vestiges du beau, ces éléments épars  
Dont Dieu fit la nature et l'homme a fait les arts !

## II

Quel bonheur ! suivre au loin son humeur vagabonde,  
Imiter le nuage errant et les oiseaux ;  
Ou, comme la tribu des premiers temps du monde,  
Loin des villes, poser sa tente au bord des eaux !  
C'est retremper son âme à la source profonde.  
La nature s'entr'ouvre et vous laisse approcher  
Du dieu caché qui dort dans l'arbre et le rocher.

## III

Sur le sommet des monts, au bord des lacs limpides,  
Dans ce vent frais et vif qui descend d'un ciel bleu,  
L'âme comme le corps voit se fondre ses rides ;  
L'homme pour un moment devient l'hôte de Dieu,  
Et, loin de l'air impur de nos cités fétides,  
Au sein de la nature éternelle, il se sent  
Redevenir plus sain, plus vrai, presque innocent.

## IV

Et Marcel au hasard a commencé sa route.  
Au branle du wagon il se laisse bercer.  
Le passé vibre encor dans son âme ; il l'écoute,  
Et c'est avec lui seul qu'il aime à converser.  
Sous ses yeux nonchalants la terre s'étend toute :  
Où prendra-t-il son vol ? où se posera-t-il ?  
Hors du seuil maternel, tout pas mène à l'exil.

## V

Le sien fut long. Toujours pâle et mélancolique,  
Il vit bien des pays ; en faut-il le détail ?  
La Grèce, l'Italie, et tout le monde antique,  
L'Orient qui sommeille et l'Europe en travail,  
L'Allemagne aux yeux bleus, Rügen et la Baltique.  
Je pourrais là-dessus m'étendre longuement ;  
Mais je m'en garde bien. N'ayez peur ! Non, vraiment,



## VI

Je ne referai pas *Childe Harold*, et pour cause,  
Ni *Don Juan*, ni *Beppo*, ni surtout *Namouna*.  
Après de tels coursiers la carrière est bien close,  
Et la place est sacrée où leur pied résonna.  
Mais j'ai vécu, je crois que *j'ai là quelque chose*,  
Comme disait Chénier au pied de l'échafaud,  
J'ai regardé le ciel, et c'est tout ce qu'il faut.

## VII

Cela suffit pour dire à mon tour ma pensée,  
Mes rêves, mon amour, ma joie et ma douleur ;  
Pour traduire mon âme en langue cadencée,  
Comme avec leur génie ils ont traduit la leur.  
Pas d'œuvre qui ne soit toujours recommencée :  
Un nouveau taillis pousse au pied des chênes morts,  
Et le soleil sourit à ces jeunes efforts.

## VIII

Chaque âge, chaque année a sa chanson nouvelle ;  
Le thème est éternel, l'art seul est différent.  
Imitons en cela la nature immortelle,  
Qui prête son soleil au petit comme au grand.  
A son concert sacré la moindre voix se mêle ;  
La fauvette babille auprès du rossignol,  
Et le pinson des bois comme l'aigle a son vol.

## IX

Reprenons mon récit. Peut-être bien devrais-je  
Tourner court au plus tôt, de crainte de lasser ;  
On n'aime plus les vers. A moins d'un sortilège,  
La mesure en ce genre est facile à passer ;  
La mienne est déjà comble ; il est temps que j'abrège.  
Marcel vit maint pays que je ne décris point :  
Je saute la moitié de l'Europe à pied joint.

## X

J'ai tort. Je pourrais là faire preuve de style.  
Décrire, c'est le fort des rimeurs d'aujourd'hui.  
Les ingrats ! ils sont tous élèves de Delille.  
Avec plus de relief, c'est bien le même ennui,  
Le même froid, la même abondance stérile.  
C'est *fouillé*, *ciselé*, disent-ils ; j'en conviens.  
Au fond, avec plus d'art ce sont les mêmes riens.

## XI

J'admire leur talent, certe, et leur savoir-faire.  
Mais ne voir qu'un métier dans un don si charmant !  
La moindre émotion ferait mieux notre affaire ;  
Plus qu'un mot bien serti je prise un sentiment.  
Et l'image ? Est-ce donc une bonne à tout faire ?  
— Je reprendrai plus tard ce thème quelque jour.  
Pour le moment, suivons Marcel à son retour.

## XII

Nous sommes à Venise. Une gondole étroite  
Glisse au pied des palais que l'algue teint en vert.  
Un jeune homme est couché dans cette étrange boîte ;  
Pâle, et le front bruni par le vent du désert,  
C'est Marcel. Son œil suit l'eau qui tremble et miroite ;  
Il regarde en rêvant ces vieux frontons brisés,  
Par le malheur et l'art deux fois divinisés.

## XIII

A Venise ! Non plus la Venise aux cent îles,  
Arbitre de l'Europe et reine d'Orient,  
Recevant les tributs de la mer et des villes,  
Assise dans l'azur et le front souriant,  
Tyr moderne, mêlant la gloire aux arts utiles,  
Telle que Véronèse en son art filial  
L'a peinte triomphante au vieux palais ducal ;

## XIV

Non plus Venise, libre encore, mais frivole,  
Agitant ses grelots le long du Grand-Canal,  
Éternel bal masqué de l'Europe en gondole,  
Oubliant ses grandeurs dans son gai carnaval,  
Pour sceptre n'ayant plus qu'une marotte folle,  
Et troublant par ses chants et son rire argentin  
Les échos indignés du Saint-Marc byzantin.

## XV

Hélas ! non, c'est Venise esclave et léthargique,  
Expiant sa folie et sa gloire et nos torts,  
Veuve du Bucentaure et de l'Adriatique,  
Qui voit l'herbe pousser dans ses cours et ses ports,  
Et qui, se réveillant dans un jour héroïque,  
Dut retomber au joug du maître plein d'orgueil  
Qui braquait des canons sur ses palais en deuil !

## XVI

Grâce à Dieu ! maintenant Venise est délivrée.  
Comme ses cités sœurs, rendue à ses enfants,  
Elle voit palpiter sur sa tête enivrée  
Le drapeau tricolore et ses plis triomphants  
Aux trois mâts de Saint-Marc à la base cuivrée,  
Où naguère Candie et Chypre et Négreponç  
Arboraient leurs couleurs dans l'air d'un bleu profond.

## XVII

Ah ! tu la méritais, ta liberté tardive,  
Toi qui tins son drapeau la dernière en ta main  
Et, les yeux sur la mer, où nul sauveur n'arrive,  
Mourante, ne rendis les armes qu'à la faim !  
Lorsque l'on meurt ainsi, c'est un droit qu'on revive :  
La Pologne est ta sœur, ô vaillante cité !  
Quand verrai-je son peuple aussi ressuscité ?

## XVIII

Pauvre Venise ! as-tu toujours tes Bigolantes  
Qui viennent puiser l'eau dans la cour du palais,  
Qui trottinent pieds nus sur les dalles brûlantes,  
Leurs noirs cheveux coiffés du feutre frioulais ?  
Ta place a-t-elle encor ses fleuristes errantes ?  
Saint-Marc voit-il toujours ses pigeons familiers  
Sur ses portails noircis se poser par milliers ?

## XIX

Moi qui t'ai vue esclave amère et frémissante,  
Me sera-t-il donné de te revoir encor ?  
O Venise adorée ! ô rêve ! ô chère absente !  
On dit que tu ne peux reprendre ton essor,  
Et que faible toujours, pâle et convalescente,  
Malgré tes fers brisés, ce passé de malheur  
Te laisse encore au front sa mortelle pâleur...

## XX

Il se peut. Mais l'air libre a des vertus secrètes,  
Et l'on ne guérit pas en un jour d'un long mal.  
Quand même, désertant les lagunes muettes,  
Les flottes oublieraient les quais du Grand-Canal,  
Tu resteras toujours la ville des poètes,  
Des peintres, des rêveurs, le séjour des heureux,  
Et l'asile enchanté surtout des amoureux.

## XXI

Car un charme caché, plein de langueurs subtiles,  
Plane sur toi. Nul bruit de chevaux ni de chars.  
Un beau ciel, cette mer intime avec ses îles,  
Ces dômes, ces palais, ces chefs-d'œuvre des arts,  
Tout vous parle désirs et voluptés tranquilles ;  
On revoit Jessica, Desdémone en rêvant ;  
Et l'air chargé d'amour verse un philtre énervant.

## XXII

Oh ! croyez-moi, n'allez jamais seul à Venise !  
Partez deux, couple aimant et béni par le ciel !  
Sur vos nuits du Lido que l'astre qui reluit  
S'appelle de ce nom si doux : lune de miel ;  
Soyez sans crainte alors, et que Dieu vous conduise !  
Vous aurez savouré, ne fût-ce qu'un seul jour,  
Ce qu'on nomme ici-bas le bonheur et l'amour.

## XXIII

Et Marcel a subi cette douce magie.  
Depuis un an (un siècle !) il voyage, il vit seul ;  
L'amour a fait silence en son âme élargie.  
Mais son cœur vit toujours : il dort sous son linceul.  
C'est un repos trompeur, c'est une léthargie.  
Il sent bien qu'au premier rayon, au moindre éclair,  
La flamme mal éteinte éclatera dans l'air.

## XXIV

Ce soir-là, par malheur, la brise était plus molle,  
Le flot plus caressant, le ciel plus embrasé.  
Expirant par bouffée au gré de l'air qui vole,  
Un concert s'élevait d'un bateau pavoisé;  
Et, comme c'est l'usage ici, chaque gondole  
Tourna de ce côté sa proue à l'unisson,  
Pour suivre sur les eaux l'harmonieux sillon.

## XXV

Marcel suivit aussi. Son gondolier alerte  
S'était mis sur les rangs dès le premier accord.  
Le hasard, qui sans doute avait juré sa perte,  
Dans la confusion le plaça bord à bord  
Auprès d'une gondole à demi découverte...  
Ah ! comment peindre aux yeux ce qu'il y contempla ?  
L'idéal tant cherché sur la terre était là !

## XXVI

C'était la beauté noble et calme d'une femme  
Dans toute la splendeur de son jeune printemps.  
Tous ses traits révélaient la grandeur de son âme ;  
Elle avait rejeté ses longs cheveux flottants ;  
Ses yeux d'un bleu profond, pleins d'une étrange flamme,  
Étaient levés au ciel ; et jamais plus beaux yeux,  
Plus purs et plus brûlants, ne sondèrent les cieux.

## XXVII

Elle avait la blancheur transparente et nacrée  
Des marbres que le temps n'a pas jaunés encor,  
Ce teint presque idéal des vierges que l'art crée.  
Un voile noir couvrait ses cheveux d'un blond d'or;  
Et, comme si la mort l'avait déjà sacrée,  
Une robe de crêpe exaltant sa pâleur  
Semblait l'envelopper de deuil et de douleur.

## XXVIII

Auprès d'elle, un jeune homme au front mélancolique  
La regarde en rêvant, et la main dans sa main.  
Elle, comme perdue aux sons de la musique,  
Semble vers l'infini s'être mise en chemin.  
Soudain des pleurs noyant son regard extatique,  
Un instant arrêtés aux longs cils de ses yeux,  
Coulent en deux ruisseaux purs et silencieux.

## XXIX

« Qu'avez-vous ? dit alors d'une voix attendrie  
Son jeune compagnon au triste et doux maintien.  
Pourquoi ces pleurs muets, ô mon Isa chérie ? »  
Elle baissa la tête et ne répondit rien.  
« Isa, reprenait-il, Isa, je vous en prie,  
Laissez ce souvenir ; n'y pensez pas toujours ! »  
Mais le flot des longs pleurs continuait son cours.



## XXX

Qu'elle était belle ainsi d'innocence et de grâce !  
Elle avait oublié la terre et ses vains soins ;  
Son âme voyait Dieu sans doute face à face,  
Et les anges du ciel étaient ses seuls témoins.  
Que lui fait cette foule accourant sur sa trace ?  
Elle l'ignore, et va devant elle, sans voir  
Tous ces yeux qui de loin baisent son voile noir.

## XXXI

Un mouvement se fit dans la foule flottante,  
Au moment de franchir l'arche du Rialto.  
La gondole du couple, un instant hésitante,  
Se détacha des rangs et disparut bientôt.  
De cette image en deuil l'âme encor palpitante,  
Marcel voulut la suivre ; un embarras survint.  
Il eut beau la chercher partout, ce fut en vain.

## XXXII

Il ne put retrouver la vision étrange.  
Grand Dieu ! se pourrait-il qu'il ne la revît pas ?  
Cette douleur humaine et cette beauté d'ange,  
Où rencontrera-t-il leur égale ici-bas ?  
Non, la terre à deux fois n'offre pas ce mélange  
De douceur, de fierté, de grâce et de candeur,  
Et sur un autre front ne mit tant de grandeur !

## XXXIII

Quelle est-elle ? Et d'où vient ce jeune homme auprès d'elle ?  
Est-ce un maître, un époux, un frère, un fiancé ?  
Un frère ? oui ! sa tendresse était bien fraternelle.  
Et d'ailleurs son front garde un reflet effacé  
Des nobles traits d'Isa ; sa beauté la rappelle.  
C'est son frère à coup sûr ! Marcel respire enfin ;  
Puis le doute reprend : si c'était son cousin ?

## XXXIV

Mais pourquoi pleure-t-elle ainsi ? quelle souffrance  
A pu flétrir si tôt cette âme dans sa fleur ?  
Son cœur est-il brisé pour jamais ? L'espérance  
Ne viendra-t-elle pas visiter sa douleur  
Et lui faire entrevoir, avec la délivrance,  
Un coin de ciel riant et, qui sait ? le retour  
A la paix, au bonheur, et peut-être à l'amour ?

## XXXV

Et puis, ce souvenir où sa douleur s'obstine,  
Est-ce un mal sans remède, un désespoir sans fond ?  
Est-ce un regret léger de son âme enfantine,  
Ou la mort d'une mère, un deuil amer, profond ?  
Ah ! ces pleurs qui tombaient sur sa main blanche et fine,  
Comme il aurait voulu les boire d'un baiser !  
Et cette douleur-là, qui pourra l'apaiser ?

## XXXVI

« Heureux ! se disait-il tout bas dans sa chimère,  
Heureux, cent fois heureux l'homme élu par le sort,  
Qui pourra l'arracher à sa pensée amère  
Et dépouiller son front de ces voiles de mort  
Pour y poser, au lieu de cette ombre éphémère,  
La fleur, la douce fleur, si rare sous le ciel,  
Du bonheur partagé, de l'amour mutuel ! »

## XXXVII

Voilà ce que Marcel roule dans sa pensée,  
Il aime, et pour jamais cette fois ; il le sent.  
Sa vie est par ces pleurs toute bouleversée.  
Pauvre navire atteint par un roulis puissant,  
Sa voile flotte au loin en lambeaux dispersée ;  
Le gouvernail échappe à son dernier effort ;  
Et le vent le rejette à la mer loin du port.

## XXXVIII

Ah ! les pleurs ! éternelle amorce de notre âme !  
Appât mystérieux où se prend la pitié,  
Faiblesse irrésistible où triomphe la femme,  
Sympathie où l'amour est déjà de moitié,  
Source amère qu'un mot peut transformer en flamme,  
Ah ! les pleurs ! qui de nous a jamais pu les voir  
Sans ressentir leur charme et subir leur pouvoir !

## XXXIX

Confus, désespéré de voir qu'une minute  
Emporte le labeur d'une année en son vol,  
Il appelle au secours, résiste, crie et lutte ;  
Sous les serres de l'aigle il se cramponne au sol.  
Il veut tenter du moins de retarder sa chute ;  
Dans un dernier effort, il croit se ressaisir,  
Et se sent un moment le vainqueur du désir.

## XL

Ce ne fut qu'un éclair ; mais sous ce jour rapide  
Il vit se dessiner sa vie en traits de feu.  
Il se dit : « Profitons de cet instant lucide ;  
Il faut vaincre ou mourir ; car ma vie est en jeu ;  
Je le sens, et c'est bien mon sort qui se décide.  
Un seul moyen de vaincre est encor sous ma main :  
C'est la fuite... Eh bien, soit ! je partirai demain. »

## XLI

A demain ! mot fatal, père de la défaite,  
Labarum des vaincus, maris ou généraux,  
Clairon des indécis qui sonne la retraite,  
Combien as-tu perdu de femmes, de héros !  
On veut gagner du temps et, dans la même traite,  
C'est le temps qui nous gagne et détruit sans recours  
Nos rêves, nos projets, engloutis dans son cours.

## XLII

Sur ce beau dessein-là, Marcel revint au gîte.  
Il était tard. La nuit porte conseil, dit-on ;  
Son ombre endort le cœur que le grand jour agite.  
J'y consens ; mais souvent le conseil n'est pas bon,  
Ce qu'on veut faire, il faut le faire bien et vite,  
Si l'on y tient. Marcel l'apprit à ses dépens.  
— Quoi ! resta-t-il ? — Laissons la réponse en suspens.

---

## CHANT SIXIÈME

## LE LIDO

## I

QU'EST-CE donc que le cœur de l'homme ? quelle argile  
Dieu prit-il dans ses mains, à l'heure qu'il nous fit ?  
Tantôt gouffre sans fond, tantôt vase fragile,  
Rien ne peut le combler, et puis un mot suffit.  
De crime et de vertu mystérieux asile,  
Source des pleurs amers et du rire moqueur,  
Contraste, énigme, sphinx, qu'est-ce donc que le cœur ?

## II

Comme on l'a deviné, Marcel revit l'aurore  
A Venise ; il revit le soleil s'y coucher.  
Le lendemain matin l'y retrouvait encore.  
Ainsi de jour en jour ! Il ne peut s'arracher  
De ces beaux lieux où vit la femme qu'il adore.  
Il la cherche partout ; il l'épie ; il l'attend ;  
Il se dit : « La revoir, à tout prix, un instant ! »

## III

A tout prix ! quelquefois ce mot est un blasphème,  
Ou façon de parler pour orner le discours.  
Mais ici ce n'est rien que la vérité même.  
Oui, certe, il eût donné la moitié de ses jours  
Pour pouvoir passer l'autre avec celle qu'il aime.  
Tout arrive ici-bas. Qui sait ? Peut-être Dieu  
Pour éprouver Marcel exaucera son vœu.

## IV

En attendant, son cœur est un champ de bataille,  
Et le combat se livre autour de cet espoir.  
Une même pensée est là qui le tenaille  
Et lui brûle le sang : la revoir ! la revoir !  
Mais de tous ses efforts le sort jaloux se raille :  
Il a beau parcourir théâtre, église, bal,  
Lido, jardin public, Giudecca, Grand-Canal,

## V

C'est en vain ! nulle part la vision céleste  
N'apparaît ; elle est sourde à ses vœux persistants.  
Au bout d'un mois enfin nul espoir ne lui reste ;  
Sans doute elle a quitté Venise, et dès longtemps.  
Que faire ? Pour sortir de l'impasse funeste  
Où chacun de ses jours s'est en vain englouti,  
Pour ressaisir son âme, il faut prendre un parti.

## VI

Il le prit au Lido. Cette plage isolée,  
Cette digue de sable assise entre deux mers,  
D'où Venise apparaît dans sa beauté voilée,  
Plaisait à la langueur de ses regrets amers.  
Puis, de quels souvenirs n'est-elle pas peuplée !  
Car c'est là que jadis votre pied s'appuya,  
Goethe, Byron, Musset, Lamartine, Lélia !

## VII

Le soleil se couchait ; sa lumière indécise  
Couvrait d'un réseau d'or les lagunes, la mer  
Et la ville. On était en hiver ; mais Venise,  
Sans arbre ni gazon, ne reconnaît l'hiver  
Qu'aux jours plus brefs, un peu rafraîchis par la bise ;  
Et ses nuits ont encor l'éclat de la beauté  
Que nos climats du Nord ont à peine en été.

## VIII

Il s'assit sur la plage où meurt l'Adriatique ;  
Et là, les yeux fixés sur l'horizon fuyant  
Dont les voiles cachaient les Cyclades, l'Attique,  
Le Bosphore, Stamboul, et tout cet Orient  
Dont il avait foulé la poussière héroïque,  
Au murmure alterné de la brise et des flots,  
Il épancha son âme et sa peine en ces mots :



## IX

« Eh bien ! oui, j'essaierais en vain de m'en défendre,  
J'ai peine à m'éveiller de ce rêve d'amour.  
La nature m'a fait d'une argile trop tendre.  
Mais, puisque tôt ou tard il faut être homme un jour,  
A quoi bon résister, et que me sert d'attendre ?  
L'heure de la sagesse à la fin a sonné.  
Arrachons de mon sein le dard empoisonné !

## X

« C'en est fait ; il est temps de retirer ma lèvre  
De cette coupe ardente où la volupté rit ;  
Il est temps que mon front brûle d'une autre fièvre  
Et qu'un plus vaste objet remplisse mon esprit.  
Avant d'être sevré par le temps, je me sèvre ;  
Et, concentrant mon âme en un noble désir,  
Par un suprême effort je veux me ressaisir.

## XI

« Adieu donc, adieu donc, amour ! âme de l'âme,  
Toi par qui j'ai vécu, toi par qui je mourrai !  
Étincelle échappée à la céleste flamme,  
Qui brilles un instant dans le cœur déchiré,  
Et mets une auréole au front de chaque femme,  
Amour ! tourment sacré, plein d'ivresse et d'ennui,  
Je t'arrache en pleurant de mon cœur aujourd'hui.

## XII

« C'est l'heure. Il n'est que temps : la jeunesse te quitte,  
Et la grâce avec elle, et le charme et l'attrait.  
Penche-toi sur ces eaux dont le miroir t'invite !  
Sauf ta mère, ô Marcel ! qui te reconnaîtrait ?  
Où donc est ta beauté ? Comme elle a passé vite !  
Un enfant dans ses jeux trouble l'eau d'un bassin ;  
L'eau s'apaise, et reflète un vieillard dans son sein.

## XIII

« Adieu ! Tu n'iras plus au penchant des collines,  
Tout rayonnant d'ivresse et les cheveux au vent,  
A cet âge où, frappant les buissons d'églantines,  
L'enfant cherche les nids des fauvettes couvant ;  
Tu n'iras plus fouiller les bois et les ravines,  
Et les nuages blancs de l'horizon doré,  
Pour y voir apparaître un fantôme adoré !

## XIV

« Et quand il est enfin descendu dans ta vie,  
Qu'une femme a comblé tes vœux d'adolescent,  
Qui te rendra jamais l'ardeur inassouvie,  
Les transports, et l'amour sans cesse renaissant  
Dont cette heure enivra ta jeune âme ravie,  
Ce frais enchantement de l'âme vierge encor  
Qui jouit en tremblant de son premier essor ?

## XV

« Adieu, jour de folie et d'ivresse, où sans voiles  
Le bonheur tant rêvé se montrait en tout lieu ;  
Où, dans l'illusion voguant à pleines voiles,  
L'adolescent aimé se sent devenir dieu,  
Croit qu'il peut allumer son cigare aux étoiles  
Ou décrocher la lune, un soir de carnaval,  
Pour la mettre en cocarde à son chapeau de bal !

## XVI

« Adieu, doux souvenirs d'amour que la mémoire  
Cache comme un trésor au fond de son écrin,  
Des pauvres cœurs mortels triste et charmante histoire  
Que l'on rouvre en pleurant à l'heure du chagrin,  
Seuls feuillets déchirés d'un vieux livre illusoire  
Qu'on voudrait emporter avec soi dans le ciel ;  
Il faut leur faire aussi tes adieux, ô Marcel !

## XVII

« Tu ne connaîtras plus cet étrange mystère  
Par qui l'on se dédouble et l'on vit dans autrui ;  
Cette félicité de l'âme solitaire  
Qui se sent d'une autre âme et la force et l'appui :  
Nœud divin qui confond le ciel avec la terre,  
Où la chair et les sens, enfin ce qui périt  
S'exalte, prend une âme et devient pur esprit.

## XVIII

« Tu ne connaîtras plus ces charmantes folies  
Que la passion pure inspire aux amoureux :  
De bonheurs inconnus ces minutes remplies,  
De mille riens secrets l'enfantillage heureux,  
La fièvre de l'attente et ses mélancolies,  
L'ivresse du revoir, l'absence et ses tourments,  
Cet orage éternel du cœur des vrais amants.

## XIX

« Tu n'iras plus le jour au milieu de la foule,  
Le long des quais brûlants vainement épiés,  
Sur le pavé banal que tout le monde foule  
Rechercher pas à pas la trace de ses pieds,  
Et sous les marronniers où le ramier roucoule  
T'asseoir seul à la place où tu la vis s'asseoir,  
Et, plein d'elle, aimer l'arbre et baiser le tronc noir.

## XX

« Tu n'iras plus le soir, à l'heure où tout s'apaise  
(Excepté le désir dans le cœur refoulé),  
Pour contenter ce cœur et faire qu'il se taise,  
Furtif, rasant les murs, d'un coin d'ombre isolé,  
Voir s'allumer sa lampe et, dans un doux malaise,  
Plein de trouble et d'espoir, attendre tout tremblant  
Que son ombre ait passé devant le rideau blanc.

## XXI

« Tu n'iras plus t'asseoir au bord de la fontaine,  
Sous les platanes blancs aux rameaux dépouillés,  
Voir l'amour se lever comme une aube incertaine  
Dans son sein qui palpite et ses grands yeux mouillés,  
Et cette beauté fière autrefois si hautaine,  
T'acceptant pour son guide au milieu du chemin,  
Se courber lentement pour te baiser la main.

## XXII

« Tu n'iras plus au Louvre et sous ses frais portiques,  
Nécropole où revit tout un peuple de dieux,  
Lui montrer ce vieux monde et ses beautés antiques,  
Et près d'elle, charmé, demander à tes yeux  
Si la Vénus de marbre aux formes héroïques,  
Dans sa nudité chaste et dans sa majesté,  
Vaut la Vénus vivante assise à ton côté.

## XXIII

« Tu n'iras plus au parc plein d'ombre et de lumière  
Admirer les enfants, les fleurs et les oiseaux.  
Tu n'iras plus, fuyant la foule et la poussière,  
Avec elle causer et rire sur les eaux,  
Ou bien, faisant tous deux l'école buissonnière,  
Tristes ou gais, riant tout haut, causant tout bas,  
Errer sous le vieux cèdre en retenant vos pas.

## XXIV

« Tu n'iras plus l'attendre à la place inconnue  
Où les marronniers verts cachent le petit banc.  
La foule descendait et montait l'avenue ;  
Le jet d'eau du bassin chantait en retombant ;  
Mais quel tumulte en toi lorsque, l'heure venue,  
Tu la voyais enfin de l'ombre de ton coin  
T'accourir souriante et te cherchant au loin.

## XXV

« Tu n'iras plus rêver au piano tout près d'elle,  
Quand, ses doigts évoquant Beethoven et Mozart,  
Vos âmes se berçaient, couple heureux et fidèle,  
Comme deux alcyons, sur l'océan de l'art.  
Sous le rayon divin qui la rendait plus belle,  
Comme l'heure passait rapide et, tour à tour,  
T'enivrait de beauté, de génie et d'amour !

## XXVI

« Tu n'iras plus au bord de la verte clairière,  
Sous les frais châtaigniers, avec elle t'asseoir,  
Et voir à l'horizon inondé de lumière  
Paris étinceler dans la brume du soir,  
Et, sentant dans sa main son âme tout entière,  
A deux pas de la foule au million de sa voix,  
Respirer son amour dans la fraîcheur des bois !

## XXVII

« Hélas ! à quels retours ce long adieu m'entraîne !  
En voyant à mes pieds tous ces anneaux brisés,  
Je sens combien mon cœur tenait à cette chaîne,  
Et combien mes regrets sont mal cicatrisés.  
Quoi ! cette vie à deux, si charmante et si pleine,  
Il faut y renoncer, apprendre à vivre seul !  
Est-ce possible ? Non ! Autant le froid linceul.

## XXVIII

« Quoi ! plus de longs regards, de douces causeries !  
Et ce mol abandon où l'on vit sans effort,  
En abdiquant son cœur entre des mains chéries !  
Plus de jeux où le faible est toujours le plus fort,  
Plus d'attendrissements, plus de taquineries,  
Et ce silence heureux où l'ange des amours  
Vous inonde le cœur d'ineffables discours !

## XXIX

« Plus de revoirs heureux après la triste absence !  
Les tilleuls du Pâquis et le bonheur caché,  
Et ces jours où l'amour montre mieux sa puissance  
Quand on voit sous le mal ce front si cher penché,  
Et les douces langueurs de la convalescence,  
Tissu de souvenirs tendres et douloureux  
Qui plus que le bonheur unit les cœurs entre eux !

## XXX

« Quoi donc ! mai reviendra sur la terre embaumée ;  
Les roses, les lilas reflleuriront toujours ;  
Le chèvrefeuille aussi, fleur de la bien-aimée,  
Servira de langage aux nouvelles amours !  
Et seul, astre déchu de la voûte enflammée,  
Dans le vide et la nuit, loin de ce que j'aimais,  
J'attendrai que la mort m'éteigne pour jamais !

## XXXI

« Il le faut, c'est la loi. Mais, grand Dieu ! qu'elle est dure !  
Acceptons-la. Sachons abdiquer sans retour.  
Subissons sans gémir l'arrêt de la nature.  
Le grand renoncement, c'est celui de l'amour.  
Faisons-le simplement, sans honte et sans murmure ;  
C'est le seul sacrifice ; il vaut bien un effort.  
Tout deviendra facile après, — même la mort.

## XXXII

« Oui, mais, en attendant, que faire ? Il me faut vivre,  
Ou du moins l'essayer. Que vais-je devenir ?  
C'est bien ; j'ai renversé la coupe qui m'enivre.  
Mais comment étancher ma soif à l'avenir ?  
Qui pourra me montrer le chemin qu'il faut suivre ?  
Quel sera l'aliment de cette âme de feu  
A qui le monde entier semblait déjà si peu ?



## XXXIII

« Que faire pour combler ce vide qui dévore,  
Pour peupler de mes jours le stérile désert ?  
— Eh bien, aime toujours, aime plus, aime encore ?  
Laisse la femme ! prends un idéal qu'on sert,  
Un drapeau que l'on suit, un culte qu'on adore.  
L'amour par l'amour seul peut se voir éclipsé ;  
*Nemo contra Deum nisi Deus ipse !*

## XXXIV

« Que de choses encore où rattacher ta vie !  
La gloire, l'amitié, ta mère en premier lieu ;  
Puis ces mille liens qu'on nomme la patrie,  
Et cette humanité qui cherche encor son Dieu,  
Et la science et l'art, ces ailes du génie,  
Et la nature, énigme insondable au regard,  
Que la science épelle et que devine l'art.

## XXXV

« Oh ! oui, se dévouer ! suivre un sillon de flamme !  
Répandre le bon grain comme un semeur penché !  
Se donner en entier, tendre toute son âme  
Comme un arc, et lancer sa flèche au but caché !  
C'est vivre encor d'amour. L'idée est une femme.  
Immortelle et voilée, elle invite aux sommets ;  
Et celle-là ne trompe et ne lasse jamais ! »

## XXXVI

Marcel se tut. Déjà le jour baissait ; la lune,  
Pâle et comme à regret, se levait dans les airs ;  
La brise fraîchissait. Il remonta la dune.  
A travers les jardins incultes et déserts,  
Il vint s'asseoir au bord que baigne la lagune,  
D'où Venise apparaît comme un rêve sur l'eau ;  
Et son œil fut frappé d'un magique tableau.

## XXXVII

A l'Occident, le ciel teinté d'un reflet rose  
Du soleil disparu gardait la trace encor.  
Sur la terre et dans l'air transparent, chaque chose  
Flottait dans le réseau d'une poussière d'or ;  
Tout était calme, pur, limpide et grandiose ;  
Un de ces doux moments où l'âme en liberté  
Respire le bonheur dans la seule beauté.

## XXXVIII

La lagune immobile, où rien ne se reflète,  
De sa mate blancheur étalait le miroir.  
Derrière elle, Venise avec la silhouette  
De ses îles, plus loin, se détachait en noir.  
Et tout au fond, dressant leur majesté muette,  
Les glaciers du Tyrol en nuages d'azur  
Dessinaient leur profil sur le ciel rose et pur :

## XXXIX

La beauté dans le calme, et la grandeur sereine !  
Le charme triomphant sans trouble et sans efforts !  
La majesté changée en douceur souveraine !  
La grâce souriante et tranquille des forts !  
L'infini s'entr'ouvrant à la pauvre âme humaine !  
L'air, la terre et le ciel, sous le regard de Dieu,  
S'unissant un moment dans un baiser de feu !

## XL

Quand il se détourna de ce tableau magique  
Pour revoir l'horizon qu'il venait de quitter,  
Un autre enchantement le prit : l'Adriatique  
Sous un souffle inconnu paraissait s'agiter.  
La nuit gagnait ; la lune au front mélancolique  
Montait sereine et blanche au bas du ciel changeant,  
En creusant sur la mer un long sillon d'argent.

## XLI

Ici, déjà la nuit ; là-bas, le jour encore !  
La lune et le soleil, se disputant le ciel  
Qui de leurs deux clartés blanchit ou se colore,  
Comme l'on voit souvent au fond d'un cœur morte  
Deux amours, l'un pâli, l'autre qui vient d'éclorre,  
Dans un doux crépuscule où le doute est permis,  
Mélent pour un instant leurs feux encore amis !

## XLII

O nature ! spectacle étrange et grandiose,  
Drame incessant, toujours nouveau, toujours divers,  
Que Dieu dans l'infini se joue et se compose,  
Nous t'admirons un jour d'un coin de l'univers ;  
Mais, avant de savoir pourquoi fleurit la rose,  
Pourquoi la brise vole et l'étoile reluit,  
L'homme foudroyé tombe et rentre dans la nuit.

## XLIII

Marcel en était là de sa philosophie,  
Quand un jeune homme vint auprès de lui s'asseoir,  
Et tous deux, contemplant de loin cette féerie,  
Sans se dire un seul mot, et même sans se voir,  
Poursuivant à l'écart leur douce rêverie,  
Savourèrent sans bruit et de l'âme et des yeux  
L'ineffable beauté du tableau radieux.

## XLIV

Tout à coup ils ont vu de la lagune grise  
Apparaître et grandir au loin comme un point noir.  
C'est bien une gondole, et qui vient de Venise ;  
Elle approche, et bientôt, dans les ombres du soir,  
On distingue à la proue, où le flot mat se brise,  
Une femme agitant dans l'air un voile blanc  
Et pressant le rameur qui lui semble trop lent.

## XLV

O Marcel! ô Marcel! pourquoi donc cette vue  
Soulève-t-elle en toi ce trouble et ces transports?  
Pourquoi trembler, pâlir? L'as-tu donc reconnue?  
L'âme aurait-elle aussi ses sens comme le corps?  
Cette félicité que tu croyais perdue,  
Ce trésor entrevu d'amour et de désir,  
Qui t'a dit que tu vas enfin le ressaisir?

## XLVI

De la barque à la dune un long cri part et vole :  
« Wladek! » Près de Marcel un autre a répondu :  
« Me voici! Qu'est-ce donc, ô ma sœur? » La gondole  
Touche enfin à la rive, et Marcel éperdu  
Dans les ombres du soir reconnaît son idole,  
L'être charmant qu'il a tant aimé, tant cherché,  
Qu'il croyait de son cœur à jamais arraché.

## XLVII

Oui, c'est elle! plus noble encore et bien plus belle.  
La passion transforme et sa voix et son port.  
Comme une valkyrie, elle évoque, elle appelle.  
Sous l'aiguillon de feu d'un sublime transport,  
Superbe, impétueuse, oui, c'est Isa, c'est elle!  
Et puis libre, ô Marcel! libre! quelle douceur!  
Ce jeune homme à l'instant n'a-t-il pas dit : « Ma sœur? »

## XLVIII

Wladek se lève, étend la main, et sur la grève  
Sa sœur tombe à demi pâmée entre ses bras.  
Puis bientôt, d'une voix entrecoupée et brève,  
Elle dit : « Sais-tu bien ce que l'on fait là-bas ?  
De son tombeau sanglant la Pologne se lève.  
Partons ! allons mourir ! » Et, s'étreignant plus fort,  
Tous deux dans un sanglot confondent leur transport.

## XLIX

O vanité de l'homme ! éternelle faiblesse !  
L'air où Marcel avait jeté tous ces grands mots,  
Ces adieux à l'amour, ces projets de sagesse,  
N'avait pas eu le temps de les redire aux flots ;  
Sa voix vibrait encor de sa propre détresse,  
Que lui-même, oubliant ses vœux, son repentir,  
Ne songeait qu'aux moyens de les mieux démentir !

## L

Il sentit que cette heure était l'instant suprême.  
Il crut que le destin lui parlait haut et clair ;  
Aux larmes, à la voix de la femme qu'il aime,  
Il vit son avenir passer dans un éclair.  
La liberté, l'amour, qui sait ? la gloire même,  
Lui sourirent de loin sous un ciel hasardeux...  
Il ne balançait plus ; alors s'approchant d'eux :

## LI

« Pardon ! vous m'apprenez une grande nouvelle.  
Pour la Pologne aussi, moi, j'aimerais mourir.  
Je suis Français. La France a des torts envers elle ;  
Je veux les expier : laissez-moi vous offrir  
Ma jeunesse, mon sang, ma fortune et mon zèle.  
Voulez-vous accepter ? » On lui tendit la main ;  
Et, dès l'aube, ils partaient tous trois le lendemain.

---

## CHANT SEPTIÈME

## LA POLOGNE

## I

C'EST l'hiver, un hiver du Nord, et son cortège  
De givre, de brouillard, de glace et de frimas.  
Au loin la plaine dort sous son manteau de neige.  
L'œil cherche en vain la route et la trace des pas.  
Seul, le fleuve engourdi que le brouillard assiège,  
Comme un serpent glacé qui ne peut se mouvoir,  
Entre ses bords blanchis se traîne lent et noir.

## II

C'est la forêt; l'antique et sombre solitude,  
Où les Lithuaniens jadis chassaient l'urochs.  
Partout du noir sapin l'éternelle attitude;  
Dans la clairière, au pied d'un bouleau, près des rocs,  
Quelques tentes d'écorce, à l'aspect triste et rude;  
Nul bruit; sur la lisière, immobile en son coin,  
La sentinelle veille en regardant au loin.



## III

C'est la guerre. Oh ! la guerre ! œuvre horrible, mélange  
De tout ce que le cœur a de bas et de grand ;  
Crime affreux, lorsque c'est la force qui se venge,  
Jeu de prince ou calcul d'avidité conquérant ;  
Mais spectacle sublime, et bien digne d'un ange,  
Lorsque, de l'étranger répudiant la loi,  
C'est un peuple qui meurt pour son sol et sa foi !

## IV

O Pologne ! tes fils de tout rang, de tout âge,  
Se sont levés encor pour te reconquérir.  
« Sers ou meurs ! » leur a dit le czar. A cet outrage  
Ils ont tous répondu : « Nous préférons mourir ! »  
L'hiver, l'exil, la faim, rien n'abat leur courage.  
Ils savent cependant l'implacable avenir...  
Dieu du ciel ! qu'as-tu fait ? Que vont-ils devenir ?

## V

Ils se sont dit : « Fuyons vers les forêts prochaines,  
Faisons rougir l'Europe et lassons nos bourreaux ;  
Plus d'une hache s'est brisée au cœur des chênes,  
Plus d'un captif usa le fer de ses barreaux.  
Ainsi que nos aïeux, armons-nous de nos chaînes.  
Mourons ! mais que ce soit du moins en étouffant  
Entre nos bras meurtris l'ennemi triomphant. »

## VI

Et c'est ainsi qu'ils sont partis, sans pain, sans armes,  
L'hiver, la nuit, glissant aux mains de l'oppresseur,  
Sans essuyer leur joue humide encor des larmes  
D'un père, d'un aïeul, d'un frère, d'une sœur,  
D'une mère ! O Dieu bon ! tant de pleurs, tant d'alarmes,  
Sous vos yeux, n'est-ce pas ? font un trésor divin ;  
Et ces pauvres martyrs n'ont pas souffert en vain ?

## VII

L'hiver, au fond des bois, leur misère est bien grande,  
Certes, mais du pays le cœur bat avec eux.  
Riche ou pauvre, chacun leur prodigue en offrande  
De la poudre et du pain : un souffle belliqueux  
Passe dans l'air sans bruit ; chaque bois a sa bande ;  
L'Europe au loin tressaille ; on accourt de partout ;  
Et la Pologne encore une fois est debout.

## VIII

Où prends-tu donc ta force, immortelle blessée !  
Et l'invincible espoir sans cesse renaissant ?  
Ta dernière blessure est à peine pansée  
Que tu couvres le sol de nouveaux flots de sang.  
Ta délivrance, hélas ! tant de fois commencée,  
Doit-elle donc toujours avorter dans les pleurs ?  
Quand Dieu te paiera-t-il le prix de tes douleurs ?

## IX

Seigneur, il en est temps, réveille-toi ! Le monde  
Marche comme un enfant à qui manque un soutien.  
Il glisse, il va rouler dans une ornière immonde.  
Pour lui la force est tout et la justice rien.  
Réveille-toi, Seigneur, et que ta foudre gronde !  
Qu'aux sinistres éclats de malheurs mérités  
Chaque peuple revienne aux grandes vérités !

## X

Marcel, Isa, Wladek se sont tenu parole.  
De la Pologne ensemble ils ont pris le chemin.  
L'amitié, cette sœur céleste qui console,  
L'horreur du mal, l'honneur, le dévouement divin  
Ont réuni ces cœurs que l'héroïsme affole.  
Bien armés, bien montés, ils ont enfin tous trois  
Rejoint les insurgés campés dans les grands bois.

## XI

Comme on les a fêtés ! et quelle bienvenue !  
Chacun leur prend la main et s'empresse autour d'eux ;  
Chacun met tout son cœur dans sa joie ingénue,  
On veut les faire asseoir auprès des larges feux ;  
On admire leurs traits, leurs armes, leur tenue ;  
On apporte à leurs pieds du vin, des aliments ;  
Quelques-uns prennent soin de leurs chevaux fumants.

## XII

Et puis les questions : « La France ? que fait-elle ?  
Quand verra-t-on enfin les rouges pantalons ?  
De leurs derniers succès sait-on bien la nouvelle ?  
Comme le Moscovite a tourné les talons !  
Est-il vrai que le czar soit mort, et qu'on rappelle  
Les troupes en Russie ? » Et cent autres propos,  
Se succédant toujours, se croisent sans repos.

## XIII

Marcel et ses amis contemplent en silence  
Le tableau curieux qui frappe leurs regards :  
Une clairière au sein de la forêt immense ;  
La neige pour tapis ; partout des feux épars ;  
Des groupes hérissés par la faux et la lance ;  
Ici, le bataillon des chasseurs du pays ;  
Plus loin, les cavaliers sur le bord des taillis.

## XIV

Le chef, un vieux soldat, s'approche et les invite  
Dans sa tente d'écorce à son repas du soir.  
(Tente et repas, tous deux, dignes d'un cénobite.)  
On partage en riant un morceau de pain noir ;  
On s'examine, on cause, et le temps passe vite.  
L'ombre des noirs sapins s'allonge, le jour fuit ;  
On allume un flambeau résineux ; c'est la nuit.

## XV

Silence ! on fait l'appel. Aussitôt chaque groupe  
Se dénoue ; on s'aligne, on se compte à mi-voix.  
Puis l'aumônier se lève et, bénissant la troupe,  
D'un tertre, comme au temps des martyrs d'autrefois,  
Les yeux levés au ciel où son front se découpe,  
D'une voix attentive à l'accent ferme et doux,  
Dit ainsi la prière aux soldats à genoux :

« Toi qui peux seul nous donner la victoire,  
O Dieu des Piast, ô Dieu des Jagellons !  
A qui jadis nos aïeux rendaient gloire  
Sur des autels d'obus et de canons,  
Et sous un dais de bannières conquises ;  
Nous, qui comme eux à mourir sommes prêts,  
Et te suivrons où que tu nous conduises,  
Nous te prions, nous, du fond des forêts !

« Protège-nous ! notre cause est la tienne ;  
Nous n'avons pas encor démerité.  
Nous combattons pour que ton règne advienne,  
Pour la justice et pour la vérité.  
Rends-nous enfin notre sainte patrie,  
La liberté, l'honneur, les droits de tous !  
Donne ces biens à tout peuple qui prie,  
Qui souffre, lutte et combat comme nous !

---

« Dieu, souviens-toi des morts, de tous nos frères,  
Qui sont couchés dans leur sanglant linceul !  
Que ta justice entr'ouvre leurs suaires !  
Prends pitié d'eux ! Ils n'ont cru qu'en toi seul.  
Jusqu'à la fin ils ont suivi ta voie.  
Ah ! donne-leur cette félicité  
Promise à ceux qui sont morts pleins de joie  
Pour la patrie et pour la liberté ! »

## XVI

Le silence à présent plane sur la clairière.  
Les étoiles du ciel la regardent sans bruit,  
Et les anges sans doute y versent leur prière.  
Autour des feux, chacun s'arrange pour la nuit.  
Qui sait si pour plus d'un ce n'est pas la dernière ?...  
Et c'est ainsi qu'au camp des insurgés admis,  
S'endormirent heureux et las nos trois amis.

## XVII

L'hiver fut long. La guerre et ses fatigues neuves  
Endurcirent leurs corps en retrempant leurs cœurs.  
Dès le premier combat, ils firent bien leurs preuves.  
Luttant toujours, battus souvent, parfois vainqueurs,  
Ils eurent à passer par de rudes épreuves.  
Mais les courses, le froid, la faim, ce dur métier,  
Ont fait à ces cœurs d'or comme un étui d'acier.

## XVIII

Isa même ? oui ! La nuit, dormant sous sa pelisse,  
Le jour, svelte et légère, en dolman de mouton,  
Un sabre à ses côtés, de sa main fine et lisse  
Maniant dextrement un léger mousqueton,  
Isa pour un conscrit n'a pas l'air trop novice ;  
Et la Diane antique aux sandales d'airain  
N'eut jamais dans ses bois plus de grâce et d'entrain.

## XIX

Elle est l'ange du camp. Chacun l'admire et l'aime.  
Elle vole aux blessés comme l'abeille aux fleurs,  
Leur prodiguant ces mots d'une douceur suprême  
Qui de l'âme et du corps guérissent les douleurs.  
De sa noble patrie elle est le pur emblème :  
Guerrière à l'œil terrible et sœur de charité ;  
C'est la femme, en un mot, dans toute sa beauté.

## XX

Et Marcel est heureux ! La voir, la voir sans cesse,  
La servir, lui prêter le secours de son bras,  
La couvrir d'un regard de muette tendresse,  
Épier ses désirs, protéger tous ses pas,  
Être son second frère, et, pour comble d'ivresse,  
Lorsque le camp s'endort sous les grands sapins verts,  
Chaque soir, à ses pieds se coucher en travers !

## XXI

Oui, Marcel est heureux ! son âme se dilate  
Dans l'atmosphère en feu de ces périls sans fin.  
Son cœur gonflé de sève et de bonheur éclate,  
Comme un fruit qu'a mûri l'automne ; il vit enfin.  
Pourvu qu'à ses côtés il dorme ou qu'il combatte,  
C'est assez ! Que lui fait tout le reste ? et ses yeux,  
Près d'elle, sans trembler verraient tomber les cieux.

## XXII

Il aime, et pour jamais. Ce n'est plus cette ivresse  
Qui captive les sens en endormant l'esprit ;  
Ce n'est plus même encor cette pure tendresse,  
Cette chaste amitié qui console et guérit.  
Non ! c'est la vie ardente où tout le cœur se presse,  
Le dévouement sans fin, sans espoir, sans retour ;  
C'est la passion sainte et l'héroïque amour !

## XXIII

Heureux qui l'a connu, fût-ce un jour, sur la terre !  
Il n'aura point passé dans ce bas monde en vain.  
La mort comprise enfin n'est plus qu'un ange austère ;  
Tout se révèle et luit par son côté divin.  
Car c'est l'amour qui tient la clef du grand mystère ;  
Sans lui cet univers n'est qu'un livre fermé.  
Que peut-on bien savoir quand on n'a pas aimé ?



## XXIV

Le printemps vient enfin : sous sa féconde haleine  
Partout la neige fond, s'écoule et disparaît ;  
La charrue aux grands bœufs reparait dans la plaine ;  
Une nouvelle sève anime la forêt.  
Pour les pauvres proscrits la vie a moins de peine ;  
En revoyant les fleurs blanchir les noirs rameaux,  
Il leur semble que Dieu s'attendrit sur leurs maux.

## XXV

« Durez jusqu'au printemps ! » leur avait dit la France,  
La France de l'Empire aux tortueux conseils.  
Ils ont duré, — Dieu sait avec quelle souffrance !  
Ils dureront encor des mois et des soleils,  
Dans la sublime foi de leur folle espérance ;  
Et jusqu'au dernier jour ces nobles cœurs sauront  
Faire honneur à ce mot pour lequel ils mourront !

## XXVI

Le printemps est venu. Mais l'antique devise :  
Dieu trop haut dans le ciel et la France trop loin !  
Par un nouvel espoir trompé se réalise.  
Que voulez-vous ? On tient sa parole... au besoin.  
Le Mexique, l'Annam, Rome et la sainte Église,  
L'Inde, Siam d'abord, — et la Pologne après.  
Puis, ce qui vaudrait mieux, c'est encore un congrès.

## XXVII

Ah! tant de sang versé, d'héroïsme inutile!  
L'holocauste sanglant d'un peuple tout entier!  
Pour qu'un pâle empereur, comme un joueur habile,  
Ait un pion de plus sur son vaste échiquier!  
L'un froidement calcule, et l'autre tue, exile,  
Et ne remettra plus son épée au fourreau.  
Que sera l'un, Seigneur, si l'autre est le bourreau?

## XXVIII

C'est la nuit, et demain ce sera la bataille.  
Chacun fourbit son arme et visite avec soin  
Sa giberne et son sac. Près d'un feu de broussaille,  
Le capitaine lit ses dépêches. Plus loin  
Wladek parle tout bas à Marcel qui tressaille.  
Auprès d'eux, adossée au tronc noir d'un sapin,  
Isa semble perdue en un rêve sans fin.

## XXIX

« S'il m'arrivait malheur, disait Wladek, mon âme  
Plus légère à présent pourra quitter ma sœur.  
Je sais qu'en la fiant à votre honneur sans blâme,  
Je ne puis lui trouver un plus sûr défenseur.  
J'y compte. Maintenant le sommeil nous réclame;  
Bonsoir, frère, scellons ce pacte d'un baiser.  
Je sens que désormais je vais mieux reposer. »

## XXX

Marcel sentit des pleurs courir sous sa paupière,  
Et jusque dans sa voix. Il ne répondit pas ;  
Il mit dans un regard son âme tout entière  
Et l'offrit à Wladek, en lui tendant les bras.  
Ce legs, c'était son vœu, son rêve, sa prière.  
Puis, comme chaque soir, il s'en vint, à pas lent,  
Aux pieds d'Isa qui dort poser son front brûlant.

## XXXI

O bonheur infini ! volupté sans pareille !  
Avoir là sous les yeux, sous la main son trésor !  
A son souffle d'enfant, la nuit, prêter l'oreille ;  
Être à ses pieds, la voir, l'effleurer ! mieux encor,  
Respirer l'air touché par sa lèvre vermeille,  
Ah ! c'est trop de bonheur ! et cet enivrement  
Ne peut être compris que par un cœur d'amant.

## XXXII

Oui, se dire : « Elle est là ! Dans cette chaste pose,  
C'est bien elle qui dort, à deux pas ! Si je veux,  
Je puis baiser le sol où sa tête repose,  
M'enivrer du parfum si doux de ses cheveux,  
Ou bien même effleurer le bout de son doigt rose... »  
Mais l'amour, qui peut seul à l'amour mettre un frein,  
Dresse entre eux le respect comme un grand mur d'airain.

## XXXIII

Le camp dormait déjà. La nuit sombre et muette  
Autour des noirs sapins redouble d'épaisseur.  
Il regarda longtemps le ciel bleu sur sa tête,  
En songeant à la mort, à Wladek, à sa sœur.  
Les étoiles brillaient d'une lueur discrète,  
Et chacune à son tour, au fond du firmament,  
Derrière les sapins, descendait lentement.

## XXXIV

« Étoiles, qui du ciel peuplez les noirs abîmes,  
Disait Marcel, amis aux longs regards si doux,  
Si la mort doit demain nous prendre pour victimes,  
Offrez-nous un asile et réunissez-nous !  
Laissez-moi la revoir dans vos mondes sublimes !  
Je n'ai pas pu l'aimer assez dans ce séjour :  
L'éternité n'est pas de trop pour mon amour. »

## XXXV

Marcel s'endormit tard. Vers l'aube, un rêve étrange  
Le visita : sa mère, en long vêtement noir,  
Et Marion grandie, avec des ailes d'ange,  
L'attendaient toutes deux au seuil du vieux manoir.  
De leurs longs cils baissés des pleurs bordaient la frange ;  
Car toutes deux cherchaient en vain à l'horizon  
Si l'on voyait venir l'enfant de la maison.

## XXXVI

Quand il se réveilla, la lumière était pleine,  
Les oiseaux gazouillaient la diane dans l'air ;  
Et près de lui, debout, Isa calme et sereine,  
Avec un doux sourire et dans l'œil un éclair,  
Armée en guerre, et prête à la lutte prochaine,  
Le regardait dormir et, penchée à demi,  
Disait : « Voici le jour ; réveillez-vous, ami ! »

## XXXVII

Qu'elle était belle ainsi sous la blonde auréole  
De ses fins cheveux d'or que l'air fait voltiger !  
Ce n'est plus l'ombre en deuil errant dans sa gondole,  
Qui pleure son pays sous un ciel étranger.  
La vie a reconquis son geste et sa parole ;  
Son œil luit ; l'air natal et l'ardeur du combat  
Redoublent de son teint le virginal éclat.

## XXXVIII

Marcel fut bientôt prêt. Déjà les sentinelles  
Devant les tirailleurs se repliaient sous bois.  
On pouvait voir de loin en masses solennelles  
Les Russes s'approcher sur deux fronts à la fois.  
Soudain le canon gronde. En avant sur les ailes,  
S'éparpille l'essaim des Cosaques haïs,  
De la lance et de l'œil fouillant tous les taillis.

## XXXIX

La bataille dura longtemps; chaque coup porte  
Des chasseurs polonais cachés dans leurs fourrés.  
Le Russe est décimé; mais sa troupe est si forte  
Que les proscrits ont peur de se voir entourés.  
Bientôt on tient conseil : la prudence l'emporte;  
Et sans cesser le feu, tous en ordre, et d'accord,  
Reprennent à couvert leur marche vers le Nord.

## XL

Pour masquer la retraite un bataillon d'élite  
Fait tête; nos amis y sont au premier rang.  
L'ennemi voit combien leur phalange est petite,  
Et pour l'envelopper fait un effort plus grand.  
Wladek est en danger; Isa se précipite;  
Marcel vole au-devant, et la couvre. Un coup part.  
Il tombe à deux genoux, percé de part en part.

## XLI

Il tombe. Il n'a senti d'abord qu'une secousse;  
Bientôt son sang jaillit à flots précipités.  
Sa main cherche l'appui d'une main chère et douce;  
Il la sent. On s'empresse, on crie à ses côtés :  
« Ne l'abandonnons pas! frères, à la rescousse! »  
Ce fut le dernier mot que son oreille ouït.  
Le sol tourne, il défaille, et tout s'évanouit.

## XLII

Quand il revient à lui, la lumière indécise  
Ne lui révèle plus des objets familiers.  
Ce n'est plus la forêt, haute comme une église,  
Dont les troncs de sapins font les sveltes piliers ;  
C'est une chambre close, un lit de toile bise  
Où le pauvre blessé, fiévreux, pâle, amaigri,  
Repose lourdement son corps endolori.

## XLIII

Il n'est pas seul ; des voix, des formes inconnues  
Frappent confusément son oreille et ses yeux.  
Une table en sapin, quelques chaises menues,  
Un rustique foyer où flambe un feu joyeux,  
Une image de saint piquée aux parois nues,  
Une armoire, un grand lit, voilà le mobilier ;  
C'est l'isba, la maison du garde forestier.

## XLIV

Un vieillard est assis devant le feu qui brille ;  
A tout ce qui se passe il paraît étranger.  
Curieuse, éveillée, et de façon gentille,  
Une enfant va, vient, glisse, apprête le manger,  
Et sourit au vieillard ; c'est sa petite-fille.  
Sur la table en bois blanc, où deux couverts sont mis,  
Elle coupe à chacun sa tranche de pain bis.

## XLV

Mais plus que le tableau de cette simple idylle,  
Une image a fixé son regard incertain :  
C'est Isa le couvant de l'œil, pâle, immobile,  
Et lui disant tout bas en lui prenant la main :  
« Marcel, êtes-vous mieux ? Puis-je être plus tranquille ? »  
Et Marcel répondait : « Oui, je suis bien, merci !  
Si bien que je voudrais mourir, mourir ainsi ! »

## XLVI

Puis, retenant la main qui tremblait dans la sienne,  
Il la porte à sa lèvre et la couvre de pleurs.  
Isa rougit, chancelle, et se soutient à peine.  
Bientôt, comme épuisé par l'excès des douleurs,  
Ou des félicités dont sa coupe est trop pleine,  
Le blessé lâcha prise, et, reposant son front,  
Il tomba tout à coup dans un sommeil profond.

## XLVII

« Seigneur, dit à Wladek le forestier fidèle,  
Janka, ma fille, veut que le dîner soit prêt ;  
La chère répond mal à visite si belle.  
En tout cas, vous serez mieux que dans la forêt.  
Mangez en paix, j'ai mis mon fils en sentinelle.  
Asseyez-vous avec Madame auprès du feu,  
Et partagez mon pain, ainsi qu'il plaît à Dieu ! »



## XLVIII

Et Wladek et sa sœur, toute tremblante encore,  
Prennent place, non loin du foyer réchauffant,  
A la table en sapin qu'un simple mets décore,  
Et se laissent servir par le père et l'enfant ;  
Tandis que le vieillard que la flamme coïore  
Reste en son coin, toujours immobile et sans voix,  
Raide, sombre, enfumé comme un vieux saint de bois.

## XLIX

Doux moments de repos, de calme, de bien-être,  
Qu'on savoure encor mieux quand on a tant souffert !  
D'un foyer bienfaisant la chaleur qui pénètre,  
L'âpre faim apaisée, une table, un couvert,  
Un ami qu'on crut mort et que l'on voit renaitre,  
Que de biens réunis, que de félicités  
Pour des proscrits errants, traqués loin des cités !

## L

Pauvres mortels ! la joie est-elle donc un leurre,  
Un éclair d'un moment suivi de longs adieux ?  
C'est quand le ciel est pur, quand la vie est meilleure,  
Qu'il faut craindre la foudre et redouter les dieux.  
On souriait à peine, et voilà que l'on pleure.  
Un vent de mort se lève au détour du chemin,  
Et le malheur est là, qui vous prend par la main !

## LI

Silence ! Un cri lointain retentit dans l'espace,  
Et l'on entend courir en montant le sentier ;  
La porte s'ouvre : « Alerte ! On est sur votre trace.  
Voici les Russes, dit le fils du forestier  
Haletant. Il faut fuir, ou nous mourrons sur place ! »  
La surprise, l'effroi, l'horreur les glace tous.  
On se lève, on se tait ; Janka tombe à genoux.

## LII

Soudain l'aïeul se lève et dit d'une voix mâle :  
« Les Russes ? Bien ! C'est moi, moi qui les recevrai.  
J'ai servi vingt-cinq ans, et la mort m'est égale.  
Quant à vous, partez tous ! Mon fils sait un fourré  
Impénétrable aux yeux et défiant la balle ;  
Portez-y ce blessé ! Levez le matelas  
Doucement ! Bien. Partez, que Dieu guide vos pas ! »

## LIII

On obéit, on part, on éteint la lumière ;  
On s'éloigne d'un pas rapide et cadencé.  
Janka, que suit Isa, s'avance la première ;  
Wladek avec le garde emporte le blessé ;  
Le fils surveille, épie et regarde en arrière ;  
Et bientôt au milieu du fourré que l'on fend  
Ils déposent Marcel qui dort comme un enfant.

## LIV

Le jeune forestier, pour détruire la piste,  
Replace les rameaux que leur marche a pliés.  
Inquiète de voir ce sommeil qui persiste,  
Isa touche Marcel et se couche à ses pieds.  
On se groupe, on s'assoit ; la nuit est froide et triste ;  
Personne ne dit mot ; nul ne ferme les yeux.  
Chacun reste à sa place, immobile, anxieux.

## LV

Tous vers le même point ont l'oreille tendue.  
Que va-t-il advenir du vieillard, de l'aïeul ?  
Une clameur lointaine est enfin entendue ;  
Un tumulte, des cris, — puis rien, — puis un cri seul  
Qu'ils ont cru reconnaître à travers l'étendue.  
Bientôt, le front glacé d'une froide sueur,  
Ils ont vu dans le ciel monter une lueur.

## LVI

C'est le feu, l'incendie ! Oh ! les monstres infâmes !  
Ils n'ont pas respecté l'aïeul ni le soldat.  
Pour ces tueurs d'enfants, de vieillards et de femmes,  
L'incendie est de règle et clôt chaque combat.  
A travers les taillis on distingue les flammes...  
Plus de doute ! Ils ont donc accompli leur forfait !  
Mais le pauvre vieillard ? grand Dieu ! qu'en ont-ils fait ?

## L VII

« Je veux voir et savoir ! dit le garde. — O mon père ! »  
S'exclament les enfants en s'attachant à lui.  
Wladek lui prend la main : « Ami, dit-il, j'espère  
Qu'il est sauf ; nous irons dès que l'aube aura lui.  
A présent, n'est-ce pas leur montrer ce repaire,  
Et près de ce blessé leur frayer les chemins ? »  
Le garde se rassied, la tête entre ses mains.

## L VIII

Ah ! l'inconnu, l'angoisse et l'horreur de l'attente,  
Quand on sent qu'un malheur plane sur votre front !  
Comme le temps se traîne ! et comme l'heure est lente,  
Pour l'âme au désespoir sur qui le malheur fond,  
Et qui d'avance sent son étreinte sanglante !  
La plus grande torture est parfois l'inconnu ;  
Souvent l'on souffre moins quand le mal est venu.

## L IX

C'est ainsi que, cachés dans leur nid de bruyères,  
Pâles, tremblants, l'oreille émue au moindre son,  
Ils passèrent la nuit en larmes, en prières,  
En désespoirs muets soufferts à l'unisson.  
Et demain, qu'auront-ils pour épreuves dernières ?  
— Un seul n'a point de part au deuil universel,  
Un seul était heureux, et sans remords, Marcel.

---

*CHANT HUITIÈME*

## AU FOND DES BOIS

LE jour parut enfin. L'aube froide et sereine  
Souleva de la nuit le rideau ténébreux ;  
Mais sa blanche lueur ne pénètre qu'à peine  
L'épais hallier qui sert d'asile aux malheureux.  
Bientôt l'aurore avec sa lumière plus pleine  
Au gîte obscur, où nul ne pouvait se mouvoir,  
Glisse un pâle rayon qui permet de se voir.

## II

Près de Marcel, Isa dormait brisée et lasse ;  
Le garde avec Wladek s'apprêtait à partir,  
Quand son fils en pleurant les arrête : « De grâce,  
N'allez pas, j'en reviens. Le père est un martyr.  
Vous ne retrouveriez de l'isba que la place ;  
Ce n'est plus qu'un monceau de cendre, un lieu sacré  
Qui servit de bûcher au vieillard massacré. »

## III

Janka sanglote ; Isa se réveille, et se lève,  
Et regarde Marcel dans son heureux sommeil.  
Wladek ému leur dit : « Mes amis, l'heure est brève,  
Et pleine de périls ; il faut tenir conseil.  
A vos justes douleurs un moment faisons trêve ;  
Ne pleurons plus nos morts, songeons à les venger.  
Mais d'abord avisons au plus pressant danger.

## IV

« Si nous restons ici, comment faire pour vivre ?  
Notre blessé, d'ailleurs, périrait sans secours ;  
Et si nous l'emportons, quel chemin faut-il suivre ?  
Où trouver un abri pour prolonger ses jours ?  
Les Russes sont partout ; un seul faux pas nous livre.  
Garde, ce pays-ci t'est mieux connu qu'à moi ;  
Parle, ton avis seul doit nous servir de loi.

## V

— Vous m'avez demandé mon avis, seigneur comte ?  
En deux mots, le voici : me venger, me venger !  
Pourvu que ma vengeance ait la main sûre et prompte,  
Peu m'importe ! Partons, quel que soit le danger !  
Regagnons votre bande ! Enrôlez-moi ! Je compte  
Prouver à vos amis, dès le premier combat,  
Que vous n'amenez point un trop mauvais soldat. »

## VI

Isa leur dit alors : « J'approuve cette idée.  
Rejoignez nos amis ; moi je reste en ce lieu ;  
Je reste avec Marcel, j'y suis bien décidée.  
La mort m'a fiancée avec lui devant Dieu,  
Quand sa grande âme hier, par l'amour seul guidée,  
Le jeta tout sanglant et pâle à mes genoux ;  
Depuis cette heure, il est devenu mon époux.

## VII

« Partez donc ! et que Dieu, Wladek, vous accompagne !  
Les femmes resteront à soigner le blessé.  
Janka me servira, j'espère, de compagne.  
C'est elle qui saura pourvoir au plus pressé :  
Afin que ni le froid ni la faim ne nous gagne,  
Elle ira nous chercher au village voisin  
Du pain, des vêtements, et des bandes de lin.

## VIII

« Ainsi donc, retournez à l'armée au plus vite.  
Ramenez cette nuit l'aumônier avec vous.  
J'en ai deux fois besoin ; médecin et lévite,  
Il guérit les blessés, il bénit les époux.  
Quand nous serons unis dans la forme prescrite,  
Il ira consacrer la place où votre aïeul,  
Sous ses débris fumants, repose sans linceul. »

## IX

On consent, on se lève, on se quitte, on s'embrasse...  
Hélas! dans un adieu qu'il peut tenir de maux!  
Janka les suit; Isa, quand elle perd leur trace,  
Les écoute longtemps marcher sous les rameaux.  
Le bruit décroît, bientôt il cesse, et dans l'espace  
Le silence reprend son empire éternel.  
Alors, Isa, penchée au chevet de Marcel,

## X

Dans ces bois inconnus perdue et délaissée,  
Seule auprès d'un blessé, peut-être d'un mourant!  
Expiant tout à coup sa vaillance passée,  
Ne retient plus ses pleurs grossis comme un torrent.  
Bientôt, par l'insomnie et la douleur lassée,  
Sur la couche rustique où dormait son ami  
Elle laissa tomber son front tout endormi.

## XI

Dors, cher ange d'amour dont l'aile se replie,  
Pauvre petit soldat par le chemin lassé,  
Dors, repose ton front, dors un instant, oublie!  
Au cou de ton ami laisse ton bras passé,  
Et sur son sein meurtri mets ta tête pâlie!  
Fais-lui plus grand encor le bonheur qu'il rêvait!  
Dors, un cœur qui vous aime est le meilleur chevet.



## XII

Comme ils sont beaux tous deux dans cette chaste étreinte  
C'est Psyché qui s'endort auprès de son amant.  
Non ! l'innocence est là, dont la beauté plus sainte  
Jette sur leur sommeil comme un voile charmant.  
Puis la douleur au front leur mit sa noble empreinte.  
C'est plutôt Juliette et Roméo pâlis,  
Tous deux dans le caveau funèbre ensevelis.

## XIII

Seigneur ! laisse-les vivre encor ! sois-leur propice !  
L'une est vierge et sans tache, et n'a jamais erré.  
L'autre par l'amour pur, et jusqu'au sacrifice,  
A retrempe son âme et s'est régénéré.  
Tous les deux ont cherché ta gloire et la justice.  
La pudeur scelle encor leurs lèvres d'amoureux ;  
A peine le bonheur commence-t-il pour eux.

## XIV

Comme la fleur d'avril qui s'ouvre à la lumière  
Et ne se lasse pas de regarder les cieux,  
Laisse-les entr'ouvrir leur âme tout entière  
Et se la révéler des lèvres et des yeux !  
Qu'ils boivent lentement dans sa fraîcheur première  
La source aux flots sacrés qu'on savoure à longs traits,  
La source des aveux et des premiers secrets !

## XV

Ah! les premiers aveux et les premiers sourires!  
L'aurore de l'amour illuminant le ciel!  
Ce doux frémissement au seuil des grands délires!  
Ce breuvage inconnu dont on pressent le miel!  
Cette première ivresse!... Ici-bas, sur nos lyres,  
Nul ne peut l'exprimer, même en sons affaiblis;  
C'est le parfum de l'âme : il dort dans ses replis.

## XVI

Éveille-toi, Marcel! Jamais ton plus doux rêve  
N'entrevit, même au loin, cette réalité.  
Savoure vite, avant qu'un souffle ne l'enlève,  
Ce bonheur innocent qui dort à ton côté.  
Car la félicité comme la gloire est brève;  
On vit, on aime, on meurt, et nul ne sait comment.  
L'homme est l'ombre d'un rêve et la vie un moment.

## XVII

Éveille-toi, Marcel! Sois heureux sans mesure!  
Qui sait ce que le sort te réserve demain?  
L'aveu sommeille encor sur cette lèvre pure,  
Et ce cœur tout à toi bat presque sous ta main...  
O Marcel! ô Marcel! au prix de ta blessure,  
Et même de la mort, qui donc sous le soleil  
Ne voudrait acheter un semblable réveil?

## XVIII

Et Marcel s'éveilla. D'abord, son œil s'arrête  
Sur le dais inconnu du sombre et vert fourré.  
Puis sur le bras charmant dont l'étreinte discrète  
Tient en dormant son cou si doucement serré.  
Mais quand il reconnut sur son sein cette tête,  
Dans l'effroi d'un bonheur qui passe tous ses vœux,  
Le frisson de la mort courut dans ses cheveux...

---

## CHANT NEUVIÈME

## PARABASE

Octobre 1872.

## I

O mes pressentiments! ô sombre prescience!  
Terrible vision où passait l'avenir!  
Prophétiques accents, voix de la conscience,  
Que mon cœur indigné ne pouvait contenir!  
Présages trop certains de notre défaillance,  
Signes de sang, de deuil, de mort, de trahison,  
O mes pressentiments! que vous aviez raison!

## II

Tandis que j'essayais d'égayer par ces rimes  
De mes amers chagrins la sombre profondeur,  
Le ciel a châtié nos torts comme des crimes;  
Et la France endormie en sa fausse grandeur  
S'est réveillée au fond du plus noir des abîmes,  
Écrasée et noyée au sang de ses enfants,  
Sous le talon de fer d'ennemis triomphants!

## III

Quoi! la France des rois et de la République,  
La France d'Austerlitz et de Sébastopol!  
Qui jadis, fleuve immense en son cours magnifique,  
Débordait sur le monde et fécondait le sol,  
Cette France tomber, et sous un choc unique!  
Hélas! et l'avenir ne le comprendra pas,  
Des Français par cent mille ont mis les armes bas!

## IV

Effroyable désastre! inexpiable année,  
Où pour nous accabler tout s'est mis contre nous!  
Partout l'impéritie, une neige acharnée,  
Un vainqueur inhumain, du sang jusqu'aux genoux,  
Piétinant sans merci la France assassinée!  
Et, pour comble d'horreur dans ce grand attentat,  
La Commune achevant le meurtre de l'État!

## V

Puis la paix... quelle paix! l'âme en est ulcérée.  
Quoi! l'or ne suffit pas pour payer la rançon?  
Il faut que de ses mains la France déchirée  
De sa chair, au plus près du cœur, taille un tronçon!  
Et l'Europe, témoin muet de la curée,  
Et l'univers, et Dieu d'où descendent les lois,  
Ont laissé s'accomplir ces sinistres exploits!

## VI

Dieu sauveur ! Est-ce assez de misère et de honte ?  
Le sang n'a-t-il donc plus la vertu d'apaiser ?  
N'avons-nous pas assez souffert, à votre compte ?  
Seigneur, nous sommes las, laissez-nous reposer.  
Vous qui mesurez l'air au moment de la tonte,  
Retenez votre souffle ! Ah ! vos durs châtimens  
Ont dépassé nos torts et mes pressentimens.

## VII

Je savais bien souffrir un jour, et que l'Empire,  
Élevé dans le sang, tomberait dans le sang ;  
Je savais que le mal conduit toujours au pire,  
Et quels maux nous gardait l'avenir menaçant.  
Mais ce qu'ils ont été, nul ne saurait le dire.  
Il est de ces tourmens que rien ne fait prévoir,  
Et j'ai touché le fond de l'amer désespoir.

## VIII

Celui qui n'a pas vu sa patrie adorée  
S'avilir et tomber aux bras d'un histrion,  
Tandis qu'à ses valets la liberté livrée  
Se débattait en vain sous leur impur bâillon,  
Aux applaudissemens d'une foule enivrée  
(Inoubliable oubli ! Jour de honte et de deuil !  
Vaste océan de fange où sombre notre orgueil !);

## IX

Celui qui n'a pas vu, de déroute en déroute,  
Vers sa perte à pas lents se traîner son pays ;  
Ramassé nos soldats expirant sur la route,  
Pauvres enfants gelés, qui se croyaient trahis,  
Le pur sang de la France et sa dernière goutte,  
Qui combattaient sans pain, sans armes, sans espoir,  
Et mouraient simplement pour faire leur devoir ;

## X

Celui qui n'a pas vu le pavé de sa ville  
Noir des lourds bataillons d'un ennemi brutal,  
Et, captif dans les plis de l'horrible reptile,  
N'a pas connu l'exil dans son pays natal ;  
Puis, retranché du monde, ainsi que dans une île,  
Épié quelque espoir au front de l'étranger,  
Ou dans le vol lointain d'un pigeon messenger ;

## XI

Celui qui n'a pas vu, pauvre âme endolorie,  
A son foyer désert sa mère en cheveux blancs  
S'asseoir toute brisée et la face maigrie,  
Usant dans un seul jour le reste de ses ans,  
Dire en joignant les mains : « Pauvre chère patrie ! »  
Et sur ses traits creusés par tant d'autres douleurs  
Vu ruisseler encor d'inconsolables pleurs ;

## XII

Celui qui n'entend pas, jour et nuit, à toute heure,  
Le pas de l'étranger vainqueur fouler son seuil,  
Et dans les corridors de la vieille demeure  
Résonner l'éperon d'un reître plein d'orgueil  
Qui traverse en sifflant une chambre où l'on pleure,  
Et, joyeux, chaque soir, cuve son vin et dort  
A la place sacrée où votre père est mort ;

## XIII

Celui qui n'attend pas de minute en minute,  
Comme le condamné qu'on lie au tombereau,  
Le sort de son pays qui marche vers sa chute  
Sous les coups redoublés d'un sinistre bourreau ;  
Celui qui n'a pas vu, quand dut cesser la lutte,  
La France à deux genoux, succombant sous le faix,  
Recevoir comme un coup de hache cette paix ;

## XIV

Celui-là ne sait pas le malheur ; il ignore  
Ce que le désespoir contient de plus amer.  
Il n'aura pas connu le chagrin qui dévore  
Et fait de chaque instant du jour un autre enfer.  
Quoi qu'il ait pu souffrir, il peut revivre encore ;  
Car il a de son cœur gardé quelque lambeau :  
Il n'est pas descendu tout vivant au tombeau.



## XV

Ah ! maudit soit l'auteur de cette horrible guerre ! ...  
— Mais quoi ! fouler aux pieds l'adversaire abattu ?  
— Oui, pourquoi pas ? L'histoire est une muse austère  
Qui ne peut du pardon se faire une vertu ;  
Il est des vérités qu'elle ne doit pas taire.  
D'ailleurs, pourquoi mon vers les déguiserait-il ?  
Il a dit au pouvoir ce qu'il dit à l'exil.

## XVI

Pas de fausse pitié sottement magnanime !  
Qu'est-ce que son malheur au nôtre comparé ?  
Il ne perd par l'exil que le fruit de son crime.  
La France au sein meurtri, son peuple déchiré,  
Voilà le vrai malheur et la seule victime.  
Gardons-leur sans partage un respect mérité ;  
Au coupable on ne doit rien que la vérité.

## XVII

Oui, maudit soit l'auteur de cette guerre impie,  
Cet être qui n'a su ni vivre ni mourir,  
Qui n'a touché la France, ainsi qu'une harpie,  
Que pour la dévorer, la souiller, la flétrir !  
Fléau de Dieu par qui l'on souffre et l'on expie,  
A qui cette couronne, où tant de gloire a lui,  
N'a pas inoculé la grandeur malgré lui !

## XVIII

Cromwell de Franconi, sphinx pétri dans la fange,  
Méprisant l'univers — qui le lui rendait bien ;  
D'astuce et de froideur silencieux mélange,  
Brouillard néerlandais sur fond italien,  
Tyran félin, masqué de douceur, face étrange  
Où dans les yeux rêveurs on ne pouvait rien voir  
Que l'incurable ennui du souverain pouvoir.

## XIX

Que le vent de l'exil de sa froide rafale  
Emporte ce fantôme aux bords qui l'ont vomi !  
Qu'il parte avec son or et sa race fatale !  
Il nous lègue pourtant le bienfait d'un ami :  
Il a si bien souillé la pourpre impériale,  
Le trône et ses abords sont si déshonorés  
Que nul n'osera plus en monter les degrés.

## XX

Qu'il parte ! et si jamais ce vieillard sans vergogne,  
Saisissant de son bras flétri notre drapeau,  
Voulait recommencer et Strasbourg et Boulogne,  
Avec son grand cordon et son aigle au chapeau,  
Juge, fais ton devoir ! bourreau, fais ta besogne !  
Et qu'il trouve au grand jour sur le premier carreau  
Le fossé de Vincenne ou de Quérétaro !

## XXI

Non ! c'est trop ou trop peu pour cette âme incolore !  
Dieu qui juge les rois, Dieu l'a mieux condamné.  
En le faisant mourir ainsi, l'on déshonore  
La mort du duc d'Enghien et du maréchal Ney ;  
Puisqu'il a voulu vivre, eh bien, qu'il vive encore !  
Qu'il vive à petit feu ! que, cadavre vivant,  
Il traîne au loin ses jours jusqu'au siècle suivant !

## XXII

Qu'il nous voie — et bientôt ! — reprendre notre place,  
Retourner au travail du foyer, du sillon,  
De nos sanglants discords effacer toute trace,  
Former de l'avenir le sacré bataillon,  
Nous retremper enfin, esprit, cœur, âme et race,  
Rester libres surtout ! et montrer sous les lois  
Ce que vaut le pays des Francs et des Gaulois !

## XXIII

C'est la seule vengeance, et digne et légitime.  
La plus grande torture infligée au bourreau,  
C'est de voir sous ses yeux renaître sa victime,  
Plus forte, plus vaillante, au sortir du tombeau,  
Agitant au soleil les preuves de son crime.  
Il ne sera pas seul à souffrir ce tourment :  
Plus d'un déjà l'éprouve au pays allemand.

## XXIV

C'est assez ! laissons là cet homme et cet empire.  
La haine alourdit trop les ailes de nos chants.  
D'ailleurs, il est des noms qui profanent la lyre.  
L'histoire jugera tous ces tristes méchants.  
Méditons ses décrets, tâchons de les mieux lire.  
Sachons prendre la vie et l'homme tels qu'ils sont.  
On a toujours trempé dans le mal qu'ils nous font.

## XXV

Ce n'est pas le hasard qui domine le monde :  
Toute chose ici-bas a sa cause et sa loi ;  
Tout fait est une fleur à racine profonde,  
Et tout événement a sa logique en soi.  
C'est la nécessité qui gouverne et qui fonde ;  
Inflexible, elle règle et le bien et le mal :  
L'homme sème le gland et le chêne est fatal.

## XXVI

C'est à nous de savoir ce que notre main sème.  
Le choix nous appartient ; l'homme agit librement,  
Et cette liberté rentre dans le problème  
Que Dieu dans l'infini tisse éternellement.  
Il ne faut pas s'en prendre à lui, mais à soi-même.  
Il faut être son juge et scruter tous ses torts,  
Comme après le combat on reconnaît ses morts.

## XXVII

Si la France jamais, parcourant ses annales,  
Cherche au plus noir feuillet de ce livre de sang  
Une date, parmi les époques fatales,  
Pour mieux s'humilier aux pieds du Tout-Puissant,  
Et jeûner et gémir, comme font ses rivales,  
J'en sais une qu'il faut choisir à deux genoux,  
Quand nous voudrons frapper notre sein devant tous.

## XXVIII

Ce n'est pas Azincourt, ni Crécy, ni Pavie,  
Ces revers éclatants du monde féodal.  
Une autre France est née à l'histoire, à la vie ;  
Et ces maux des aïeux ne nous font plus de mal.  
Dans la nuit du passé tout sombre, tout dévie :  
Ces chocs, ces coups sanglants ne nous ont pas brisés,  
Et les siècles les ont plus que cicatrisés.

## XXIX

Ce n'est pas Waterloo, jour de sombre mémoire,  
Dont longtemps je n'ai dit le nom qu'en frémissant ;  
Si l'aigle alors tombait, ce n'était pas sans gloire,  
Et s'il était souillé, ce n'était que de sang.  
Le respect des vainqueurs et celui de l'histoire  
Relevaient notre chute et doraient nos revers.  
Et d'ailleurs nous luttions contre tout l'univers.

## XXX

Ce n'est pas Sedan même et sa triste journée,  
Où cent mille soldats avec leur empereur,  
Dans un cercle de bronze armée environnée,  
Ne sont plus qu'une foule où règne la terreur ;  
Où le chef, éperdu devant la destinée,  
Au lieu d'aller mourir, se dérobe et, tremblant,  
Ne sait plus qu'arborer dans l'air un drapeau blanc.

## XXXI

Ce n'est pas Metz non plus, où la France envahie  
Adressait son espoir et son dernier regard ;  
Où la faim, et la voix d'un chef trop obéie,  
Livraient aux ennemis l'invincible rempart ;  
Où notre armée — au moins par le destin trahie ! —  
Aux pieds de l'Allemand, frémissante, mit bas  
Ces armes qui l'avaient vaincu dans dix combats.

## XXXII

Non ! c'est toi, jour sans nom, c'est toi, premier octobre,  
Toi qui nous pris l'Alsace une seconde fois !  
Date de désespoir, de cruauté, d'opprobre,  
Où Dieu laissa fouler la plus sainte des lois.  
Ah ! la France en ce jour fut de ses pleurs trop sobre !  
Elle aurait dû jeter un sanglot immortel,  
Un cri terrible à faire au loin trembler le ciel ;

## XXXIII

Le cri qu'aux lionceaux les lionnes blessées  
Lancent dans le désert frémissant de terreur,  
Cri que connaissent bien les mères délaissées,  
Cri de rage, d'amour, d'impuissance et d'horreur,  
Où toutes les douleurs dans un son ramassées  
Font un appel suprême et lèguent pour adieu  
Le remords aux bourreaux et la vengeance à Dieu!

## XXXIV

Pauvre Lorraine! et toi, chère et vaillante Alsace!  
Inséparables sœurs de la famille en deuil,  
Honneur du vieux foyer qui garde votre place,  
Sentinelles du droit et gardiennes du seuil,  
O guerrières! le cœur est plus fort que la race;  
L'âme est libre, l'amour forge seul un lien,  
Et la justice est tout, et la force n'est rien.

## XXXV

Vous l'avez bien prouvé, vous dont le cœur fidèle  
Montre, en ce jour de pleurs et de déchirement,  
Que la France vaincue est pour vous toujours belle,  
Et qu'elle a conservé son invincible aimant;  
Vous qui délaissiez tout pour revenir près d'elle,  
Et quittez vos maisons, vos champs, vos prés, vos bois,  
Pour devenir Français une seconde fois!

## XXXVI

Exode lamentable et touchant! Dans l'histoire  
Jamais un pareil cri d'amour n'a retenti,  
Et jamais l'injustice et jamais la victoire  
N'ont reçu sur la joue un pareil démenti.  
Ah! ce rayon d'amour vaut mieux que l'autre gloire.  
La France en sera digne, et voudra chaque jour  
Mieux mériter encor l'excès de cet amour.

## XXXVII

Honneur à qui s'en va! Respect à qui demeure!  
C'est justice. Évitions d'inutiles discords.  
Le malheur est égal, des deux côtés on pleure.  
La Prusse n'aura rien que la terre et les corps;  
La France garde l'âme, et sa part est meilleure.  
Tristes vainqueurs, objets d'horreur et de pitié,  
Qui ne saurez jamais conquérir qu'à moitié!

## XXXVIII

Et cette moitié-là vous échappera même.  
Tôt ou tard l'avenir rétablira les droits.  
La nécessité vient, et ce juge suprême  
Arrache leur victime aux peuples comme aux rois.  
Venise a résolu vaillamment ce problème;  
Elle est là pour montrer que, dignement soufferts,  
Les maux liment sans bruit et font tomber les fers.



## XXXIX

Et ce sera bientôt ! Par l'accord ou le glaive,  
Par la guerre ou la paix, par la force ou le droit.  
Le monde le sent bien : ceci n'est qu'une trêve.  
L'édifice nouveau craque en plus d'un endroit.  
Il faut que tôt ou tard la justice se lève,  
Et que, par l'étranger sans se laisser broyer,  
Chaque peuple soit libre et garde son foyer !

## XL

O France ! un dernier mot. Mais j'hésite et je n'ose.  
Ton sang versé te laisse au front trop de pâleur ;  
Tant de faiblesse après tant de gloire m'impose.  
Comme Éliphaz parlant à Job dans son malheur,  
Sur la couche sanglante où ta douleur repose  
Je ne viens pas nier, en l'aggravant, ton mal,  
Ou bien te consoler comme un ami banal.

## XLI

Pourtant si le respect et l'amour le plus tendre  
Peuvent servir d'excuse aux dures vérités  
(Et ton cœur fut toujours digne de les entendre),  
Laisse-moi te parler dans mes sincérités.  
La blessure est béante encor : que sert d'attendre ?  
Du vrai retour au bien le premier pas n'est fait  
Que lorsque du malheur on comprend le bienfait.

## XLII

O mère! quand le sort te fit passer au crible,  
Comme on voit le vanneur jeter sa graine au vent,  
D'un million d'archers quand tu devins la cible,  
N'as-tu pas entendu la voix du Dieu vivant?  
Jamais sa main ne fut ici-bas plus visible.  
A la lueur des faits, sous leur terrible éclair,  
Jamais il n'a parlé de plus haut et plus clair.

## XLIII

S'il te laissa tomber au fond des précipices,  
C'est que tu l'as voulu, que tu l'as mérité,  
C'est que tu désertas pour des grandeurs factices  
Ce qui faisait ta force avec ta dignité :  
Le droit, la liberté, l'amour des sacrifices.  
Trois fois tu te donnas un maître tout-puissant,  
Et trois fois tu tombas dans la boue et le sang.

## XLIV

La dernière leçon sera-t-elle assez forte ?  
Tes yeux s'ouvriront-ils ? veux-tu comprendre enfin ?  
Pour la dernière fois l'ange frappe à ta porte  
Et remet sous tes yeux le message divin :  
« Esclave, tu n'es plus qu'une nation morte ;  
Libre, tu peux encore étonner l'univers  
Et trouver la grandeur au sein de tes revers ! »

## XLV

Écoute cette voix, pauvre France trompée!  
C'est celle des aïeux, c'est celle du devoir.  
Laisse là les tyrans dans leur pourpre usurpée ;  
L'écueil de la raison, c'est l'absolu pouvoir.  
Laisse encor la folie et l'orgueil de l'épée ;  
Et quand tu reprendras le glaive dans ta main,  
Que ce soit pour tes fils et le bon droit humain.

## XLVI

Mais attends ! Tu perdis trop de sang dans la lutte,  
Les coups que tu reçus frappaient si près du cœur,  
Ton peuple à tant de haine et d'envie est en butte,  
Chose étrange ! surtout de la part du vainqueur,  
Que nous pouvons périr de la moindre rechute...  
Oui, périr ! ou du moins, cette fois plus brisés,  
Mettre un siècle à chercher nos tronçons divisés.

## XLVII

Sois patiente encore ! Il te suffit de vivre ;  
C'est assez ! Vise au bien sans exiger le mieux ;  
Les jours travailleront pour toi : le temps délivre ;  
Tout rapproche du but qu'on ne perd pas des yeux.  
Tôt ou tard le vainqueur de sa gloire s'enivre ;  
L'injustice déborde, ou contient tant de fiel  
Que le monde s'insurge et Dieu se lève au ciel.

## XLVIII

Et quand viendront enfin ces représailles sûres,  
Montre à ces Allemands, durs contempteurs des droits,  
Qu'on peut être vainqueur et rester les mains pures ;  
Qu'un peuple libre est juste et vaut mieux que les rois,  
Et qu'il n'a pas au front certaines flétrissures  
Qui, malgré les canons, la gloire et les écus,  
Relèguent les vainqueurs plus bas que les vaincus.

---

*CHANT DIXIÈME*

## ÉPILOGUE

Novembre 1872.

## I

L'AIR est doux, le ciel pur et limpide ; la brise  
Promène dans l'éther de longs nuages blancs ;  
L'horizon ne dort plus sous une vapeur grise,  
Et la pluie a séché sur les rameaux tremblants ;  
La terre se réveille et regarde, surprise,  
Le soleil qui revient après ces tristes jours,  
Prêt à recommencer ses immortels amours.

## II

C'est le retour joyeux après la triste absence ;  
C'est l'aubade sonore éclatant sur le seuil ;  
C'est un autre printemps, c'est une renaissance.  
Après ces jours d'orage et de froid et de deuil,  
On dirait que la terre entre en convalescence,  
Et lève en souriant les voiles du tombeau  
Pour revoir tout plus pur, plus radieux, plus beau.

## III

Imitons-la ! Tâchons de revivre comme elle !  
La France vient d'avoir ses jours d'ombre et de mort ;  
Qu'elle renaisse aussi, la blessée immortelle !  
Se levant à demi par un viril effort,  
Qu'elle se montre à tous plus puissante et plus belle !  
Pâle encor de ses maux, sans honte et sans déchoir,  
Parmi les nations qu'elle aille se rasseoir !

## IV

Car elle peut toujours porter la tête haute.  
Dieu ne l'a pas frappée et visitée en vain ;  
Ses yeux se sont ouverts, elle a senti sa faute,  
Et compris dans les pleurs l'enseignement divin.  
Sous les traits du malheur quand Dieu devient notre hôte,  
Il lègue aux affligés, au moment de partir,  
La volonté du bien, fille du repentir.

## V

Que Dieu nous donne donc la force et la sagesse,  
Et qu'il laisse à nos maux le temps de se guérir !  
Hélas ! qui m'aurait dit qu'un jour dans ma détresse  
Je prierais pour la France en passe de périr,  
Et, quand je célébrais de toute ma tendresse  
Cette sainte Pologne aux vœux toujours trahis,  
Que je craindrais un jour son sort pour mon pays ?

## VI

Pauvre chère Pologne! héroïque victime!  
Certes, je croyais bien t'aimer et t'admirer,  
Des nations en deuil image magnanime!  
Maintenant que la France a dû se déchirer,  
Comme je comprends mieux ton martyre sublime!  
Comme en pensant à toi, comme en pensant à nous,  
Mon âme se prosterne en pleurs à tes genoux!

## VII

Sœur lointaine du Nord, trop souvent oubliée!  
O nation du Christ, ô Christ des nations!  
A la colonne infâme où le sort t'a liée  
Pour subir des bourreaux les flagellations,  
La France est comme toi battue, humiliée.  
Comprendra-t-elle enfin ce qu'elle te devait,  
Et de quelle grandeur le malheur te revêt?

## VIII

Pays de l'héroïsme indomptable et suprême,  
Que rien n'a pu fléchir, ni l'exil, ni les fers,  
Qui prends dans le martyre et la mort elle-même  
La force de nouveaux et d'incessants revers,  
C'est toi que je voulais chanter dans ce poème;  
Et c'est par un sanglot sur nos propres douleurs  
Que ce chant inégal s'achève dans les pleurs!

## IX

Je l'avais commencé presque avec un sourire,  
Pour occuper mon âme et la dépayser ;  
Je voulais, échappant aux miasmes de l'Empire,  
Avec la poésie et l'art m'éthériser,  
Et m'enivrer d'extase aux accords de la lyre...  
Quel réveil ! aux lueurs de la flamme et du fer  
J'ai vu sur mon pays se déchaîner l'enfer.

## X

Ces jours vont s'éloignant ; la tempête s'apaise ;  
L'herbe a déjà couvert deux fois nos morts chéris ;  
La neige aux toits brûlés a refroidi la braise ;  
On resème les champs, on fouille ses débris.  
Malgré l'affront sanglant dont le souvenir pèse,  
Et quoiqu'il laisse au cœur un ardent aiguillon,  
Chacun reprend sa tâche et rouvre son sillon.

## XI

Le mien, c'est ce poème. Il est temps qu'il s'achève,  
Et peut-être n'a-t-il déjà que trop duré.  
Puis, ce n'est plus l'instant de la lyre et du rêve.  
Tous, nous devons n'avoir qu'un seul devoir sacré,  
Un seul but, que nos yeux doivent viser sans trêve :  
C'est de rendre au pays, racheté du passé,  
Le piédestal de gloire où Dieu l'avait placé.



## XII

Adieu donc! adieu donc! lyre, écho de nos âmes,  
Musique intérieure aux célestes accords!  
Séraphin qui nous prends sur tes ailes de flammes,  
Tressaillement divin, ineffables transports,  
Voix magique évoquant tout ce que nous aimâmes  
Et qui le fais passer en blanches visions  
Devant nos yeux baignés de pleurs et de rayons!

## XIII

Adieu! Je te bénis! Tu m'as tenu parole.  
Tu peux partir, ô Muse! et remonter vers Dieu.  
Plus jeune, aux jours ardents de confiance folle,  
Je n'ai jamais voulu t'adresser qu'un seul vœu.  
Ce n'était pas la gloire, et l'or, cette autre idole.  
Non! souviens-toi, c'était jusqu'à mon dernier jour  
De garder à mon front ta flamme et ton amour.

## XIV

Et tu l'as fait! Adieu! Je te bénis encore.  
Mes lèvres garderont le parfum de tes doigts  
Jusqu'à ce que la mort un jour vienne les clore,  
Mais elles ont chanté pour la dernière fois.  
Mon cœur fut trop longtemps comme l'écho sonore  
Qui vibre à tous les bruits s'élevant du sentier.  
Pour un dernier amour il se garde en entier.

## XV

Mais ces pâles enfants d'un moment de délire,  
Aussi vivants que nous dans leurs corps plus subtils,  
Doux fantômes créés d'un pleur et d'un sourire,  
Marcel, sa mère, Isa, Marion, où sont-ils ?  
Avant de nous quitter ma tâche est de le dire,  
Puisqu'il faut qu'ici-bas l'art achève toujours  
La vie, et ce qui fuit d'incomplet dans son cours.

## XVI

Sa mère ? Regardez cette figure austère  
Que l'on porte expirante au seuil de la maison.  
C'est elle ! Elle a voulu revoir sur cette terre  
L'allée où son enfant jouait, et l'horizon  
Où sa vie a dormi comme un lac solitaire ;  
Et cette noble vie où rien ne se dément  
Voit approcher la mort et sourit doucement.

## XVII

Près d'elle, une autre femme, une enfant est assise,  
Aux regards attentifs, au chaste et doux maintien,  
Sous les coiffes de lin et l'habit de sœur grise.  
C'est Marion grandie et consacrée au bien.  
D'un chagrin redoublé sa jeune âme se brise :  
La dame qu'elle aimait meurt, et son fils est loin...  
Dieu seul lui reste encor : qu'il daigne en prendre soin !

## XVIII

La malade s'agite, on dirait qu'elle prie ;  
Sa voix avec effort monte en sons haletants :  
« Si jamais il revient, tu lui diras, Marie,  
Que sa mère n'a pu l'attendre plus longtemps ;  
Que je m'en vais où Dieu dit qu'est notre patrie ;  
Que je l'attendrai là, si rien ne le défend...  
Mais Dieu peut-il sevrer la mère de l'enfant ? »

## XIX

Marion à ces mots se détourne et se penche  
Pour cacher la douleur dont son cœur est rempli,  
Et deux larmes glissant sous sa voilette blanche  
Viennent mouiller le christ en cuivre dépoli  
Et le lourd chapelet qu'elle porte à sa hanche.  
Marcel est mort, l'enfant ne le sait que trop bien !  
Dieu soit béni ! La mère au moins n'en saura rien.

## XX

Quoi ! Marcel n'est donc plus ? — Là-bas, dans la clairière,  
Sous les sapins d'Alsace aux longs rameaux moussus,  
Son cœur repose enfin ! Un tertre de bruyère  
Que personne bientôt ne reconnaîtra plus ;  
Pas de nom ! seulement sur sa couche dernière  
Une croix et ces mots que ronge le lichen :  
« Ci-git un défenseur de la patrie ! Amen ! »

## XXI

Oui, Marcel est tombé dans cette guerre infâme  
Qui nous prit notre honneur, nos drapeaux, notre sol.  
Loin du berceau riant sur qui pleure sa femme,  
Un ouragan de fer l'emporta dans son vol.  
Il a trouvé la mort que cherchait sa grande âme,  
Quand vivant à l'écart, triste, inutile et seul,  
Tout jeune, il se rêvait un glorieux linceul.

## XXII

Ah! ne le plaignez pas! il est mort pour sa cause.  
Et, puisqu'il faut mourir, savez-vous rien de mieux?  
Dans un rêve de gloire et d'amour il repose,  
Jeune, heureux, souriant comme les anciens dieux.  
Il a quitté ce monde en pleine apothéose;  
Car, avant de fermer ses paupières au jour,  
Dans des yeux adorés il a pu voir l'amour;

## XXIII

L'amour calme et profond comme la mer immense,  
Bon comme le soleil, vaste comme l'azur,  
L'amour par qui l'espoir infini recommence,  
L'amour fort, invincible, heureux, tranquille et sûr,  
Dont le seul vrai langage est encor le silence,  
Quand, la main dans la main et les yeux dans les yeux,  
Abîmés l'un dans l'autre, on voit s'ouvrir les cieux.

## XXIV

Le tertre où dort Marcel s'affaisse ; il se nivelle  
Lentement sous la neige et l'âpre vent du nord ;  
La croix tombe en poussière, et plus rien ne révèle  
Que cette place est sainte et qu'un grand cœur y dort.  
La ronce chaque année en paix s'y renouvelle  
Et du sol consacré cache le dernier pli.  
Mais ce n'est pas encor l'abandon et l'oubli.

## XXV

Parfois sous un galop lointain le bois résonne ;  
La solitude écoute et reconnaît ce bruit.  
Sur la fosse effacée une pâle amazone  
S'arrête et s'agenouille, à l'heure où le jour fuit.  
Un long voile de deuil autour d'elle frissonne.  
Immobile, elle pleure, elle prie, elle attend  
Que Dieu la réunisse à ce qu'elle aima tant !

## XXVI

C'est Isa. Son œil luit d'une pensée ardente :  
Vivre pour la Pologne et mourir pour Marcel ;  
Voir son peuple sortir de sa tombe sanglante,  
Et rejoindre à jamais son époux dans le ciel :  
Ici-bas et là-haut voilà sa seule attente !  
Que Dieu, dans sa justice abrégeant son exil,  
Exauce doublement ses vœux ! Ainsi soit-il !

---

# TABLE





# TABLE

---

## *AMICIS*

### LETTRES.

Loin de Paris . . . . .	3
En partant. . . . .	7
Sur la Mer Noire. . . . .	9
L'Infini. . . . .	12
Le Pacte . . . . .	14
A Madame la Princesse N. . . . .	16
Épithalame . . . . .	18
Stances. . . . .	20
Réponse. . . . .	22
En Voyage . . . . .	24
Triolet. . . . .	25



---

Écho de Triolets. . . . .	26
Sous le Rialto. . . . .	28
SONNETS.	
A Alfred de Musset . . . . .	29
A Madame Bixio. . . . .	30
A Madame Baudrand. . . . .	31
A moi . . . . .	32
A Mademoiselle Max d'Arnim . . . . .	33
A Mesdames de Reinhard et de Wimpfen. . . . .	34
Sur un Album. . . . .	35
A Madame L. T. . . . .	36
A Solange. . . . .	37
A un Ami. . . . .	38
CHANSONS.	
Chanson avec Chœur. . . . .	39
A la Villa Borghèse . . . . .	41
Mignon's Lied. . . . .	43
Air Moldave. . . . .	45
Air Allemand . . . . .	47
Là-haut. . . . .	49
Sérénade . . . . .	51
Sur le Lac. . . . .	53
La Chanson du Chanvre. . . . .	55
Berceuse Polonaise. . . . .	57
ÉLÉGIES.	
Plainte. . . . .	59
La Plage. . . . .	61
Les Cheveux d'or. . . . .	63
Le Salon . . . . .	65
Promenade au Bois. . . . .	67
La Glycine . . . . .	72

A une Jeune Fille. . . . .	74
La Rose et le Cyprés. . . . .	76
Hermanita. . . . .	79
La Rose des Adieux. . . . .	81
La Veille du Départ. . . . .	83
Dans la Rue. . . . .	86
Voix secrètes. . . . .	88
Consolation. . . . .	90
P. P. C. . . . .	92
 LA MORT DU PRÉSIDENT LINCOLN. . . . .	 95
 SÉMÉIA. . . . .	 105

### MARCEL

DÉDICACE. . . . .	117
Premier chant. — <i>Paris</i> . . . . .	121
Deuxième chant. — <i>Les Adieux</i> . . . . .	141
Troisième chant. — <i>La Grotte</i> . . . . .	157
Quatrième chant. — <i>La Mère</i> . . . . .	178
Cinquième chant. — <i>Venise</i> . . . . .	194
Sixième chant. — <i>Le Lido</i> . . . . .	209
Septième chant. — <i>La Pologne</i> . . . . .	227
Huitième chant. — <i>Au fond des bois</i> . . . . .	248
Neuvième chant. — <i>Parabase</i> . . . . .	255
Dixième chant. — <i>Épilogue</i> . . . . .	272



553676

*Achevé d'imprimer*

le vingt-sept février mil huit cent quatre-vingt-seize

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

*A PARIS*

1. — 2558.



134)

OEUVRES  
DE  
**Édouard Grenier**

Poésies

\*\*

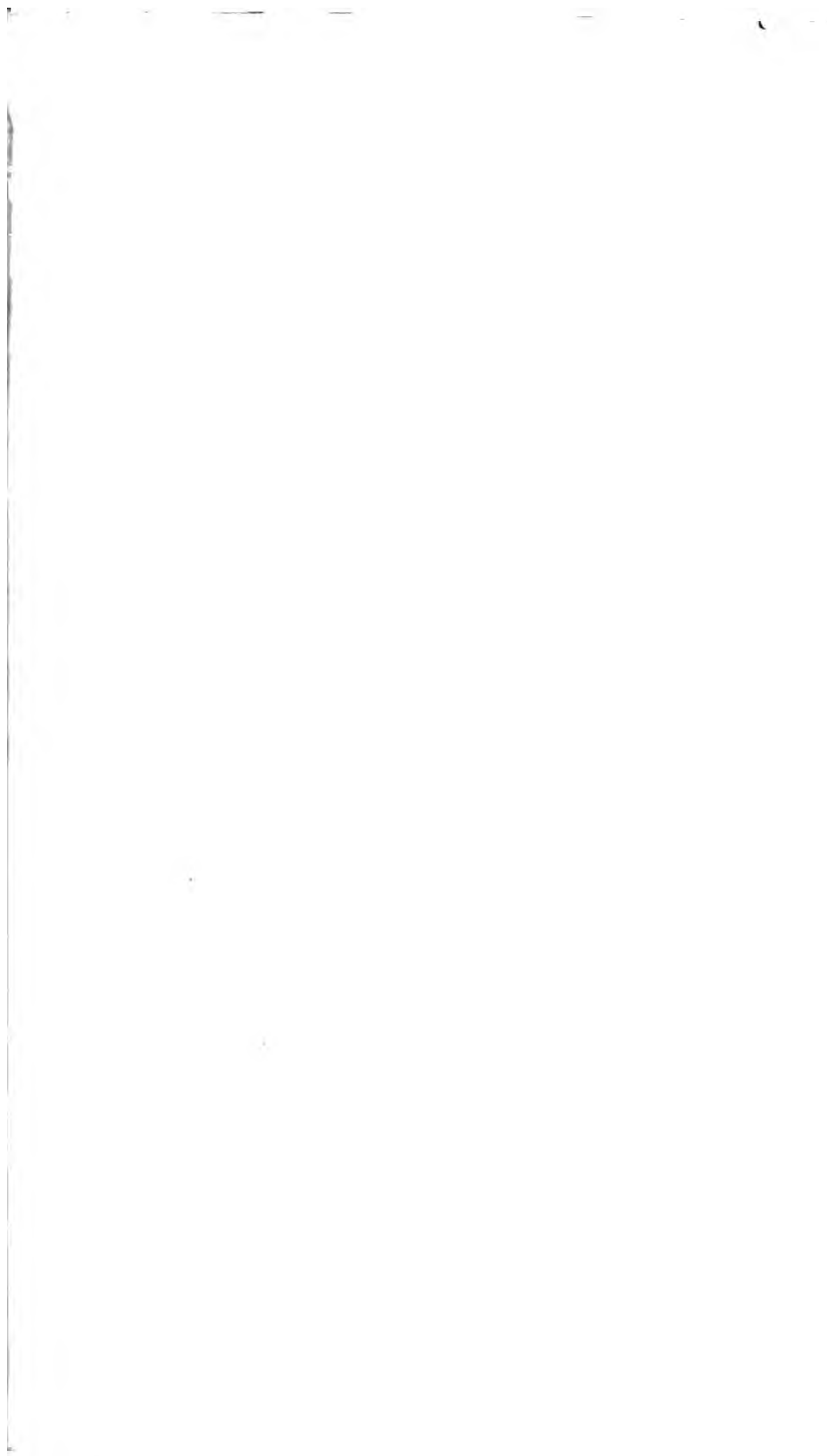
*AMICIS*  
*LA MORT DU PRÉSIDENT LINCOLN*  
*SÉMÉIA — MARCEL*



PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31  
—  
M DCCC XCVI

MS 13 = 2







PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE  
(AUTEURS CONTEMPORAINS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévir)  
imprimés sur papier vélin teinté

Chaque volume : 5 francs ou 6 francs

Chaque œuvre est ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte.

ÉDOUARD GRENIER. <i>Petits poèmes. — Poèmes dramatiques.</i> 1 vol. avec portrait. . . . .	6 fr.
— <i>Amicis. — La Mort du président Lincoln. — Séméia. — Marcel.</i> 1 vol. . . . .	6 fr.
LÉON GOZLAN. <i>Aristide Froissard.</i> 1 vol. avec portrait. . . . .	6 fr.
— <i>Nouvelles.</i> 1 vol. . . . .	6 fr.
JOSÉ-MARIA DE HEREDIA. <i>Les Trophées.</i> 1 vol. avec portrait. . . . .	6 fr.
PAUL HERVIEU. <i>Diogène le Chien. — L'Esquimau. — Argile de Femme, etc.</i> 1 vol. av. portrait.	6 fr.
VICTOR HUGO. <i>Poésies.</i> 17 volumes. Chaque vol.	6 fr.
— <i>Théâtre.</i> 4 volumes. Chaque volume . . .	6 fr.
— <i>Notre-Dame de Paris.</i> 2 volumes. . . . .	12 fr.
G. LAFENESTRE. <i>Poésies (1864-1874).</i> 1 vol. avec portrait . . . . .	6 fr.
LAMARTINE. <i>Œuvres en 14 volumes.</i> Chaque vol.	6 fr.
— Tirage sur papier vergé à 500 exemplaires. Chaque volume . . . . .	6 fr.
VICTOR DE LAPRADE. <i>Psyché. Odes. Harmodius.</i> 1 vol. avec portrait . . . . .	6 fr.
— <i>Les Symphonies. — Idylles héroïques.</i> 1 vol.	6 fr.
— <i>Poèmes civiques. — Tribuns et courtisans.</i> 1 v.	6 fr.
— <i>Pernette. — Le livre d'un Père.</i> 1 vol. . . .	6 fr.
— <i>Poèmes évangéliques.</i> 1 vol. . . . .	6 fr.
— <i>Les voix du Silence. — Livre des Adieux.</i> 1 vol.	6 fr.
LECONTE DE LISLE. <i>Poèmes barbares.</i> 1 vol. . . . .	6 fr.
— <i>Poèmes antiques.</i> 1 vol. avec portrait. . .	6 fr.
— <i>Poèmes tragiques.</i> 1 vol. . . . .	6 fr.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Au

PRIX

500 frs.



